

rest. net. - R. reg.
op. rer. - p. pos.

... de la ... figure, or-

dinaux.

... qui sert

Phyl 538 (1)

Phyt.
N. 156

PRÉFACE.

9

Puisse l'exemple de l'Auteur servir d'encouragement aux vrais lettrés, que la bienveillance invite à nous faciliter l'Étude des connaissances utiles et agréables ! nul travail n'a plus besoin de leurs talents, n'est plus digne de leur zèle. En s'appliquant à rédiger, avec le plus grand soin, et beaucoup mieux qu'on ne l'a fait par le passé, en s'attachant sur-tout à mettre indistinctement à la portée

SUR
NOTIONS

<36636506410012

<3663650641001

Bayer. Staatsbibliothek

(4)

A V I S.

Les exemplaires en blanc, reliés ou brochés de cet Ouvrage, qui ne porteront pas sur la page 4 le présent avis imprimé, et qui ne seront pas en outre revêtus, au bas de la même page, du nom de l'Auteur, signé de sa propre

Bayern
Staatsschulbank
München

*On trouve chez MM. GARNEY, PERLET, MARADAN,
AGASSE, Charles BARROIS, place du Carrousel, et
CAILLOT, Libraires, les Ouvrages suivans, traduits
par A. M. H. B.*

1°. Morceaux choisis du Rambler, ou Rôdeur, traduits de Samuel Johnson; 2°. Histoire d'Angleterre, écrite sur un nouveau plan, par le docteur Henry; 3°. Angleterre ancienne, traduite de Strutt; 4°. Précis historique et chronologique sur le Droit romain, traduit de Schomberg; 5°. Vie d'Howard, bienfaiteur des prisonniers, traduite d'Aikin; 6°. Vies de Milton et d'Addisson, traduites de Johnson; 7°. Vies de Tiraboschi, d'Agnesi et Pickler; 8°. Fables de Lessing, avec une traduction interlinéaire; 9°. Idylles de Gessner, avec la traduction interlinéaire de l'allemand; 10°. Distiques de Caton, en vers latins, grecs et français, suivis des Quatrains de Pibrac, traduits en prose grecque par Dumoulin, le tout avec des traductions interlinéaires ou littérales du grec; 11°. Histoire littéraire du moyen âge, traduite de Harris; 12°. les Quatrains de Pibrac, avec une traduction en grec de Florent Chrétien; 13°. les Distiques de Caton, en latin, en allemand et en français, avec une traduction interlinéaire de l'allemand; 14°. Avis d'une mère à sa fille, par madame Lambert, en allemand et en français; 15°. Essai d'un nouveau cours de langue allemande, ou choix des meilleurs poèmes de Zacharie, Kleist et Haller; 16°. Tableau des progrès de la société en Europe, de Gilbert Stuart; 17°. Histoire littéraire du moyen Age; 18°. Entretiens socratiques sur la vérité; 19°. les Bienfaits de la Religion Chrétienne, traduits de l'anglais de Ryan; 20°. Dissertation sur l'ancienneté de la constitution anglaise, de G. Stuart.

*On trouve aussi chez M. THÉOPHILE BARROIS, fils,
quai de Voltaire:*

1°. L'Essai de traduction interlinéaire de cinq langues, qui avoit paru chez Fuchs, avec le livre suivant, en 1802 ou an 10; 2°. Un autre ouvrage intitulé: Traduction interlinéaire des six langues allemande, suédoise, danoise, anglaise, portugaise et hébraïque.

Nota. On publiera incessamment la traduction des ouvrages suivans: 1°. d'une vie de Linnée; 2°. d'un ouvrage de Falconer, sur l'influence des climats.

On publiera aussi le Dictionnaire des Prédicateurs, du P. Romain Joly, et une suite de l'Histoire Ecclésiastique de Fabre, continuateur de Fleury.



ESQUISSES
HISTORIQUES
ET BIOGRAPHIQUES
DES PROGRÈS DE LA BOTANIQUE
EN ANGLETERRE,

Depuis son origine jusqu'à l'adoption du
système de Linnée;

Ouvrage traduit de l'anglais de RICHARD PULTENEY,
Membre de la Société Royale de Londres.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-
Augustins, n°. 9.

1809.

ESQUISSES

HISTORIQUES

ET BIOGRAPHIQUES

DES PROGRES DE LA BOTANIQUE

EN ANGLETERRE

Début son origine jusqu'à l'adoption du
système de Linnée

Ouvrage traduit de l'anglais de Thomas Fothergill,
Membre de la Société Royale de Londres.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CUSTOT.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands
Augustins, n. 6.

1803


~~~~~

P R É F A C E  
D U T R A D U C T E U R.

---

M. RICHARD PULTENEY , médecin , et membre de la société royale de Londres , est connu avantageusement du public. Sa revue des écrits de Linnée a été traduite par M. Millin , membre de l'institut , et est estimée. M. Sprengel , auteur d'une *Historia rei herbariæ* , a profité de l'ouvrage dont j'offre ici la traduction au public , et qui a paru à Londres , chez T. Cadell , en 1790.

Il seroit à souhaiter que , dans chaque nation , un de ses membres écrivît l'histoire des progrès que chaque science y a faits ; alors on pourroit espérer avoir



une histoire générale des progrès de l'esprit humain, histoire qu'il seroit bien à désirer que l'on nous donnât, ainsi que celle des progrès des sentimens d'humanité et de bienfaisance.

Les Français seroient plus intéressés que tout autre peuple, à ce qu'on écrivît l'histoire des progrès de la botanique dans leur pays, qui se glorifie d'avoir vu naître les Tournefort et les Jussieu.



T A B L E  
DES CHAPITRES  
DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. Botanique Primitive, page 1,

Druidique, p. 5, Saxonne, p. 15.

CHAP. II. Botanique du moyen âge, 19.

CHAP. III. Histoire de la Botanique jusqu'à la renaissance des lettres, 37.

CHAP. IV. Premiers livres imprimés sur la Botanique, 47. Herbarius Hortus sanitatis, *ibid.* Grete Herbal, ou grand Herber, premier livre anglais imprimé sur cette matière, 49. Il avoit été imprimé en français à Paris, chez Lecaron. Ascham et Copland, 54. — Premiers jardins botaniques, 55.

CHAP. V. Turner et ses contemporains, 59.

CHAP. VI. Bulleyn, 80. Penny, 86. Maplet, 89. et Morning, 90.

CHAP. VII. Lyte, 91.

CHAP. VIII. Lobel, 99. Newton, 111.

CHAP. IX. Dodoens et Gérard, 113 et 114. Garet, 127.

CHAP. X. Johnson, 130. Goodyer, 139. Bowles, 140. Tunstal, Glyn, Morgan, Abbot, Boel, Redman, 140 et 141.

CHAP. XI. Parkinson, 142. Boel, 156. Gordier, 157. Madame Tunstal, *ibid.* Newton, Sadler, Quick, 158. Les libraires qui impriment des livres utiles, méritent d'être encouragés, 158 et 159.

CHAP. XII. Histoire des planches gravées en bois, 160. Cuba, 162. Egenolf, Brunsfelsius, 163. Plantin, Tabernæmontanus, Dalechamp, l'Ecluse; sort des figures de Gesner, 165. Columna, Plott, 169.



- CHAP. XIII. Fondation du jardin de médecine d'Oxford, due à Danby, 171. Catalogus Oxoniensis, dû à Stephens, Brow et Bobart, 172. How, 175.
- CHAP. XIV. Tradescant, père et fils. — Le père est le premier qui ait formé un cabinet d'histoire naturelle en Angleterre, 181. Botanistes Astrologues, Robert Turner, 186. Culpepper et Lovel, 187. Pechey, 191. Salmon, 192.
- CHAP. XV. Ray, son Catalogus Cantabrigiensis, 196.
- CHAP. XVI. Ray, son Catalogus Plantarum Angliæ et stirpium exoticarum, 212. Son ami Willughby, 217.
- CHAP. XVII. Ray, seconde édition de son Catalogus Plantarum Angliæ, 223. Il donne des proverbes, 225.
- CHAP. XVIII. Son Historia Plantarum, 231.
- CHAP. XIX. Sa Synopsis stirpium et Sylloge stirpium; sa Sagesse de Dieu dans les œuvres de la création, 245.
- CHAP. XX. Ray, sa Methodus plantarum emendata, 266. Sa piété, sa mort, son caractère et son épitaphe, 287, 288 et 289.
- CHAP. XXI. Cowley, 292. MM. Constant Dubos et Castel, 295. L'abbé Breton et Howard, bienfaiteurs des prisonniers, 293. MM. Henri-Gabriel Duchesne, Dessessarts et Barbier, 298.
- CHAP. XXII. Merret, 301.
- CHAP. XXIII. Morison, 310. Bobart, 324.
- CHAP. XXIV. Histoire de la naissance et du progrès du système ou de la méthode de classification en botanique, 326.
- CHAP. XXV. Découverte du sexe des plantes, 342.
- CHAP. XXVI. Willisel, Plott, 364. Prix des livres, il y a un siècle, 365. Histoire naturelle des comtés, 366. Wheler, 371.

*Fin de la Table du tome premier.*



ESQUISSES  
HISTORIQUES  
ET BIOGRAPHIQUES  
DES PROGRÈS DE LA BOTANIQUE  
EN ANGLETERRE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Origine de la Botanique en général. —  
Son état, dans le temps des Druides. —  
Rites observés par les Druides en ramas-  
sant le gui, la verveine et le selago. —  
Tout ce qu'on peut assurer d'une manière  
certaine, c'est qu'on alloit cueillir le  
gui. — Sur l'herba britannica, et le roan-  
tree. — Botanique saxonne. — Manuscrits  
existans dans cette langue sur la Botani-  
que. — Traduction saxonne d'Apulée.*

BOTANIQUE PRIMITIVE.

L'ORIGINE de la botanique, considérée sous  
le point de vue le plus étendu, doit remonter



à la naissance de l'espèce humaine. Avant l'invention des arts , la découverte des métaux , et l'usage des instrumens et des armes par lesquels les animaux furent plus immédiatement soumis à notre puissance , on doit présumer que la race humaine tiroit des végétaux la principale partie de sa nourriture , et les premières commodités de la vie. Les racines, les fruits et les herbes doivent alors avoir formé la nourriture de l'homme. Des essais et l'expérience lui apprirent tout le choix et toute la variété que ses diverses situations permettoient. Les mêmes guides fidèles lui apprirent insensiblement les diverses qualités et les différens effets que les végétaux et leurs parties produisoient sur son corps. A mesure que la sphère de ses observations et de son expérience s'agrandit , il sut distinguer et connoître celles des plantes qu'il étoit facile ou difficile de digérer. Il découvrit les espèces flatulentes et celles qui corrigeoient la flatulence , celles qui étoient relâchantes ou astringentes , enfin celles qui étoient les plus nourrissantes , et probablement , d'après des accidens funestes , celles qui étoient un poison. Tels furent les premiers élémens de la science médicale.

Ces diverses connoissances se seront trans-



misés traditionnellement d'une génération à une autre ; et conjointement les noms de ceux qui avoient eu le bonheur de découvrir, les premiers, de nouveaux alimens ou des propriétés médicinales, se seront transmis également avec une vénération toujours croissante, jusqu'à ce que le temps, répandant successivement son voile obscur sur ces mortels utiles, on les ait élevés au rang des Dieux. C'est ainsi que, dans les âges du monde les plus reculés, comme aujourd'hui chez les peuples de la terre qui sont encore ignorans, et dont l'esprit n'est pas cultivé, l'emploi des simples pour la guérison des blessures et des maladies, étoit presque toujours accompagné de cérémonies superstitieuses et d'enchantemens. De là vint aussi que dans la suite le même homme fut en même temps prêtre et médecin, et que le malade alloit chercher du soulagement dans les temples des Dieux ; et quoique l'esprit de recherche et le savoir appuyé sur la raison, ayant fait des progrès lents, cependant chez tous les peuples, depuis ceux dont la civilisation étoit la plus avancée jusqu'aux plus barbares, le nombre des simples employés dans la médecine devint par degrés très-considérable. Aussi, lorsqu'à la longue la médecine



prit une forme plus régulière , et fut enseignée dans les écoles de la Grèce , les écrits d'Hippocrate présentent l'énumération de trois cents végétaux dont on faisoit usage dans cette science. Quatre siècles après cette époque , Dioscoride fit monter leur nombre à près de sept cents ; et les Arabes ajoutèrent encore à ces sept cents une quantité très-considérable d'articles précieux. On a lieu de croire que les anciens gymnosophistes de l'Orient continuèrent de se livrer à l'étude des plantes avec un succès égal à celui des Grecs ; et les peuples modernes de l'Orient , les Japonais , les Chinois , et les Bracmanes de l'Inde ont incontestablement surpassé les peuples éclairés de la Grèce et de Rome , dans leur connoissance de la botanique ; témoin le Jardin de Malabar (1), comprenant près de huit cents plantes , qui y sont toutes décrites , et dont les propriétés y sont rapportées , le tout avec une exactitude et une précision dont on ne trouve pas d'exemple dans les anciens auteurs de la Grèce et de Rome. Je laisserai à l'antiquaire versé dans la critique ,

---

(1) *Hortus Malabaricus* , ouvrage célèbre de botanique.



à décider si ces anciens mages de l'Occident, qui étoient en même temps prêtres et médecins, devoient leur origine à ceux de l'Orient, et avoient ainsi tiré leur connoissance d'une source commune, point qui a jusqu'ici divisé les savans ; ou s'ils devoient leur savoir à leurs propres recherches.

## BOTANIQUE DRUIDIQUE.

Certainement, en remontant à l'origine, et en suivant les progrès de la science de la botanique en Angleterre, nous devrions d'abord nous occuper de l'état de cette science dans les temps des druides ; mais le peu de renseignemens qui nous a été transmis par les anciens concernant cette secte extraordinaire, se bornant presque entièrement à ce qui est rapporté par Pline et par César, m'ôte tout moyen de rien dire d'étendu sur ce sujet particulier. C'est Pline qui nous apprend que ces anciens chefs du druidisme attribuoient des vertus presque divines au gui de chêne, à la verveine, au selago et au samolus ; qu'ils prescrivoient de les recueillir et de les administrer avec des rites et des cérémonies qui ne le cédoient pas à la régularité la plus stricte



des actes de religion , et qui étoient propres à propager la plus grande superstition.

Par exemple , le gui devoit être coupé seulement avec un couteau d'or ; pour qu'il fût recueilli , il falloit que la lune n'eût encore que six jours , que la plante fût reçue dans une nappe blanche , et enfin que deux taureaux blancs fussent sacrifiés. Ces formalités sacrées étant remplies , ce gui étoit un antidote contre le poison et prévenoit la stérilité (1).

De toutes ces plantes , le gui est peut-être le seul qu'on reconnoisse aujourd'hui d'une manière complète et certaine. Son excroissance parasite , la préférence que les druides donnoient à celui qui venoit sur le chêne , enfin les descriptions que les anciens nous ont laissées , tout cela justifie assez l'application qui en a été faite au *viscum* des modernes. Ne dois-je pas ajouter que , probablement , parmi les vertus multipliées attribuées anciennement à cette plante , sa faculté de guérir le mal caduc , qui lui est encore presque généralement attribuée de nos jours , est un reste d'un usage et d'une tradition druidique ?

---

(1) Voyez Pline le Naturaliste , livre 16 , chapitre 44.



La verveine , après qu'on avoit d'abord fait des libations de miel , devoit être cueillie au commencement de la canicule , quand ni le soleil ni la lune ne paroissent , avec la main gauche seulement , après avoir décrit un cercle autour de la plante , etc. ; ainsi préparée , elle triomphoit des fièvres et des autres maladies , étoit un antidote contre la morsure des serpens , et un charme pour concilier l'amitié (1).

Quant à cette herbe , *hierobotane* , ou *sacra herba* de Dioscoride , quoique les botanistes modernes conviennent maintenant d'en restreindre l'application à la *verbena* que Pline a décrite comme ayant des feuilles plus étroites et plus petites que le chêne , on peut observer qu'à cet égard il y a division d'opinion entre les commentateurs ; et il est reconnu qu'on se servoit du mot *verbena* ou *verbenacea* , comme d'un terme générique pour toutes les plantes employées autour de l'autel dans les sacrifices. Aujourd'hui les Toscans appliquent le mot *vervena* aux tiges , rejetons , jets , ou paquets de plantes de toutes espèces.

---

(1) *Ibid.* liv. 25 , c. 9.



Le selago ne pouvoit pas être coupé avec le fer. Le druide devoit le toucher, non avec la main nue, mais avec le *sagum*; enfin il étoit obligé alors d'être habillé en blanc et d'avoir le pied nu, et il falloit remplir d'autres cérémonies magiques. Ainsi recueillie et consacrée, cette plante devenoit un remède pour les yeux malades, et un charme contre les infortunes (1).

Toutefois, il est aussi difficile de déterminer quel étoit le *selago* des druides; car Pline l'a décrit seulement comme ressemblant au savinier, description qui convient à un grand nombre d'espèces de plantes d'Europe.

Cependant la plupart des auteurs, d'après cette ressemblance, se sont accordés à le regarder comme une espèce de mousse à griffe de loup (wolves-claw moss), qui est appelée aujourd'hui *lycopodium selago*. Néanmoins Césalpin pense que c'étoit un *sedum*; Guilandino la croit une *erica*, ou bruyère, et probablement avec plus de raison.

On suivoit des rites différens, mais également superstitieux par rapport au *samolus*,

---

(1) Pline, liv. 24, c. 11.



qu'on donnoit pour préserver les bœufs et les porcs de maladies (1).

Le samolus est une plante sur laquelle il reste encore plus de doutes , puisque Plin en dit seulement qu'elle croissoit dans les lieux humides. C'est pour cela qu'on en a appliqué le nom à la plante appelée en anglais *round-leaved brooklime*.

Formant un genre séparé dans les classifications modernes , elle a acquis le nom donné comme ci-dessus , d'après Plin. D'autres ont cru que c'étoit une espèce de pulsatille, ou fleur de pâque , depuis qu'une fleur de cette espèce conserve chez les Bolonais le nom de *samiglo*.

La même incertitude s'étend à toutes les recherches relatives à l'*herba britannica* de Dioscoride et de Plin , fameuse pour avoir guéri les soldats de Jules-César, sur le Rhin, de la *scelotyrbe* , ou de la maladie qu'on

---

(1) Voyez le premier volume de l'histoire d'Angleterre , du docteur Henry , traduite par Boulard. Cette histoire est écrite sur un plan très-vaste et très-instructif , approuvé par Hume et Gaillard , historiens célèbres.



suppose avoir été le scorbut, auquel nos marins sont si sujets. On avoit cru que les usages de cette herbe nous avoient été transmis ou indiqués par les Bretons, le nom suggéroit cette idée ; mais des étymologistes modernes lui donnent une autre origine. La voici : Brit. *consolidare*. Tan. *Deus*. Ica. s. Hica, *ejectio* ; d'où *Britannica dicitur Herba, quæ firmat et consolidat dentes vacillantes* (1). Les commentateurs ont appliqué la description donnée par ces deux anciens à différens simples. Quelques-uns ont pensé que c'étoit le *polygonum persicaria*, ou la persicaire tachetée ; d'autres ont cru que c'étoit la primula auricula, ou l'oreille d'ours sauvage ; Turner, le premier qui parmi nous étudia les plantes, et qui l'observa copieusement dans la Frise (lieu où Pline remarqua ses effets), est d'avis que c'est le *polygonum bistorta*, ou la *bistorte* ; enfin Abraham Munting, médecin hollandais, publia, en 1681, un traité exprès pour prouver que la *britannica* étoit le *hydrolapathum magnum* (*rumex aquaticus*), ou la grande patience, ou oseille d'eau

---

(1) Ray, *historia plantarum*, I. p. 172.



(water-dock). Ray et les autres ont suivi cette opinion.

Je ne me suis appesanti si long-temps sur ces détails , que pour montrer l'incertitude mortifiante où l'on se trouve , quand on veut appliquer des noms de plantes à celles des anciens. Cet embarras provient de ce que leurs descriptions sont vagues et insignifiantes. J'ajouterai que M. Lightfood croit qu'il y a dans les pays montagneux , assez de traces de la haute estime que les druides avoient pour le sorbus aucuparia. On le trouve planté plus souvent que les autres arbres , dans le voisinage des cercles druidiques (1) de pierres , qu'on voit si souvent en Ecosse. Peut-être ce fait est-il plus équivoque que les usages superstitieux auxquels on le fait encore servir aujourd'hui. Les habitans pensent qu'un petit morceau de

---

(1) Voyez , sur ces cercles druidiques , et sur la stone-henge , l'Angleterre ancienne de Strutt , traduite par A. M. H. Boulard. On va publier une nouvelle édition de cet ouvrage , qui présente le tableau des arts , mœurs , armes , habillemens , divertissemens , usages , etc. , des Anglais jusqu'à Henri VIII. Cet ouvrage fait suite aux recueils de Caylus , de Montfaucon , et de Millin.



cet arbre , porté autour d'eux , est un charme contre le sortilège et l'enchantement. La laitière conduit le bétail avec un balai de *roan-tree* ( car c'est ainsi qu'on l'appelle dans les montagnes ) , regardant ce procédé comme un préservatif contre ces terribles maux ; et dans une partie de l'Ecosse , on fait toujours passer les brebis et les agneaux , le premier jour de mai , à travers un cerceau de *roan-tree* ou de *roan-wood*.

Quelque peu étendues et quelqu'imparfaites que soient ces notions de la botanique druidique , qui nous ont été transmises par Plin , on ne peut douter que les Bretons , comme tous les autres peuples grossiers , n'aient tiré leurs ressources médicinales des simples qui croissent autour d'eux , et ne connussent bien par conséquent les plantes ordinaires. Et , quoiqu'il n'y ait , à ma connoissance , aucun catalogue de plantes existantes dans l'ancienne langue bretonne , ou dans aucune traduction qui en ait été faite , par lequel le degré et l'étendue de leur connoissance puissent être fixés d'une manière précise et certaine ; cependant , tant qu'à la nomenclature purement , on peut s'en former , à ce que je pense , quelque idée raisonnable , d'après la liste de noms



gallois des plantes, conservée par Gérard, telle qu'elle lui a été communiquée par M. Davies de Guissaney, dans le Flintshire; d'après les noms irlandais, tels que nous les trouvons dans le catalogue de M. Heaton, imprimé dans la Synopsis de Threlkeld, à quoi je peux ajouter les noms erses communiqués par le révérend M. Stuart, à cet excellent et bien regretté botaniste que nous avons perdu, le révérend M. Lightfoot. Ces listes peuvent certainement être beaucoup augmentées par l'assiduité d'habiles botanistes, bien versés dans ces langues respectives. La liste de Threlkeld, qui est la plus riche, contient près de quatre cents noms; et l'analogie qu'on observe entre ces noms et les noms erses, marque assez leur origine commune. Je ne puis m'empêcher d'en donner quelques exemples.

Muiriunagh. *Irlandais.*  
Muran. *Erse.*

} Arundo arenaria S.  
} spartum.

Cruah Phadruig. *Irlandais.*  
Cuah Phadruic. *Erse.*

} Plantago major.

Slan luss. *Irlandais.*  
Slan lus. *Erse.*

} Plantago lanceolata.

Cran Troman. *Irlandais.*  
An druman. *Erse.*

} Sambucus.



|                                       |   |                              |
|---------------------------------------|---|------------------------------|
| Fraogh. <i>Irlandais.</i>             | } | <i>Erica.</i>                |
| Fraoch. <i>Erse.</i>                  |   |                              |
| Feirdriss <i>Irlandais.</i>           | } | <i>Rosa canina.</i>          |
| An Fhearr-driss. <i>Erse.</i>         |   |                              |
| Carmel. <i>Irlandais.</i>             | } | <i>Orobus sylvaticus.</i>    |
| Cor, Cormeille. <i>Erse.</i>          |   |                              |
| Ted coluim kille. <i>Irlandais.</i>   | } | <i>Hypericum perforatum.</i> |
| Acklasan-challum-chille. <i>Erse.</i> |   |                              |
| Meacan tovach. <i>Irlandais.</i>      | } | <i>Arctium lappa.</i>        |
| Mac-an-dogha. <i>Erse.</i>            |   |                              |
| Liagh Luss. <i>Irlandais.</i>         | } | <i>Artemisia vulgaris.</i>   |
| An-liath-lus. <i>Erse.</i>            |   |                              |
| Gallan. <i>Irlandais.</i>             | } | <i>Tussilago Petasites.</i>  |
| An-gallan-mor. <i>Erse.</i>           |   |                              |
| Noinin, nonin. <i>Irlandais.</i>      | } | <i>Bellis perennis.</i>      |
| Noinein. <i>Erse.</i>                 |   |                              |
| Ahair Talham. <i>Irlandais.</i>       | } | <i>Achillæa millefolium.</i> |
| Achaithir-thalmain. <i>Erse.</i>      |   |                              |
| Sail Tovagh. <i>Irlandais.</i>        | } | <i>Viola odorata.</i>        |
| Sail chuach. <i>Erse.</i>             |   |                              |
| Beihe. <i>Irlandais.</i>              | } | <i>Betula alba.</i>          |
| Am-Beatha. <i>Erse.</i>               |   |                              |
| Fearnog. <i>Irlandais.</i>            | } | <i>Betula alpus.</i>         |
| Am-Fearna. <i>Erse.</i>               |   |                              |
| Cran Darrah. <i>Irlandais.</i>        | } | <i>Quercus robur.</i>        |
| An Darach. <i>Erse.</i>               |   |                              |



|                                      |   |                    |
|--------------------------------------|---|--------------------|
| Guisagh. <i>Irlandais.</i>           | } | Pinus sylvestris.  |
| An guithas. <i>Erse.</i>             |   |                    |
| Soileog. Saileagh. <i>Irlandais.</i> | } | Salix alba.        |
| Sileach. <i>Erse.</i>                |   |                    |
| Ruideog. Raodagh. <i>Irlandais.</i>  | } | Mirica gale.       |
| Roid. <i>Erse.</i>                   |   |                    |
| Beecora leera. <i>Irlandais.</i>     | } | Juniperus.         |
| Beeora leacra. <i>Erse.</i>          |   |                    |
| Raineagh muire. <i>Irlandais.</i>    | } | Pteris aquilina.   |
| Raineach. <i>Erse.</i>               |   |                    |
| Garvogagh. <i>Irlandais.</i>         | } | Lycopodium selago. |
| Garbhag-an-t-sleibh. <i>Erse.</i>    |   |                    |
| Duilleasg. <i>Irlandais.</i>         | } | Fucus palmatus.    |
| Duilleosg. <i>Erse.</i>              |   |                    |

## BOTANIQUE SAXONNE.

L'histoire de la botanique saxonne doit être très-courte. On n'a jamais découvert aucune nation, quelque grossière qu'elle fût, dont les individus fussent tellement indifférens sur leur santé, qu'ils n'eussent aucune connoissance des vertus de certains végétaux, et qu'ils n'eussent confiance en aucun. Nous avons assez de preuves que nos ancêtres saxons ne négligeoient pas entièrement cette étude, puisque, quoique les livres saxons sur les plantes soient



rare , il en existe encore de manuscrits dans plusieurs bibliothèques publiques. On trouve les deux suivans dans la bibliothèque Bodléienne.

4123. Herbarium. Saxonice.

5169. Liber medicinalis , *continens virtutes herbarum*. Saxonice.

Je ne suis pas en état de décider si ces deux ouvrages sont les mêmes que les deux suivans, que le docteur Ducarel a fait connoître d'après la collection Harléienne.

5066. Intitulé Herbarium. Saxonice.

585. *Tractatus qui ab Anglo-Saxonibus dicebatur*. Liber medicinalis.

On dit que ce dernier est une version anglo-saxonne d'Apulée , dont j'aurai occasion de parler dans la suite. La date de cette traduction est du dixième siècle. Les Saxons ayant été convertis au christianisme à la fin du sixième siècle , la communication entre Rome et la Grande-Bretagne devint , par degrés , plus fréquente , et le savoir fut alors pour la première fois introduit dans ces royaumes.



L'âge d'or ( si je puis me permettre cette expression ) du savoir anglo-saxon , fut le règne d'Alfred le Grand. Ce prince , plein de munificence , non-seulement traduisit des auteurs latins , mais , suivant que les historiens nous l'apprennent , encouragea de toutes les manières ceux qui firent passer dans la langue vulgaire du royaume , toutes les connoissances de son siècle. C'est donc à cette époque qu'on peut raisonnablement rapporter la traduction saxonne d'Apulée , dont le livre paroît avoir été en vogue pendant toute la durée du moyen âge , et étoit encore d'un usage commun à l'époque de l'imprimerie.

Comme on n'a jamais publié aucun des livres saxons qui traitent des plantes , nous ne pouvons juger de l'étendue des connoissances qu'on avoit alors en ce genre. Ainsi , pour donner une idée de la botanique saxonne , nous ne pouvons , ainsi que pour l'ancienne botanique des Bretons , que recourir à la nomenclature des noms indigènes , sous lesquels quelques-unes d'elles sont encore connues , quoique beaucoup de noms saxons aient été remplacés par des mots grecs ou latins , et que d'autres aient disparu , d'après les changemens occasionnés par les progrès graduels



de l'heureuse révolution faite dans la science en général.

On retrouveroit en grande partie une liste des noms anglo-saxons , en recourant aux anciens herbiers , ou livres sur les plantes des saxons , au lexicon de Skinner , et aux autres autorités de ce genre. Elle seroit , à ce que je crois , plus étendue que celle que peut procurer un coup-d'œil superficiel , et elle feroit honneur à nos ancêtres saxons. Je ne puis m'empêcher de remarquer : 1°. que probablement il est résulté beaucoup de méprises de la négligence qu'ont eue les premiers réformateurs de la botanique en Angleterre , après qu'ils ont eu formé des noms scientifiques , en ne conservant pas encore les anciens termes usités dans les provinces ; 2°. qu'au total , cette négligence a retardé les progrès de cette science.

---



---

 CHAPITRE II.

*État général des connoissances botaniques pendant la domination des Sarrazins. — Traductions corrompues de Dioscoride ; Avicenne ; Aschard , ou Ebn Beithar , principal écrivain sur la botanique chez les Arabes. — École de Salerne. — Écrivains anglais pendant le moyen âge : Henry de Huntingdon , Arviel , Bray , Legle , ou Gilbertus Anglicus , Ardern , Daniel , Bollard , Horman. — Manuscrits d'auteurs anonymes. — Traductions et éditions d'Apulée et de Macer , en usage en Angleterre , lors de l'invention de l'imprimerie. — Exemple ou Specimen de la superstition d'Apulée.*

## MOYEN AGE.

**L**E savoir et la science suivent le sort des empires. Au déclin de ceux de la Grèce et de Rome , et pendant cette époque durant laquelle



les Saxons s'établirent eux-mêmes dans la Grande-Bretagne, la connoissance de la médecine passa du côté des Sarrazins victorieux. Bagdad, sous les califes d'Orient, devint le siège du savoir. Une grande partie des ouvrages des Grecs, qui traitoient de la médecine et de la philosophie, fut traduite d'une manière corrompue par ordre des Musulmans, chez lesquels ces ouvrages reçurent, avec le temps, l'accueil et l'encouragement qu'ils méritoient. On établit des écoles dans lesquelles on étudia Aristote, Galien, Dioscoride, ainsi que d'autres écrivains; et, à la longue, leurs doctrines furent répandues dans tous les pays soumis aux Sarrazins, et fleurirent finalement dans les universités d'Espagne.

Dioscoride, quoique dans un état corrompu et mutilé, forma la base de la connoissance dans la botanique et la matière médicale des Arabes. La situation de Bagdad, et sa proximité de l'Inde, leur donna la facilité d'introduire dans la médecine plusieurs simples très-utiles. Entr'autres obligations que nous avons à ces Orientaux, nous leur devons ces doux purgatifs que nous employons aujourd'hui, tels que le séné, la casse, la manne, le tamarin, la rhubarbe, et plusieurs drogues



ayant d'autres propriétés, dont quelques-unes sont encore en usage dans l'état actuel amélioré de la matière médicale. On dit qu'Avicenne avoit des desseins colorés pour l'instruction de ses élèves en botanique; et Prosper Albin nous assure qu'il vit au Caire un volume où les plantes d'Egypte, d'Arabie et d'Ethiopie, étoient peintes, et qui avoit été fait pour l'usage d'un sultan.

Cependant il n'est pas facile de juger avec précision de l'étendue des connoissances des Arabes en botanique, puisque le livre, qui est probablement le meilleur de leur école, celui d'Ebn Beithar, n'a pas encore été publié: il existe dans la bibliothèque impériale de Paris, dans celle de l'Escurial, et dans plusieurs autres. Ce savant arabe s'attacha particulièrement à la partie botanique de la médecine. Il étoit né en Espagne, et, après avoir visité l'Afrique, il voyagea dans le Levant, dans l'Asie, et même jusque dans l'Inde, pour perfectionner ses connoissances. A son retour, il fut protégé au Caire par Saladin, et mourut en 1248.

Herbelot nous apprend que ce savant, d'après la supériorité de ses connoissances dans ce genre, fut surnommé Aschard, ou le Botaniste.



Il écrivit une *histoire générale des simples ou plantes, rangées alphabétiquement*, dans laquelle il donne les noms grecs, arabes, et ceux usités dans le pays, avec les descriptions de chacune, et il entra particulièrement dans plus de détails sur celles qui n'avoient pas été décrites par Dioscoride et par Pline.

Cependant on a peu de sujet de croire qu'on puisse tirer une connoissance plus originale de ce qui nous reste des Arabes dans cette science, que de ce qu'ils nous ont laissé dans les autres parties de la médecine. Chez leurs meilleurs auteurs même, les noms grecs des plantes sont corrompus d'une manière si grossière, qu'on peut à peine les reconnoître.

Les auteurs grecs ayant d'abord été traduits inexactement, et leur langue ayant été négligée ensuite, la médecine perdit beaucoup sous l'empire des Arabes. Elle devint à la fin une théorie galénique, corrompue par un mélange d'astrologie et de superstition. Ce fut dans cet état que les savans de l'Europe la trouvèrent dans les célèbres universités des Maures, en Espagne. Dans les parties occidentales de la chrétienté, surtout après la chute de la langue latine en Italie, elle ne fut guère moins obscurcie par l'ignorance



des moines (1), qui la pratiquoient presque seuls.

Même la première université de la chrétienté, l'école renommée de Salerne, fondée par Charlemagne, au commencement du neuvième siècle, reçut ses principes des sources corrompues des Arabes, dont on dit que les ouvrages furent à la longue traduits en latin par Constantin l'Africain. Les fameux préceptes *de conservanda valetudine*, ou les vers latins sur la conservation de la santé, donnés par cette école pour l'usage de Robert, duc de Normandie, furent certainement bien connus en Angleterre, et probablement ils excitèrent à étudier les végétaux, par rapport auxquels on trouve de nombreux préceptes et avis dans ce monument du savoir de ce temps.

Pendant tous ces siècles, les sources originales des auteurs grecs furent presque entièrement oubliées, et les productions de cette

---

(1) Malgré les déclamations que quelques personnes ont faites contre les ordres religieux, on ne peut méconnoître les services importans qu'ils ont rendus. Voyez l'ouvrage sur les bienfaits de la religion chrétienne, traduit de Rian, à Paris, chez Garnery, ouvrage plein d'érudition.

(Note du traducteur.)



longue nuit de la science furent également rares et foibles.

Cependant je ferai brièvement l'énumération du petit nombre de ces auteurs anglais qui se distinguèrent en s'occupant des simples employés en médecine, seule connoissance botanique de ce temps.

Un de nos premiers écrivains, après la conquête, fut l'historien Henri, archidiacre de Huntingdon, qui vivoit du temps du roi Etienne, et de Henri II. L'évêque Tanner (1) nous apprend que cet historien a laissé un manuscrit en huit livres, *de Herbis, de Aromatibus, et de Gemmis*. Bibliothec. Bodley. 6353.

On croit que quelques manuscrits conservés dans la bibliothèque royale de Londres, sous les titres suivans, *de Naturâ pecudum, ARBORUM, et lapidum*, et un autre, *de Naturis Herbarum*, sont à peu près du même temps. L'évêque Tanner parle d'un Anglais nommé Henri Arviel, qui avoit beaucoup voyagé, et qui résida quelque temps à Boulogne, vers l'an 1280. Arviel a laissé un

---

(1) Tanner a publié à Londres, en 1744, un ouvrage intitulé : *Bibliotheca Britannico-Hibernica*.



manuscrit *de Botanica, sive stirpium varia historia*.

Tanner parle encore d'un manuscrit qui est dans la collection de Sloane, et dont l'auteur est Jean Bray, qui vivoit du temps de Richard II. Bray étudia la botanique ainsi que la médecine, et reçut du roi une pension pour son habileté dans ces sciences. Le manuscrit est intitulé : *Synonyma de nominibus herbarum*. Il contient les noms en latin, en français, et en anglais.

Indépendamment du *Compendium medicinae*, de Gilbert Legle, ou Gilbertus Anglicus, on cite un manuscrit de cet auteur, sous le titre *de Re herbaria, lib. 1*, et d'autres, *de Viribus et medicinis herbarum, arborum, et specierum; et de virtutibus herbarum, lib. 1*.

Le fameux chirurgien, Jean Ardern, de Newark, qui a été vanté par le docteur Freind, comme le restaurateur de la chirurgie en Angleterre, et qui fleurit peu de temps après Jean de Gaddesden, dans le milieu du quatorzième siècle, a laissé un manuscrit qui est dans la bibliothèque de Sloane (1), sous le

---

(1) Hans Sloane, médecin célèbre anglais, est



titre de *Re herbaria, physica, et chirurgica*.

Henri Daniel, moine dominicain, qu'on dit avoir été bien versé dans la philosophie naturelle et la médecine de son temps, laissa un manuscrit intitulé : *Aaron Danielis*. Il y traite de *Re herbaria*, de *arboribus*, *fructibus*, etc. Il fleurit vers l'an 1379.

Il appartient encore à mon sujet de faire mention d'un traité écrit, comme on le présume, du temps d'Edouard III, par Walter de Henley, intitulé de *Ynomia sive Housbandria*, dans lequel cet auteur, suivant l'évêque Tanner, a bien traité son sujet d'après les connoissances du temps.

Nicolas Bollar, élevé à Oxford, que Tanner représente comme distingué pour ses connoissances en philosophie naturelle, écrivit de *arborum plantatione*, lib. 3, de *generatione arborum et modo generandi et plantandi*, lib. 2, et plusieurs autres traités qui existent encore en manuscrits.

Il y a un manuscrit, qu'on dit être conservé dans le collège de Bailleul, écrit par

---

mort en 1753. Voyez le dictionnaire historique. Sa bibliothèque est à Cambridge.



Johannes de Santo Paulo : *de Virtutibus simplicium medicinarum*. On n'est pas assez certain du siècle , ni de ces deux manuscrits , ni de celui qui est dans le collège de Caius et Gonville , à Cantorbéry , intitulé : *Onomia* ( *Synonymia* ) *Herbarum*.

Tanner , et d'autres , citent les auteurs suivans , qui écrivirent au moins avant l'introduction de l'imprimerie en Angleterre.

Dempster rapporte que Henricus Calcoensis , prieur de l'ordre de Saint Benoît , voyagea en France , en Allemagne et en Italie , seulement pour jouir de la conversation des savans. Il écrivit *Synopsis Herbaria* , lib. 1 , et traduisit Palladius de re rusticâ , en langue écossaise , vers l'an 1493.

Guillaume Horman , natif de Salisbury , fut élevé à l'école de Winchester , et devint un *fellow* , ou membre perpétuel du nouveau collège , en 1477. En 1485 , il fut nommé maître d'école ( *school master* ) , et membre ( *fellow* ) d'Eton , et à la fin , vice-prévôt du même collège. C'étoit un homme ayant des connoissances étendues et variées. Parmi un grand nombre de productions , il a laissé un livre sous le titre de *Herbarum synonyma*. Il fit des tables pour les anciens auteurs qui ont



traité de Re rusticâ , pour Caton , Varron , Columelle et Palladius. Après plusieurs années de retraite , il mourut en 1535 , et fut enterré dans la chapelle du collège.

Les auteurs des deux manuscrits dont je vais parler , et le siècle où ces écrivains vécurent , sont inconnus.

*Liber de Herbis* , dans la bibliothèque du collège du Corps du Christ.

Nomenclatura vocabulorum in medicinâ receptorum , præsertim etiam Herbarum , dans la bibliothèque du collège de la Madeleine.

Ceux qui vont être cités , et qui ne portent pas de noms d'auteurs , sont dans la bibliothèque Ashmoléenne , avec les dates.

Diverses recettes de médecine , avec un Herbar. ( Diverse physical receipts with an Herbal , 1438 , n°. 7704. )

An Herbal , alphabeticum , 1443 , n°. 7709.

An Herbal , en vieux anglais , 1447 , n°. 7713.

Physical plants ( plantes médicinales ) , en anglais , 1481 , n°. 7724.

Une description de quelques simples ; dans la bibliothèque Bodléienne , n°. 2073.

Sans parler de quelques autres , qui concernent plus strictement la médecine , on a lieu de croire que , quoique les dates des



manuscrits anonymes cités ci-dessous (1), ne soient pas déterminées d'une manière précise, ils ont été écrits, sinon avant l'invention de

---

(1) *Dans la bibliothèque Bodléienne.*

- 2543. Anonymus, de arboribus, aromatis, et floribus.
- 2062. Un Herbier, c'est-à-dire, un livre sur les plantes.
- 2562. Glossarium latino-anglicum arborum, fructuum, frugum, etc.
- 2325. Nomina Herbarum, latine, gallice, anglaise.
- 2257. Concernant les vertus de quelques herbes.
- 2072. De sexdecim Herbis et earum virtutibus.
- 1798. Herbarium.
- 3828. Herbarium anglico-latinum alphabeticum.
- 6206. De plantis admirandis.
- 2073. Description de quelques simples.
- 2626. Lexicon medicamentorum simplicium.

*Dans la bibliothèque Ashmoléenne.*

- 7762. Alphabetum de diversis nominibus Herbarum.
- 7541. De naturis quarundam (animalium) arborum, etc., cum iconibus pictis.
- 7778. Catalogus plantarum, additis subinde nominibus anglicis.
- 1397. De dicta salutis et catalogus plantarum. Latin-anglais.
- 7634. Catalogue alphabétique des plantes.



l'imprimerie , au moins avant l'introduction de cet art en Angleterre.

Cette liste , peut-être déjà trop longue , auroit pu être considérablement étendue , mais cela auroit grossi ce chapitre sans nécessité. Comme aucun de ces manuscrits n'a été publié , on ne peut juger d'une manière certaine , quel étoit l'état et le progrès de la science ; cependant on en voit assez pour être con-

7537. Livre des plantes , représentées avec leurs couleurs naturelles.

7694. Catalogue alphabétique des plantes:

*Dans d'autres collections , les suivans :*

976. Tractatus de Herbis. *Bibl. Caj. Gouv. Cant.*

8875. Le livre des Simples , ou traité des Herbes , et de leurs vertus. *Sloane.*

1747. De Herbis et Plantis. *Collegium Joannis-Baptistæ Oxoniense.*

1695. Notabilia de vegetalibus et plantis. *Bib. S. Petri Cant.*

844. Nomina Herbarum , earumque vires. *Bib. Caj. Gouv.*

8738. Nomina Herbarum et de earum proprietatibus. *Sloane.* An idem cum priori ?

959. Alphabetum Herbarum , cum Synonymis. *Bib. Caj. Gouv.*

1746. Des propriétés et noms des Herbes.



vaincu que , quoique ses progrès fussent peu considérables , on ne la négligeoit pas entièrement au milieu des sombres ténèbres qui ont caché pendant tant de siècles les sources des connoissances. Il est extrêmement probable que très-peu des manuscrits dont l'énumération vient d'être faite , présentent une portion considérable d'idées originales et de matières nouvelles , mais qu'ils consistent principalement en compilations et en extraits , faits d'après les écrivains précédens , du temps de la basse latinité , tels qu'Apulée , AEmilius Macer , S. Sethus , Isidore , Constantin , les Pandectes de Matthieu Sylvaticus , Platearius , quelques-uns des derniers écrivains arabes , et d'autres auteurs de cette trempe. Lors de la renaissance de la connoissance dont il vient d'être parlé , il paroît que ce furent là les premières sources dont ceux de nos ancêtres , qui vivoient alors , firent usage , car nous voyons que beaucoup de manuscrits des auteurs qui viennent d'être nommés , furent imprimés effectivement , et de bonne heure , lors de la découverte de l'imprimerie , comme les manuels de ce temps , dans toutes les différentes parties de la chrétienté.

Il a été observé que le premier manuscrit



saxon, mentionné, étoit une traduction de Lucius Apulée de Madaure, dont nous avons lieu de croire, d'après plusieurs autres circonstances, que l'ouvrage étoit alors plus répandu et plus populaire en Angleterre, qu'aucun autre. Cet auteur, qui vivoit du temps des Antonins, naquit en Afrique, à Madaure, qui étoit alors le siège du savoir. Il étudia ensuite à Carthage et à Athènes; après quoi il apprit d'abord à Rome la jurisprudence, qu'il finit par quitter pour s'occuper entièrement de la philosophie et de la médecine. Il est bien connu comme l'auteur des fables milésiennes, et d'autres ouvrages savans. Nous ne connoissons que son livre *de Herbis, sive de nominibus ac virtutibus herbarum*. Il cite dans ce livre les noms des plantes médicinales en grec, en latin, en égyptien, en punique, en celtique, en dace, et dans quelques-unes des langues orientales. Ces noms forment le fond du livre, qui consiste en cent trente chapitres. Après chaque nom, se trouvent la description de la plante, le lieu où elle croît, et ses propriétés; ensuite les maladies dans lesquelles on peut faire usage de chacun des végétaux dont il parle. Quoique l'ouvrage soit rempli d'erreurs grossières, par rapport



aux noms des plantes ; quoiqu'il conseille les cérémonies et les superstitions les plus absurdes dans l'administration des remèdes, il jouit d'une grande estime dans les siècles de ténèbres de la littérature.

Cependant il ne faut pas dissimuler que plusieurs savans ont jugé que cet ouvrage, au moins dans l'état où il est aujourd'hui, a été écrit, non par l'auteur dont il porte le nom, mais à une époque beaucoup plus récente. Johnson, l'éditeur de Gérard, a imaginé que c'étoit une traduction d'un écrivain grec du huitième siècle, mais sa conjecture a été regardée comme improbable par Fabricius (1). Les remarques de Johnson prouvent qu'on se servoit communément de cet ouvrage dans les siècles dont j'ai parlé, et que les copies en ont été considérablement corrompues et mutilées par des mains ignorantes.

Je donnerai un exemple, pris d'Apulée, de cette crédulité et de cette superstition, qui, sanctionnées par l'antiquité, ont cependant prévalu dans l'administration des remèdes. Cet exemple présente une triste preuve du déplo-

---

(1) Bibliotheca latina ab Ernesto. Lipsiæ, 1774.  
Tom. 3, pag. 44.



nable état de la médecine, qui, pendant un si grand nombre de siècles, n'avoit point brisé les liens de la magie et de l'imposture des druides. On conseille à ceux qui veulent être guéris de la maladie appelée par les Français l'éguillette nouée, de prendre sept tiges de la plante appelée *pied de lion*, séparées des racines, et de les faire bouillir dans l'eau, lors du décroissement de la lune. Le patient doit se laver dans cette eau à l'approche de la nuit, debout devant le trépied, en dehors de sa maison; et la personne qui rend ce service au malade, doit ne pas manquer aussi de se laver elle-même. Après cette opération, il faut que le malade reçoive une fumigation avec l'aristoloche, et que les deux personnes entrent alors dans la maison ensemble, en ayant grand soin de ne pas regarder derrière elles lorsqu'elles rentrent; ensuite, ajoute l'auteur, le malade reviendra sur-le-champ dans son état naturel.

Un livre portant le nom de l'Herbier de Macer, paroît avoir été aussi d'un usage commun en Angleterre, avant l'époque de l'imprimerie. Les auteurs ne croient pas que cet ouvrage soit celui d'Æmilius Macer, cité par Ovide, mais ils pensent que c'est un ou-



vrage d'une date beaucoup plus récente ; et quelques-uns l'attribuent à Odon, ou Odo-bonus, médecin des temps postérieurs, et probablement Français. Ce poëme barbare est en vers léonins, et est intitulé : *De naturis, qualitatibus, et virtutibus Herbarum* ; on en conserve encore quelques manuscrits dans les bibliothèques anglaises, par exemple, à Cambridge, dans les bibliothèques bodléienne, ashmoléenne et sloanéenne.

Cet ouvrage a été traduit en anglais, comme l'évêque Tanner nous l'apprend, par Jean Lelamar, maître de l'école d'Hereford, qui a vécu vers l'an 1373. Tanner renvoie au manuscrit de Lelamar, comme étant dans la bibliothèque de Sloane. Linacre lui-même n'a pas dédaigné de s'occuper de cet ouvrage. Il a paru à Londres, *in-12*, l'herbier de Macer, mis en pratique par le docteur Linacre (1), traduit du latin en anglais. Ames (2) fait mention d'une édition qui en a paru en 1542, et Palmer d'une sans date, imprimée par Wyre.

---

(1) Médecin anglais, mort en 1524.

(2) Ames et Palmer ont écrit en anglais sur l'histoire de l'imprimerie.

(Note de A. M. H. B.)



Ce maigre ouvrage , qui est entièrement écrit d'après les principes de Gallien , traite seulement des vertus de quatre-vingt-huit plantes.

Je ne retiendrai pas le lecteur pour lui parler des autres auteurs de cette classe , dont j'ai cité les noms ; il suffira d'observer que l'enchaînement des théories de ce temps avec l'astrologie , et un étrange mélange de la doctrine de Gallien sur les quatre élémens , étendit son influence , non-seulement sur le corps humain , mais encore sur tous les instrumens de la médecine. Parmi les plantes qu'elle employoit , il n'y en avoit pas une seule qui ne fût placée sous la domination d'une planète , et qui ne dût être cueillie et appliquée avec des formalités qui tenoient de la plus absurde superstition.



## CHAPITRE III.

*Les manuscrits des pères de la botanique étoient rares en Angleterre. — La publication des ouvrages de Pline , de Dioscoride , et de Théophraste , nous rendit les connoissances des anciens. — Époque des commentateurs. — Ceux qui découvrirent la vraie manière de faire des recherches , furent Brunsfelsius , Tragus , Cordus , et Gesner. — Fameux manuscrits de Dioscoride , avec des figures enluminées.*

## MOYEN AGE.

A cette époque , non-seulement les manuscrits de Théophraste , de Dioscoride , et de Pline , étoient extrêmement rares , mais ceux des deux premiers de ces auteurs n'étoient pas connus , parce qu'on ne savoit pas le grec ; sans cela nous ne pourrions croire que nos ancêtres auroient négligé d'en faire usage dans les ouvrages barbares et grossiers dont nous avons parlé. Ce ne fut qu'à l'ouverture du quinzième siècle , qu'on eut occasion de re-



courir à ces dépôts des connoissances des anciens. La retraite des Grecs en Italie , et l'invention de l'imprimerie , en mettant au jour , et en disséminant les restes brillans des écrivains de la Grèce et de Rome , brisèrent à la fin les chaînes de la barbarie et de la superstition , qui avoient , pendant tant de siècles , tyrannisé l'esprit humain.

Lors de cette heureuse révolution , la botanique , ainsi que les autres sciences , renaquirent et prirent une autre face. La publication des auteurs qu'on peut appeler les pères de la botanique , excita tout d'un coup un esprit d'émulation qui encouragea à faire des recherches sur les sujets qu'ils avoient traités.

Pline fut imprimé la première fois , sinon à Vérone , en 1468 , comme plusieurs personnes l'ont affirmé , et comme d'autres l'ont révoqué en doute , au moins l'année suivante à Venise ; et on peut juger de l'avidité avec laquelle on le reçut , par les nombreuses éditions qui en parurent avant la fin du siècle.

Dioscoride parut pour la première fois à Cologne , dans une traduction latine , en 1478 , et fut donné en original par Alde , en 1495. Il fut ensuite publié en latin par Hermolaus Barbarus et Ruellius , en 1516 ; par Vergi-



lius, en 1519, et par Cornarus, en 1529. Les savans préfèrent maintenant l'édition donnée avec une traduction par Saracenus, et imprimée à Lyon, en 1598.

Théophraste fut imprimé pour la première fois en grec à Venise, sans date, et par Alde, en 1495 et 1498. Il fut traduit en latin par Gaza, en 1483, et cette traduction a été préférée par les écrivains postérieurs.

Le bonheur d'avoir retrouvé ces sages de l'antiquité, fit naître une race nombreuse d'écrivains qui commentèrent leurs ouvrages. Chaque plante fut recherchée et découverte dans les ouvrages de l'antiquité. Aucune drogue employée en médecine ne fut regardée comme bonne et convenable, si on ne la trouvoit pas dans Dioscoride. Scaliger écrivit, en 1566, des remarques sur Théophraste, dans lesquelles il corrigea en beaucoup d'endroits la traduction de Gaza. Robert Constantin rapprocha les passages analogues dans Plin, et Bodæus, à Stapel, en 1644, étonna le monde, en déployant, sur cet auteur, une érudition avec laquelle il découragea tous ceux qui voudroient faire de nouvelles recherches, tant il fit de remarques, de citations, et de rapprochemens des auteurs précédens.



Les commentaires sur Dioscoride ont été plus nombreux. Les corollaires d'Hermolaus Barbarus furent publiés en 1492. Après Hermolaus, on vit paroître Brunfelsius, Pierre de Leyde, Lacuna, Amatus Lusitanus, Robert Constantin, Val. Cordus, plusieurs autres, et enfin Mathiole, qui les a tous surpassés. Son ouvrage fut imprimé pour la première fois en 1554, et a eu dix-sept éditions. Si nous croyons un des correspondans de cet auteur, on en vendit trente-deux mille exemplaires avant l'année 1561 (1). Sa meilleure édition, avec les additions de Gaspard Bauhin, de 1598, est encore recherchée dans les bibliothèques modernes.

Hermolaus Barbarus est le premier qui ait éclairci Pline, en 1492. Ses castigationes Plinianæ furent publiées dans cette année. Il y corrigea le texte avec succès, et Leonicensus, dans la même année, fut le premier qui fit usage des connoissances du critique sur cet auteur. La corruption du texte présenta ensuite un grand sujet de travail à Galenius, à Rhenanus, à Pintiani, et à plusieurs autres.

---

(1) Mathiol. Oper. omnia, Edit. 1674. in Epist. page 150.



Les exercitationes Plinianæ , de Saumaise , sont bien connues. Celles du laborieux et paradoxal père Hardouin , sont la principale ressource des auteurs modernes.

C'est une réflexion affligeante dans les annales des connoissances humaines , que la plupart de ces savans , après des travaux immenses , se soient très-souvent mépris sur la route qui conduisoit à la vérité , et n'ayent fait qu'obscurcir la science sur laquelle ils désiroient répandre de la lumière. Tout ce qu'on peut dire de plus favorable des descriptions des plantes dans les anciens auteurs , c'est qu'elles sont courtes , vagues et insuffisantes ; et , indépendamment de ce défaut , l'étude de la nature elle-même fut négligée. Dans le même temps , il s'éleva de vrais botanistes , qui , s'apercevant de cette faute des commentateurs , étudièrent les plantes dans les champs , véritable endroit où l'on puisse faire les meilleurs commentaires en ce genre. Celui qui le premier prit cette bonne et sûre route , fut Brunfelsius. Il fut suivi par Tragus , Fuchs , Val. Cordus , Gesner , Césalpin , et par-dessus tout , par l'Ecluse , auxquels on doit ajouter notre propre compatriote Turner. Même , parmi ces véritables restaurateurs de l'histoire



naturelle , beaucoup ne se rappelèrent pas assez que toutes les plantes de Dioscoride n'étoient pas celles d'Europe , mais que cet auteur avoit principalement parlé de celles de l'Asie ; de sorte qu'au lieu de voyager dans la Grèce , dans la Cilicie et dans l'Orient , ils s'écartoient du sens des descriptions du botaniste grec , en les appliquant aux végétaux de l'Europe : aussi il n'est pas étrange que leurs efforts ayent eu peu de succès. Même après les travaux de Rauwolf , qui traversa la Syrie , la Mésopotamie , la Palestine et l'Egypte , dans le seizième siècle , et après les voyages du savant Tournefort , dans le dix-septième , il ne paroît pas que des sept cents plantes dont il est parlé dans la *Materia medica* de Dioscoride , il y en ait , même dans le calcul le plus favorable , plus de quatre cents qu'on ait reconnues d'une manière certaine.

Nous apprenons de Pline ( liv. 25 , ch. 2 ) , qu'il y avoit de son temps des peintures de plantes ; mais il se plaint qu'on ne pouvoit pas s'y fier , d'après l'inexactitude des dessinateurs. Saumaise nous dit qu'il avoit examiné un manuscrit grec de Dioscoride , ayant plus de mille ans d'antiquité , et dans lequel les plantes étoient représentées , en effet , avec assez



d'élégance , mais avec peu d'égard à la vérité et à l'exacte ressemblance. Il existe encore plusieurs manuscrits de Dioscoride , avec des figures enluminées , particulièrement le fameux , qui se trouve dans la bibliothèque impériale de Vienne , et dont Lambecius a parlé amplement.

Ce manuscrit fut procuré par Busbec , résident de l'empereur à Constantinople , vers 1560. On prétend qu'il a été copié aux frais de Juliana Anicia , fille de l'empereur Flavius Anicius Olyber , vers l'an 492. Quelques savans ont témoigné du regret de ce que ce manuscrit n'eût pas été apporté plutôt en Europe , ce qui eût épargné beaucoup de peine aux commentateurs. Cependant , quelque ancien et quelque beau qu'il soit , on peut douter avec raison , si sa publication auroit été fort utile pour retrouver la botanique et la matière médicale des anciens ; car , s'il est permis de juger des figures d'après les échantillons copiés par Dodoens , rien n'en peut surpasser la grossièreté , ou justifier plus fortement la remarque de Sau-maise. Comme plusieurs des figures sont copiées dans l'herbier de Gérard , je renvoie dans la note ci-dessous (1) , pour la satisfaction du lec-

---

(1) *Coronopus*. Dodoens , édit. 1583 , page 109 , Gérard em. 1190.



teur, à quelques-unes de ces figures, dans les deux auteurs.

Cependant, pour rendre justice à ces précieux restes, je dois observer que, d'après des instructions plus récentes, nous savons qu'indépendamment de ce manuscrit de Constantinople, qui est in-folio, il en existe un autre in-4°. , qu'on présume être encore plus ancien, et qui est distingué par le nom de Napolitain; que les figures de ces deux manuscrits s'accordent extrêmement bien; et que, suivant ce que dit Haller, elles sont assez exactes pour mettre le botaniste voyageur, qui les tiendra à la main, en état de reconnoître les plantes de Dioscoride, dans leur patrie originaire. Il est particulièrement spécifié que le *periclymenum* de ces manuscrits, paroît évidemment être le *convolvulus major* des modernes, et le *telephium* être le ce-

---

*Arction.* Dod. 849. Parkinson, 1374.

*Hyssopus.* Dod. 286.

*Hippophaes.* Dod. 373.

*Aconitum Lycoctonum.* Dod. 437. Ger. em. 972.

*Stabe.* Dod. 123. Ger. em. 731.

*Lotus sylvestris.* Dod. 562.

*Lotus Aegyptia.* Dod. 563.

*Tithymalus dendroides.* Dod. 368, Ger. em. 501.



*vinthe minor*. Enfin , on doit ajouter que , si les figures citées dans cette note , rendent si mal les plantes désignées , ce défaut doit être entièrement imputé au copiste , ou graveur. Ce qui vient d'être dit , fera naître des regrets , quand on apprendra en même temps , qu'après que plusieurs de ces images eurent dernièrement été gravées , dans le dessein de publier la totalité , on a renoncé à ce projet.

On trouvera peut-être que je me suis beaucoup trop éloigné de mon sujet , dans les pages précédentes. J'ai à représenter , pour ma défense , qu'une courte indication de l'état général et des progrès de la médecine , qui est lié inséparablement avec mon sujet , pendant la domination des Sarrazins dans l'Orient , et durant les siècles d'ignorance qui ont précédé le quatorzième siècle dans l'Occident , paroissoit nécessaire pour répandre du jour sur l'introduction de la botanique dans notre île ; et comme l'Angleterre a eu part à l'heureux changement dû à ce qu'on a retrouvé les connaissances des anciens , nous avons jugé utile de donner brièvement une idée des trois principaux auteurs de botanique qui ont fleuri chez les anciens.

A cette distance de temps , peut-être faut-il



quelque chaleur d'imagination , pour peindre à l'esprit cette satisfaction que doivent avoir éprouvée les hommes aimant les sciences , et ayant l'âme élevée , qui vivoient au moment où fut levé le voile qui , pendant des siècles , avoit privé le monde de ces nobles jouissances de l'esprit , que procurent les écrits des anciens ; au moment , dis-je , où enfin l'invention de l'imprimerie augmentoit d'une manière si heureuse les moyens de se procurer ces jouissances , et facilitoit les progrès , non-seulement des sciences et des arts qui embellissent la vie , mais même de ceux qui , par leur utilité , font honneur à la nature humaine.



## CHAPITRE IV.

*Détails sur les plus anciennes publications de botanique sur le continent. — Le livre de la nature. — L'Herbarius. — L'Hortus Sanitatis. — Ces ouvrages sont la base du Grete Herbal, qui parut en 1516, et qui est le premier ouvrage publié en Angleterre sur la botanique. — Détails sur cet ouvrage. — Ascham, Copland, tous les deux botanistes de la secte astrologique. — Premiers jardins botaniques.*

## HORTUS SANITATIS.

CE ne fut que plusieurs années après la découverte de l'imprimerie, qu'il parut, même sur le continent, un ouvrage original strictement botanique, et il se passa encore plus de temps avant que l'Angleterre publiât un ouvrage important sur cette matière.

Avant la première aurore de cette science en Angleterre, il est presque nécessaire de parler de quelques-unes des productions étrangères, parce qu'elles furent la base de ce qui



commença à être publié ici, quoique, dans le fait, il n'y ait point eu d'ouvrage original avant l'herbier de Turner.

Suivant Séguier, de Nismes, auteur d'une *Bibliotheca botanica*, le premier livre sur les plantes, avec des figures, fut imprimé à Ausbourg, aussitôt après l'invention des gravures, ou planches en bois, entre les années 1475 ou 1478, en langue allemande, sous le titre de « *The Book of nature* ». Il traite des animaux et des plantes. On parle de soixante-seize de ces dernières, et le livre contient la figure d'un grand nombre. L'ouvrage est tiré principalement de Pline, d'Isidore et de Platearius.

Ce livre paroît avoir été bientôt effacé par le fameux herbier de Mayence, publié en 1484, appelé simplement *Herbarius*, qui donna, dans l'année suivante, naissance à l'ouvrage bien connu d'*Hortus Sanitatis*, attribué à Cuba, médecin d'Ausbourg, et ensuite de Francfort, qui, s'il n'en est pas l'auteur, en a au moins donné une édition augmentée et perfectionnée. Cet ouvrage, sous différens éditeurs, fut, pendant beaucoup d'années, la base de tous les herbiers de l'Europe.

Son sujet est la matière médicale de toute



nature ; mais les végétaux en occupent la plus grande partie. La première édition renferme quatre cent trente-cinq chapitres. Dans une, imprimée à Venise, en 1511, qui est en lettres noires, ils sont portés à mille soixante-six, dont moitié traite des végétaux. L'auteur déclare avoir tiré ce qu'il avance d'Hippocrate, de Gallien, de Pline, d'Avicenne, de Sérapion, de Mesue, de Dioscoride, de Platearius, de Vincentius, des Pandectes, de Palladius, de Constantin, d'Amanser, et de plusieurs autres. En tête de chaque chapitre on trouve une gravure, telle qu'on ne peut imaginer rien de plus mal fait, et, en quelques cas, rien de plus puéril et de plus ridicule. Si, dans l'impression, les pages avoient été numérotées, on verroit qu'elles montent à plus de sept cents. Il existe encore beaucoup d'exemplaires de cet ouvrage, quoique l'Herbarius soit devenu très-rare.

GRETE HERBAL, ou grand *Herbier* (1).

Ces livres furent incontestablement le fondement du premier livre de botanique imprimé,

---

(1) Le mot *Herbier* signifie ici un livre sur les plantes,



de quelque importance , ou ayant eu quelque succès en Angleterre , et qui parut sous le titre de *Grete Herbal* , avec des planches. Il fut imprimé pour Pierre Treveris , comme Ames nous le dit , en 1516. Avant l'impression de ce livre en Angleterre , quelques éditions de l'Herbarius sur le continent avoient été tellement augmentées , qu'elles contenoient cinq cents figures de plantes. Le *Grete Herbal* paroît avoir été bien accueilli en Angleterre , puisqu'il y en eut d'autres éditions qui portent les dates de 1526 , 1529 , et 1539 ; on trouve même dans la continuation d'Ames , une autre édition qui y est mentionnée comme n'ayant pas de planches , et étant d'environ de l'an 1550. Il y a aussi une édition de ce livre , qui est seulement de 1561 , c'est-à-dire , dix ans après la date de l'herbier de Turner. Celle de 1526 porte le titre suivant : *The grete Herbal , wiche geveth parfyt knowledge et understanding of all manner of Herbes and there gracyous vertues wich god hath ordeyned , for our prosperous welfare et helth , for they*

---

et non , comme dans l'acception actuelle ordinaire , une collection de plantes desséchées.

( *Note de A. M. H. B.* )



hele and cure all manner of dyseases et sekenesses that fall or misfortune to all manner of creatoures of god created, practysed by many expert and wyse masters, as Avicenna and others, etc. And it geveth full parfyte understandyng of the book lately prented by me ( Peter Treveris ) named the noble experiens of the vertuous handwarke of surgery. Imprynted at London in Southwarte by me Peter Treveris, dwelling in the sign of the Wodows. 1526. The 27th day of july.

Ce volume est un petit *in-folio*; et, si dans l'impression, les pages eussent été numérotées, on verroit qu'elles montent à trois cent cinquante, sans compter la préface et l'index. Il y est parlé des substances animales, végétales et minérales, employées dans la médecine; et on dit dans l'introduction, qu'il a été compilé, et composé d'après l'autorité et les ouvrages de beaucoup de nobles docteurs et maîtres en médecine, expérimentés, tels qu'Avicenne, Pandecta, Constantin, Wilhelmus, Platearius, Rabbi Moyse, Jean Mesue, Haly, Albert, Bartholomeus, et plusieurs autres, etc.

L'ouvrage ne porte point de nom d'auteur; mais il y a des indices certains, qu'il a été



fabriqué d'après l'Hortus Sanitatis , et vraisemblablement d'après la traduction française de cet ouvrage , imprimée par Caron , à Paris , en 1499 , avec quelques changemens et additions.

Il est plein des noms barbares et corrompus du moyen âge , et c'est incontestablement l'ouvrage dont Turner parle dans la préface de son Herbarium , où il observe qu'il n'existe qu'un seul herbarium anglais , qui est rempli de fausses dénominations de plantes , et de mauvaises descriptions , faites par l'ignorance.

L'ordre général est celui de l'alphabet , suivant les noms latins , chaque sujet formant un des chapitres , qui montent en totalité à cinq cent cinq. Plus de quatre cents concernent les productions végétales , et , parmi celles-ci , cent cinquante portent le nom de plantes qui sont originaires d'Angleterre ; mais l'écrivain ne remarque point d'autres distinctions qui les fassent reconnoître d'avec les plantes exotiques. Les noms sont en latin et en anglais , mais en général il y a très-peu de descriptions. On y fait invariablement mention des qualités de froides , de chaudes , de sèches ou d'humides , suivant le système galénique du temps ; après quoi il y a une description prolixé , tant des



maladies dans lesquelles on peut faire usage de la plante , que de la manière de se servir de ce végétal.

Devant chaque plante , on a mis une figure grossière , gravée en bois , comme dans l'Hortus Sanitatis , d'après lequel ces figures , qui ne consistent en général qu'en simples traits , sont évidemment copiées , mais d'après une échelle un peu plus petite. Chaque planche a deux pouces de haut , et la même largeur à peu près. Beaucoup de ces figures sont d'imagination , et beaucoup ne sont pas mises à leurs places. Dans plusieurs cas , la même figure est mise devant différentes plantes ; et dans très-peu , le port de la plante est assez bien exprimé , pour qu'on puisse distinguer même un sujet bien connu , si le nom qui y est appliqué n'en rappeloit pas l'idée. Dans quelques autres cas , ces figures sont capricieusement absurdes , surtout dans les animaux et les minéraux , qui sont aussi des copies de ceux qui sont dans l'Hortus Sanitatis. Celles de la mandragore , par exemple , représentent deux figures absolument humaines , avec la plante sortant de la tête de chacune ; cependant , pour rendre justice à l'auteur , il faut convenir qu'il reconnoît qu'il n'existe rien de



pareil dans la nature. On a joint à la fin une explication de quelques termes , et un traité sur les urines.

## ASCHAM.

Antoine Ascham, prêtre et vicaire de Burnishton, dans l'Yorckshire, place qui lui fut conférée par Edouard VI, avoit reçu une bonne éducation, qui auroit dû le préserver du malheur de donner dans l'astrologie. Cependant il se livra à l'étude de cette fausse science, sur laquelle il publia plusieurs traités. Il écrivit aussi sur l'année bissextile, et le traité suivant : *A lyttel Herbal of the properties of Herbs, newly amended, etc.*, ou petit Herbier sur les propriétés des plantes, corrigé de nouveau, avec certaines additions à la fin du livre, qui montrent quelles herbes sont sujettes à l'influence de certaines étoiles et constellations ; où l'on peut choisir les meilleures ; quelles sont les époques et les jours les plus convenables pour qu'on en fasse usage, suivant que la lune répond aux signes du ciel, ce qui est indiqué chaque jour dans l'almanach. — Par Antoine Ascham, médecin. Londres, 1550, *in-12*.

## COPLAND.

Je ne suis pas en état de fixer d'une manière



certaine la date de l'ouvrage suivant, publié par Guillaume Copland, imprimeur de Londres: A book of the properties of Herbs, called an Herball, etc., ou Livre sur les propriétés des plantes, appelé Herbier, dans lequel on a ajouté le temps où l'on doit cueillir les herbes, les fleurs, et les semences, pour qu'on les conserve toute l'année, avec les vertus des plantes, quand elles sont distillées; à quoi l'on a joint une règle générale de toutes les espèces de plantes, tirée d'un ancien livre de médecine; par W. C. — Londres, par Guillaume Copland, in-12.

#### JARDINS BOTANQUES (1).

La renaissance de la botanique, et l'établissement des professeurs de cette science, qui en a été la suite, firent naître les jardins botaniques, nouvelle espèce de luxe des jardins, qui fut singulièrement utile à cette branche

---

(1) M. Deleuze, à qui nous devons des traductions du poëme des saisons de Thompson, et de celui de Darwin, intitulé *le Jardin Botanique*, a donné, dans les annales du muséum d'histoire naturelle, un morceau fort curieux sur l'histoire de l'établissement des divers jardins de botanique.

(Note de A. M. H. Boulard.)



de connoissances. L'histoire des anciens jardins, qui n'a pas été jusqu'ici assez éclaircie, mérite d'occuper les plus savans écrivains, et d'être écrite par des hommes tels qu'un Rapin, un Meursius, un Séguier, un Gronovius. Nous savons cependant que même les jardins botaniques remontent à une époque bien ancienne. Si l'on peut ajouter foi à ce qui est dit d'Attale, le dernier roi de Pergame, qui, d'après son amour pour la médecine, a été appelé le Médecin, ce prince rassembla dans son jardin l'hellébore, l'henbane, l'aconit, et d'autres plantes vénéneuses, pour faire des expériences sur les criminels avec les contre-poisons. La Crète, renommée dès les temps les plus reculés pour la production des plantes de médecine, étoit le jardin médical de Rome. Nous savons que les empereurs entretenoient dans cette île des herboristes et des jardiniers, pour fournir des simples aux médecins de Rome. On rapporte que Castor, Grec loué par Pline et Gallien, non-seulement écrivit beaucoup de volumes concernant les plantes, mais encore avoit à Rome un jardin dans lequel, suivant Pline, cet habile Grec, âgé de plus de cent ans, démontroit les plantes, et lui apprit à distinguer plusieurs espèces rares et très-utiles.



L'utilité de ces établissemens est évidente par elle-même. Par les jardins publics, les plantes médicales sont aux ordres et sous la main du professeur, à chaque leçon. Par les jardins des particuliers, l'œil et le goût de l'opulent et savant propriétaire, sont perpétuellement satisfaits par les végétaux étrangers, rares et curieux, qui se succèdent sans cesse, et par la facilité que ceux-ci donnent d'examiner les espèces douteuses dans toutes les périodes de leur croissance, et de comparer les espèces douteuses avec celles qui leur sont alliées. Ajoutez à cela, que tous ces avantages sont accumulés dans mille objets en même temps. Le premier établissement public de ce genre, dans les temps modernes, fut celui des Vénitiens, à Padoue, en 1553. Luc Ghini, le premier professeur public de botanique en Europe, favorisa et propagea ces vues avec beaucoup de zèle, et il en fit établir par son crédit, en 1547, à Bologne, un, où Turner lui-même acquit une grande partie de ces connoissances qui le rendirent si distingué dans son propre pays.

Un des plus anciens jardins particuliers du même genre, fut celui d'Euric Cordus, disciple du respectable Léonicène, et de Manard,



deux des premiers commentateurs qui ont commencé à faire usage des principes de la vraie critique botanique, par rapport aux ouvrages des anciens. Cordus se montra dans la suite lui-même digne d'avoir eu de pareils maîtres. Dans son *Botanologicon*, imprimé en 1534, il parle de son propre jardin, et de celui de Nordecius à Cassel. Vers le même temps, il y eut plusieurs protecteurs opulens de cette science en Italie, en Allemagne, et en France, qui suivirent cet exemple. Gesner fit faire, en 1560, à Zurich, un jardin qui fut le premier de ce genre en Suisse. Non-seulement il dessina lui-même les plantes, mais il entretenait à ses propres frais, un dessinateur et un graveur, pour en avoir des épreuves et les faire connoître. Il paroît que Turner eut un jardin de plantes rares, même pendant son séjour à Cologne. Cet auteur anglais parle du jardin du duc de Sommerset, à Sion-House, dont il paroît avoir eu la direction; et à une époque plus récente, ainsi qu'on l'a déjà observé, il parle aussi de son propre jardin à Wells.

---



## CHAPITRE V.

*Turner, anecdotes de sa vie, description de ceux de ses écrits qui ont paru avant l'Herbier. — Son Herbier, premier livre original de botanique publié en Angleterre. — Description de cet ouvrage. — Botanistes contemporains, dont Turner parle, tels que Falconer, Wooton, Merdy, Clément. — Livre de Turner sur les bains. — Les botanistes qui ont suivi Turner, ne lui ont pas rendu assez de justice.*

## TURNER.

L'HISTOIRE de la botanique anglaise, depuis son état d'imperfection, et même de barbarie, jusqu'à Turner, peut avec assez de raison être regardée comme le temps fabuleux de la science parmi nous. Mais nous sommes maintenant arrivés à la véritable époque de sa naissance en Angleterre; je ne puis l'appeler de sa renaissance, parce que l'Angleterre n'avoit pas été éclairée par les écrits de la Grèce, comme l'Italie le fut dans l'état florissant des anciens



Romains. Ce ne fut qu'à une époque bien postérieure, que les ouvrages des Grecs pénétrèrent dans notre royaume. J'ai déjà observé que les manuscrits des auteurs anciens, qu'on peut appeler les pères de la botanique, étoient extrêmement rares, et que la langue même dans laquelle ils étoient écrits, avoit fait peu de progrès en Angleterre.

A la vérité j'ai peu de moyens de m'instruire à cet égard; car je n'ai pu, malgré mes recherches, découvrir qu'il existât à cette époque un seul manuscrit de Théophraste, dans aucune des bibliothèques publiques d'Angleterre. La bibliothèque Bodléienne possède, n°. 3637, deux manuscrits de Dioscoride, intitulés : *De Herbarum naturâ et virtutibus, cum iconibus elegantibus*. On trouve aussi dans la même collection, n°. 840, une traduction arabe de cinq livres, *cum nominibus a Thoma Hyde adjectis*. On dit qu'il existe de Pline, une copie entière dans la bibliothèque de Balieul, n°. 279, une imparfaite n'ayant que dix-huit livres, dans la collection de Norfolk, n°. 2996, et un abrégé dans le collège de la Trinité, à Cambridge, n°. 459.

Parmi les ouvrages même d'Hippocrate, il n'y avoit guère que ses aphorismes et ses pro-



nostics qui fussent connus , et Linacre (1) fut le premier qui fit connoître Gallien aux médecins anglais. Mais revenons au sujet de cet ouvrage. La véritable ère de la botanique doit commencer avec le docteur Guillaume Turner. Il fut incontestablement parmi nous le premier écrivain qui ait fait preuve de science en ce genre , et qui ait montré un jugement sage, et le talent de la critique dans la connoissance des plantes. Son herbier , ainsi que le docteur Bulleyn l'observe , fleurira toujours , et durera tant que les hommes conserveront le souvenir de Dioscoride. Mais , avant de m'occuper entièrement de Turner , je remarquerai que , dans l'intervalle des trente-quatre ans qui se sont écoulés entre la première édition du *Grete Herbal* , ou grand Herbier , qui est de 1516 , et la publication de celui de Turner , en 1550 , je n'ai pu découvrir qu'il ait paru aucun ouvrage sur la botanique dans la langue anglaise. J'ai dit qu'il y avoit eu des traductions de plusieurs écrivains du moyen âge. Parmi ceux-ci , qui ont paru sur le continent , il y en a plusieurs qui ont fait faire à la botanique de rapides

---

(1) Médecin de Henri VIII.



progrès. Les principaux furent Brunfelsius, Euricius Cordus, Ruellius, Valerius Cordus, Fuchs, et, par-dessus tous, Gesner, qui, possédant un génie et un talent presque sans égaux dans cette science naissante, l'embrassa sous une face plus étendue que ne l'avoient fait tous ses prédécesseurs, et recula ses limites au-delà de celles dans lesquelles la matière médicale seule avoit resserré celle-ci jusqu'alors. Mais quoique Gesner ait montré dans la botanique un esprit original, il s'est encore plus distingué par ses connoissances dans le règne animal, matière sur laquelle ses écrits seront long-temps estimés, surtout par ceux qui, sans vouloir faire des recherches pénibles, aiment voir rassemblées et resserrées, sous un point de vue facile à saisir, les découvertes et la littérature ancienne. Cet homme étonnant s'est encore distingué comme philologue et comme critique.

Quant à Turner, il naquit à Morpeth, dans le Northumberland, et fut élevé au collège de Pembroke, à Cambridge, sous le patronage et avec les secours de sir Thomas Wentworth. J'ai trouvé que, vers l'an 1538, il étoit étudiant de ce collège, où il se fit beaucoup de réputation pour son savoir. Il s'appliqua



à la philosophie et à la médecine , et montra de bonne heure du goût pour l'étude des plantes , et le désir de bien connoître la matière médicale des anciens.

Il se plaint du peu d'aide qu'il reçut dans ce genre d'étude. « J'étudiois , dit-il , à Pembroke-Hall , où les médecins même ne purent m'apprendre aucun nom , ni grec , ni latin , ni anglais , d'aucune plante ni d'aucun arbre , tant on étoit alors ignorant ; et il n'y avoit alors aucun herbier anglais , si ce n'est un , rempli de cacographies pleines d'ignorance et de fausses dénominations d'herbes ».

A Cambridge , Turner prit les principes de la réforme , et dans la suite , d'après un usage suivi par beaucoup d'autres , il unit le caractère de médecin à celui de théologien. Il devint prédicateur , voyagea dans beaucoup de parties de l'Angleterre , et défendit avec tant de zèle la cause de la réformation , dont il étoit un des propagateurs , qu'il déplut à l'évêque Gardiner. Turner fut mis en prison , et y resta pendant un temps considérable. Après son élargissement , il se soumit à un exil volontaire pendant le reste du règne de Henri VIII.

Ce bannissement contribua à lui faire faire des progrès dans la médecine et la botanique.



Il séjourna à Bâle , à Strasbourg , à Bonn , mais principalement à Cologne , avec beaucoup d'autres Anglais réfugiés. Il demeura pendant quelque temps à Weissembourg , voyagea en Italie , et prit le degré de docteur en médecine à Ferrare. Comme , à cette époque , les savans s'appliquoient beaucoup à éclaircir et entendre les anciens , ce fut une circonstance heureuse pour le docteur Turner , qu'il eut occasion de suivre à Bologne les leçons de Luc Ghini , dont il parle avec beaucoup d'éloge dans son herbier , et dont il invoque souvent l'autorité , parmi celles des autres commentateurs. Ghini fut le premier qui établit une chaire de professeur séparée pour la botanique ; il y donna des leçons sur Dioscoride , et continua de le faire pendant vingt-huit ans avec beaucoup de succès. Il fit fonder le jardin de botanique à Bologne , pour y démontrer les plantes dont il parloit ; il fut le maître de Cisalpin et d'Anguillara , qui devinrent deux des meilleurs critiques et des meilleurs juges que le siècle ait produits dans la connoissance des plantes. Turner résida pendant un temps considérable à Bâle , d'où il date la dédicace de son livre sur les bains d'Angleterre et d'Allemagne. Pendant son séjour en Suisse , il se lia d'amitié



avec Gesner, et entretint dans la suite une correspondance avec lui.

Gesner avoit une haute idée de Turner ; comme on le voit par le passage suivant du livre de *Herbis Lunariis*, imprimé en 1555.

« *Ante annos 15 aut circiter cùm Anglicus ex Italia rediens, me salutaret (Turnerus), is fuerit vir excellens tum in re medicâ, tum aliis plerisque disciplinis doctrinae, aut alius quispiam vix satis memini, etc.* ».

Lors de l'avènement d'Edouard VI au trône, Turner retourna en Angleterre, fut reçu docteur en médecine à Oxford, nommé médecin d'Edouard, duc de Sommerset; et comme théologien, on le récompensa en lui donnant une prébende d'Yorck, un canonicat de Windsor, et un doyenné de Wells. Dans la troisième partie de son herbier, où il traite de l'*Herba Britannica*, qu'il croyoit être la bistorte, il parle de lui-même, comme ayant été médecin du comte d'Embden, seigneur de la Frislande Orientale. En 1551, il publia la première partie de son histoire des plantes, qu'il dédia au duc son patron. Son zèle pour la cause de la réformation, qu'il a bien prouvé par plusieurs traités religieux, le détermina à se retirer sur le continent pendant tout le règne de



Marie. A la mort de cette reine , Elisabeth lui rendit toutes les places qu'il avoit eues dans l'église. Dans la dédicace qu'il fit de l'édition complète de son herbier à la reine , en 1568 , après avoir complimenté Sa Majesté , par rapport à son habileté dans la langue latine , et à la facilité avec laquelle elle la parloit , il lui témoigne sa reconnoissance de ce qu'elle lui a rendu ses bénéfices , et la remercie des diverses marques de protection qu'elle lui a données , en lui ayant accordé quatre fois le grand sceau , pour qu'il jouisse de ses places. Il paroît avoir partagé son temps entre son doyenné , où il avoit un jardin botanique dont il parle souvent dans son herbier , et sa maison dans les Crutched-Friers à Londres. Il parle aussi de son jardin à Kew. D'après ce qu'il dit souvent de plantes qui étoient à Purbeck , et vers Portland , je croirois qu'il a eu quelques liaisons intimes dans le comté de Dorset.

Turner mourut le 7 juillet 1568 , peu de mois après la publication de la dernière partie de son herbier. Il laissa plusieurs enfans ; son fils Pierre s'appliqua à la médecine , voyagea , et prit des degrés dans le pays étranger. Il fut admis comme docteur à Cambridge et à Oxford , et mourut âgé de soixante-douze ans,



en 1614 ; mais je ne vois pas qu'il ait hérité du goût de son père pour la botanique.

Si Bumaldi (1) ne s'est pas trompé , le premier ouvrage de Turner sur les plantes fut imprimé à Cologne , sous le titre de « *Historia de Naturis Herbarum scholiis et notis val-lata* ». Colon. apud Gymnicum , 1544 , in-8°. Bumaldi est le seul écrivain dans qui je trouve quelque mention de ce livre ; et je présume que cet ouvrage ne fut pas réimprimé en Angleterre. Il fut suivi d'un petit volume sous le titre de *Names of Herbes , etc.* ou *Noms des herbes* , en grec , en latin , en anglais , en hollandais et en français. Lond. in-12. 1548. Je crois que ce nomenclateur est devenu très-rare , puisqu'on ne le trouve pas dans la riche et magnifique collection de sir Joseph Banks (2).

Les connoissances de Turner en histoire naturelle , n'étoient pas bornées à la botanique.

---

(1) Auteur de la *Bibliotheca Botanica* , publiée à la Haye , chez Neaulme , en 1740.

(2) Nous avons un catalogue imprimé de la bibliothèque de M. Banks , qui est actuellement président de la société royale de Londres , et qui est célèbre par son voyage avec le capitaine Cook. Elle est très-riche en livres de botanique.

(Note de Boulard.)



Le premier ouvrage qu'il publia paroît avoir été un traité sur les oiseaux, sous le titre suivant : *Avium praecipuarum quarum apud Plinium et Aristotelem mentio est, brevis et succincta historia, ex optimis quibusque scriptoribus contexta Scholio illustrata et aucta, adjec-tis nominibus Graecis, Germanicis et Bri-tannicis*. Coloniae, 1543, in-8°. N'ayant pas vu ce volume, je puis seulement dire que Gesner mentionne honorablement son ami Turner, comme ornithologiste. Voici comme Gesner s'exprime à cet égard : *Avium quidem nomina et naturas ante nos et pauci et breviter attigerunt ex quibus Gyb. Longolius Ger-manus et Gulielmus Turner Anglus, viri doctissimi, praecipuam merentur laudem.* (Gesner, praefat. ad avium hist.) Turner contribua aussi à enrichir le musée de Gesner, la première collection de ce genre, en lui en-voyant d'Angleterre des morceaux curieux d'histoire naturelle. J'ajouterai encore que le docteur Merret rend, dans la préface de son Pinax, le témoignage suivant au mérite de Turner : *Consului in quibusdam Turnerum nostratem inter viros suae aetatis exerci-tatissimum, qui librum de avibus edidit mole parvum et judicio majorem.*



En tête du troisième volume de l'édition de l'*Historia animalium* de Gesner, qui a paru à Francfort en 1620, nous trouvons une lettre de Turner, relative aux poissons anglais, qui prouve assez que Turner avoit des connoissances étendues dans cette partie de la zoologie. Il s'excuse des imperfections qu'on trouvera dans cette lettre, en disant qu'elle a été écrite de mémoire, et dans un lieu où il n'avoit pas avec lui toutes ses notes et ses observations. Elle consiste en trois pages, dans lesquelles il décrit brièvement plus de cinquante espèces; et il paroît avoir eu pour but principal celui de faire connoître à Gesner les noms anglais, que Turner a notés avec soin, et auxquels ce dernier a ajouté les noms même sous lesquels les plantes sont connues dans les provinces. Il étend cela tant aux poissons de mer qu'à ceux de rivière, et il le fait de même pour le pétoncle. Cette lettre fut écrite de Weissembourg, et est datée du premier novembre 1557. Il poussa certainement beaucoup plus loin ses connoissances dans cette branche de la zoologie, puisqu'il paroît, par sa dédicace à la reine, qu'il se proposoit de donner un livre sur les noms et la nature des poissons des royaumes de Sa Majesté.



Mais l'ouvrage qui assure sa réputation, et qui lui donne le droit d'être placé au nombre des auteurs originaux sur cette matière en Angleterre, est son histoire des plantes, imprimée à différentes fois, en trois parties in-folio avec des gravures. La première parut à Londres, en 1551, sous ce titre : *A new Herbal, wherein are contained, etc.*, ou nouvel herbier, dans lequel sont contenus en grec, en latin, en hollandais, en français, les noms des plantes qui sont dans les apothicaireries et herbiers latins, avec leurs propriétés, leurs doses et degrés, et les lieux où elles viennent naturellement, pour Etienne Mierdman. Londres, 1551.

La deuxième partie parut à Cologne, en 1562, pendant son exil, sous le règne de la reine Marie. On réimprima avec elle la première partie, et son livre sur les bains d'Angleterre et d'Allemagne.

En 1568, elles furent réimprimées avec l'addition de la troisième partie, qui porte le titre suivant en anglais : *Troisième partie de l'herbier de Guillaume Turner, qui contient les plantes, racines et fruits, dont il n'est pas fait mention dans Dioscoride, Gallien, Plin, et les autres auteurs an-*



*ciens. Imprimé à Collen (Cologne), par Arnold Brickman, dans l'année de notre seigneur, 1566. Cependant la dédicace à la compagnie des chirurgiens, est datée de Wells, du 24 juin 1564.*

L'herbier de Turner est imprimé en lettres noires, suivant l'usage général du temps, et est embelli par les figures de la plupart des plantes qu'il décrit.

L'arrangement est alphabétique, d'après les noms latins; et après la description, il indique souvent les endroits où croissent les plantes. Il s'étend beaucoup sur ce qui différencie les espèces, parce que son grand objet étoit de fixer d'une manière certaine la matière médicale des anciens, et celle de Dioscoride en particulier, par rapport au règne végétal. Pour y parvenir, il fait beaucoup d'observations critiques sur les commentaires de Fuchs, Tragus, Mathiole, ainsi que de plusieurs autres de ses contemporains, et il déclare avoir corrigé beaucoup de leurs méprises, dans l'application des noms de Dioscoride. Il a montré dans tout cela beaucoup de jugement, et, je puis ajouter, une grande modération, en évitant plus qu'il n'est usité, la licence que beaucoup de commentateurs



prennent d'appliquer les noms des plantes décrites dans Théophraste , Dioscoride , et Pline , à celles qui se trouvent dans les parties occidentales de l'Europe. Ce qu'il dit des vertus des plantes , il l'a tiré des anciens ; mais dans un nombre infini d'exemples , il a donné son opinion sur les qualités des végétaux , qui est contraire à celle de l'antiquité , et il rapporte les expériences qu'il a faites de leurs vertus. Il ne met nulle part de confiance dans les plantes douteuses ; mais il paroît avoir examiné les végétaux avec toute la précision employée ordinairement à une époque où on ne connoissoit pas la méthode et les principes maintenant établis ; il les compare toujours avec les descriptions des anciens et des modernes. Il a le premier donné des noms à beaucoup de plantes anglaises ; et si l'on considère qu'il vivoit dans un temps où les distinctions spécifiques n'étoient pas établies , où l'on ne faisoit pas attention à toutes les petites plantes , et où la cryptogamie étoit entièrement négligée , le nombre des végétaux qu'il connoissoit est beaucoup au-dessus de celui qu'on croit naturellement pouvoir avoir été connu d'un homme qui a écrit le premier sur ce sujet.

La troisième partie de son herbier est datée



de Wells, du 24 juin 1564, et il l'a dédiée à la compagnie des chirurgiens. Voici comme il s'excuse sur ses imperfections : « Étant beaucoup tourmenté par la maladie, étant d'ailleurs occupé, tant à prêcher qu'à étudier la théologie, et obligé de me livrer aux exercices de discipline, je n'ai que peu de loisir pour écrire des herbiers ».

Dans cette partie, il déclare qu'il traite de plantes inconnues à Dioscoride et aux anciens. Elle consiste en près de cent articles, parmi lesquels nous trouvons beaucoup de sujets exotiques, qui jusqu'alors avoient été peu connus, tels que les végétaux suivans : Cassia fistula, cubebs, guaiacum, nutmegs, myrobalans, nux indica, nux vomica, anacardium, rhubarb, sarsaparilla, senna, et le tamarin. Pour faire connoître ces plantes, on grava beaucoup de nouvelles figures qui sont exécutées d'une manière bien supérieure aux autres. Les autres sont principalement des productions de l'Angleterre.

L'édition complète de l'herbier de Turner, fut imprimée à Cologne, en 1568, incontestablement pour qu'on y ajoutât la commodité des figures, qui vraisemblablement alors appartenoient à Birkman l'imprimeur. Ce sont



les mêmes qui ont servi à la première édition in-8°. de Fuchs , qui a été donnée en 1545. Elles montent en totalité à cinq cent douze. De celles-ci, Turner en a employé plus de quatre cents, auxquelles il en a ajouté quatre-vingt-dix nouvelles, qui forment le total de cinq cent deux. Il y a quelques cas où l'on a mal appliqué ces figures, erreur qui se commet aisément quand l'auteur est si éloigné, et qui est commune à presque tous les ouvrages de ce genre. Il y a aussi plusieurs figures de plantes dont la description ne se trouve point. Par exemple, on trouve les six figures de geranium, d'après Fuchs, et on parle légèrement dans le texte seulement de deux espèces.

Turner est le premier auteur qui ait donné la figure de la luzerne (lucern), que je crois qu'il apporta en Angleterre, et qu'il nomme horned clover. Il traite au long de sa culture, d'après Pline, Palladius et Columelle.

Dans la dédicace de la première édition de son herbier, en 1551, Turner parle avec beaucoup d'estime des connoissances botaniques de plusieurs de ses contemporains, et il s'excuse de ce qu'il a osé entreprendre de traiter un sujet si difficile, tandis qu'il existoit des savans anglais, bien plus capables de le faire. Il



nomme les docteurs Clément et Merdy, Owen Wooton, et maître Falconer. Ce dernier est cité plusieurs fois dans le cours de l'ouvrage. Je ne puis guère douter que c'est Jean Falconer, qu'on dit avoir donné beaucoup de plantes anglaises à Amatus Lusitanus, qui enseignoit la médecine à Ferrare et Ancone, et qui se fit lui-même connoître comme commentateur de Dioscoride, en 1553. En parlant du glaux, dont Turner donne une nouvelle figure, il dit qu'il ne l'a jamais vu en Angleterre, excepté dans le livre de maître Falconer, et qu'il l'a apporté d'Italie. D'après cette citation, et d'autres pareilles, on peut conjecturer avec raison que le livre de Falconer étoit un *hortus siccus* (1); et si cela est, ce doit avoir été l'une des premières collections de ce genre que l'on ait connues en Angleterre.

En appréciant le mérite de Turner comme botaniste, il faut avoir égard au temps où il a vécu, au peu de secours qu'il a pu tirer de

---

(1) Ou un jardin sec. C'est ce que nous autres Français appelons proprement un *Herbier*. Dans cette traduction, le traducteur s'est vu souvent forcé d'appeler *Herbier*, un livre écrit sur les herbes ou plantes.

( Note du traducteur. )



ses contemporains , parmi lesquels Brunfelsius , Fuchs et Tragus , étoient les plus distingués , lorsqu'il publia la première partie de son herbier. En le jugeant sous ce point de vue , on verra qu'il a montré une rare activité , ainsi qu'une grande érudition , et qu'il mérite complètement le titre d'écrivain original.

Notre auteur s'occupa de bonne heure des eaux minérales. Il est probablement le premier qui ait écrit sur les bains de Bath , dans le comté de Sommerset. Il visita plusieurs des sources minérales de l'Allemagne , de la Suisse et de l'Italie. Pendant qu'il étoit hors de sa patrie , il donna une description succincte de dix de ces eaux , et il mit en tête une histoire plus étendue des eaux de Bath. Cet ouvrage fut , à ce qu'il paroît , écrit à Bâle , et fut dédié, le 10 mars 1757, à ses bien-aimés voisins de Bath, Bristow, Wells, Winsam et Charde. Il déclara que , suivant lui , le principe de l'eau de Bath étoit du soufre , et peut-être un peu de cuivre , d'après l'existence de ce métal dans les montagnes voisines. Il dit qu'il avoit été informé , qu'indépendamment du soufre , le bain du roi contenoit de l'alun , et le bain de la Croix , du salpêtre , mais qu'il n'y avoit pu



trouver aucune de ces deux matières. Il termine sa description des bains , par une exposition des règles générales que doivent suivre tous ceux qui boivent des eaux minérales. Beaucoup de ces règles ne lui font pas de tort , si on les compare à ce que prescrivent les médecins modernes.

Notre auteur a aussi écrit un ouvrage sur la nature des vins dont on fait ordinairement usage en Angleterre , pour venger les vins du Rhin. Il y joignit un traité sur la nature et la vertu de la thériaque ; mais n'ayant pas vu ces traités , je ne puis en rien dire.

Le docteur Turner écrivit beaucoup de traités polémiques et religieux , principalement pour défendre la réformation. On en trouve une liste , dans l'ouvrage intitulé : *Athenae Oxonienses* (1) , et une autre plus exacte et plus étendue , dans la Bibliotheca de l'évêque Tanner. Plusieurs de ses traités existent encore en manuscrits , dans diverses bibliothèques. Il collationna la traduction de la Bible avec des manuscrits hébreux , grecs et latins , et il la corrigea en beaucoup d'endroits.

---

(1) Cet ouvrage est de Wood.

(Note du traducteur.)



Il fit imprimer à Anvers, une édition nouvelle et corrigée de l'*Historia gentis nostrae*, c'est-à-dire, des Anglais, écrite par Guillaume de Newburgh, d'après un manuscrit qu'il trouva dans la bibliothèque de Wells; mais il s'est plaint de ce que l'imprimeur, non-seulement avoit omis d'insérer certains articles qu'il lui avoit envoyés, mais avoit même laissé de côté la préface qu'il lui avoit également fait passer, et en avoit substitué une autre de sa composition. Notre auteur traduisit aussi du latin plusieurs ouvrages, particulièrement la Comparaison de l'ancien et du nouveau savoir, écrite par Urbanus Regius. Cette traduction a paru à Southwark, en 1537, in-8°, et de nouveau, en 1538 et 1548.

Je ne terminerai pas ce court mémoire sur le docteur Turner, sans observer que les botanistes qui l'ont suivi, tels que Gérard, Johnson, et Parkinson, ne paroissent pas avoir rendu à son mérite et à ses connoissances la justice qui lui étoit due, si l'on en juge par le silence qu'ils gardent sur lui dans leurs écrits. Cependant je conviendrai en même temps que Gérard dit, dans une de ses préfaces : « Cet excellent ouvrage du docteur Turner », et que, dans un



autre endroit il l'appelle « feu M. Turner, ce médecin excellent, laborieux et appliqué ». Enfin, par justice pour Turner, ils auroient dû parler de toutes les plantes dont il avoit fait mention, particulièrement de celles qui croissent en Angleterre.

Ray, à la distance d'un siècle, sentit le mérite de Turner, et l'appela un homme d'une érudition et d'un jugement solide (1).

---

(1) Pour honorer Turner, le père Plumier, botaniste français, a donné le nom de ce savant anglais à un nouveau genre de plantes bien connu aujourd'hui dans les jardins anglais. Cette plante avoit été découverte par Sloane, dans la Jamaïque, et il en a donné la description sous le nom de *cistus urticæ folio*.

Les noms et les ouvrages des Léon Legrand, des Bourdaloue, des Plumier, des Feuillée, des Mabillon, des Daniel, des Mallebranche, des Rapin, des Larue, etc. rappellent les services rendus par les papes et les religieux de France. Honneur aux écrivains qui, comme Rollin, Bernardi, Sainte-Croix, l'abbé Bergier, Gailhard, historien; la Harpe (a), Ryan, auteur des *Bienfaits de la religion chrétienne*; Gérard, auteur du *Comte de Valmont*; Massillon et Bossuet, ont cherché à inspirer l'amour de la vertu, de la paix et de l'humanité. (*Note du traducteur.*)

(a) Voyez les discours sur les avantages de la paix, couronnés à l'académie française, en 1767.



## CHAPITRE VI.

*Le docteur Bulleyn, anecdotes sur sa vie, son Herbar, ou livre sur les simples. — Sa défense de la fertilité de l'Angleterre. — Thomas Penny. — Courtes anecdotes sur ce docteur. — Il est l'ami et le correspondant de Gesner, de l'Écluse, et de Camerarius.*

## BULLEYN.

**L**E docteur Guillaume Bulleyn fut le contemporain de Turner. Quoiqu'il n'entre pas strictement dans mon plan de parler de Bulleyn, cependant, comme il a vécu à une époque qui ne présente pas des matériaux intéressans, et comme nous apprenons de lui plusieurs anecdotes curieuses relativement à l'histoire naturelle, et à l'état du jardinage en Angleterre à cette période, il ne doit point être passé sous silence.

L'évêque Tanner parle brièvement de Bulleyn et de ses écrits; mais la vie de ce docteur est amplement écrite dans la Biographia



britannica, à laquelle je dois principalement les détails que je vais donner.

Bulleyn naquit dans l'île d'Ély, pendant la première partie du règne de Henri VIII, et fut élevé à Cambridge, quoique, suivant ce que dit Wood, il ait ensuite résidé quelque temps à Oxford. Il paroît qu'il a voyagé dans différentes parties de l'Allemagne, qu'il a visité l'Écosse, et qu'il a fait beaucoup de tournées dans son pays natal. Dans tous ces voyages, il étudia les productions de la nature avec un zèle et un succès rares à cette époque. Dans les premiers temps de sa vie, il resta beaucoup aux environs de la cité de Norwich. En juin 1550, il fut nommé recteur de Blaxhall, dans le Suffolck, où ses parens résidoient. En 1554, il résigna cette place; on ne sait pas d'une manière certaine où il prit le degré de docteur en médecine; mais, d'après son ancien goût pour cette science, son opposition connue à la doctrine de la transsubstantiation, et la résignation de son bénéfice au commencement du règne de Marie, on peut conjecturer avec assez de fondement, qu'il ne prit ses degrés dans cette faculté qu'à cette époque, et probablement en pays étranger. Après cela, nous trouvons qu'il se retira dans la cité de Durham,



où il pratiqua la médecine, et devint possesseur d'une propriété dans les marais salans, près Tinmouts-Castle. A la mort de son patron, sir Thomas Hilton, il se retira à Londres, où il devint membre du collège des médecins, et acquit de la réputation, tant comme médecin que comme savant. Cet événement eut lieu vers l'an 1560. Il eut le malheur de perdre dans un naufrage une grande partie de sa bibliothèque, avec son manuscrit sur les médicamens salutaires, et après ce cruel accident, il essuya les traitemens les plus durs et les plus injustes de la part du frère de sir Thomas Hilton, par qui il fut accusé d'avoir tué son protecteur qui étoit mort, dans le fait, d'une fièvre maligne. Quoiqu'il eût complètement prouvé son innocence, cependant son ennemi, persistant toujours dans son accusation, trouva le moyen de le faire mettre en prison pour dettes, et c'est dans ce triste séjour que Bulleyn écrivit une grande partie de ses traités médicaux. Sa mort arriva le 7 janvier 1576. Il paroît avoir été fortement attaché aux principes de la réformation. L'évêque Tanner dit que ce fut un homme d'un jugement pénétrant, et d'une vraie piété.

Je ne connois aucune gravure de Turner. Il



existe un profil du docteur Bulleyn , avec une longue barbe , en tête de son ouvrage sur le gouvernement de la santé , et sa gravure en entier en bois , mise en tête du Boulevard de défense ( Bulwark of defence ) , livre qui est une collection de la plupart de ses ouvrages. Ce fut un ancêtre du feu docteur Stukely , qui fit la dépense de faire graver une petite tête de lui.

La partie de son ouvrage qui a le plus de rapport avec mon sujet , est dans son Boulevard de défense , qui a paru in-fol. en 1562.

Elle est intitulée : « Livre de simples , étant un herbier dans la forme d'un dialogue , à la fin duquel sont les gravures de quelques plantes en bois ». Dans cet ouvrage , il observe que la tormentille , dans les prés , préserve les brebis de la maladie contagieuse , et ajoute que le fait lui a été confirmé par les bergers dans plusieurs parties du comté de Norfolck. Dans son énumération des vertus des plantes , faite d'après les autres auteurs , il ne manque jamais de rapporter sa propre expérience sur les vertus de plusieurs , pour guérir de diverses maladies. Il cite des exemples particuliers des effets du dictame , *calamus aromaticus* , de la marguerite , et de plusieurs autres plantes.



Il seroit à souhaiter que les observations subséquentes eussent confirmé ce qu'il a dit. Ses voyages , et la grande attention qu'il a donnée aux productions naturelles de son propre pays , lui avoient fait acquérir une profonde connoissance de la fertilité naturelle du sol et du climat de l'Angleterre , qui , d'après la teneur de ses écrits , paroît avoir alors été beaucoup dépréciée par quelques personnes. Il combat cette idée avec un zèle patriotique , et cite différens exemples pour prouver que nous avons des pommes , des poires , des prunes , des cerises excellentes , et de très-bon houblon , avant que ces objets eussent été importés en Angleterre par les jardiniers de Londres et de Cantorbery , mais qu'on en avoit beaucoup négligé la culture. Il s'efforce de prouver la fertilité naturelle du pays , d'après le mémorable exemple du pois de mer (*sea pease*) sur le rivage , près Oxford et Aldborough , par l'immense récolte duquel végétal les pauvres furent sauvés dans le temps de la cherté , en 1555. On peut voir plus de détails à cet égard dans le Gérard de Johnson , page 1250 , dans le théâtre de Parkinson , page 1060 , et dans les illustrations de Lobel , page 164.

Je terminerai cet article par le jugement suivant : Les connoissances spécifiques de bota-



nique qu'avoit Bulleyn, ne paroissent pas avoir été considérables. Le zèle qu'il a montré pour faire faire des progrès aux arts utiles du jardinage, et à la culture générale du pays, ainsi que pour favoriser les intérêts commerciaux du royaume, méritent les plus grands éloges ; et la postérité lui doit de la reconnoissance pour ce qu'il nous a appris de l'état de ces importants objets, pendant l'époque où il a vécu.

Quoique le progrès du jardinage n'entre pas dans mon plan, cependant je suis tenté de remarquer ici que, quoiqu'on dise que les herbes et les racines qui servent à notre nourriture, et beaucoup de fruits, ont été importés de Hollande et de France, sous le règne de Henri VIII, et quoique la véritable époque du perfectionnement de cet art ne puisse, en la reculant le plus possible, être portée au-delà du même règne ; cependant on peut douter avec justice si elle étoit alors dans un état si méprisable que celui dans lequel on la représente ordinairement. Nous pouvons présumer que l'art de la culture des jardins, ainsi que les autres arts, dans leur marche progressive vers l'occident, ont pénétré dans les Pays-Bas et en France, avant de pénétrer en Angleterre ; nous pouvons même accorder à nos



voisins une supériorité générale et l'antériorité ; mais on doit également admettre qu'une trop grande passion pour les objets rares, crûs dans les pays étrangers, a pu influencer sur le marché de Londres, et que l'esprit de commerce n'a pu manquer d'en tirer avantage. Enfin, pour ajouter aux raisonnemens et aux preuves allégués par le docteur Bulleyn, pour la défense, tant de la fertilité de sa patrie que de la perfection des productions qui lui sont propres, et pour prouver en même temps qu'on cultivoit alors avec beaucoup de succès, je dirai, d'après l'inspection de nos anciens herbiers, et particulièrement du Paradisus de Parkinson, que nous trouvons les différentes espèces de fruits, d'herbes et de racines, dont nous faisons usage sur nos tables, multipliées en Angleterre, avec une telle variété, qu'elle annonce un cours de culture précédent, continué pendant une suite d'années, et incompatible avec ces produits pauvres qu'on s'étoit figurés.

## P E N N Y.

Ayant fait connoître à mes lecteurs les deux premiers écrivains respectables sur la botanique, qui ont écrit en Angleterre, je ne puis m'empêcher d'être fâché de ce que je n'ai pas



assez de renseignemens pour retirer de l'obscurité presque totale où il est, le nom du docteur Thomas Penny, Anglais, qui vivoit à la même époque. Quoiqu'il n'ait pas lui-même été un auteur, c'étoit incontestablement un homme qui avoit de grandes connoissances dans l'histoire naturelle, et surtout dans la botanique. Gérard le nomme un second Dioscoride, pour la singulière connoissance qu'il avoit des plantes. Je ne puis fixer d'une manière certaine la date de sa naissance. Il paroît qu'il fut membre du collège royal des médecins, et qu'il avoit voyagé dans différentes parties de l'Europe. Il avoit résidé en Suisse, et avoit visité l'île de Majorque, s'il n'y avoit pas fait même un plus long séjour; il est évident qu'il avoit examiné avec soin les parties septentrionales et méridionales de l'Angleterre, d'après la variété des plantes rares qu'il avoit découvertes, et qu'il communiqua à Lobel et à Gérard. Il étoit personnellement connu de Gesner et de Camerarius, et dans la suite, il leur procura des plantes rares pour leurs herbiers et leurs jardins.

Pendant son séjour en Suisse, il recueillit beaucoup de plantes de ce pays et des frontières de la France. Il aida Gesner, comme on le



voit par ses observations et ses remarques, sur les tables de cet auteur, publiées par Schmiedel, d'après les collections de Trew, en 1753, dans lesquelles on rend le plus honorable témoignage à son habileté. Je présume qu'il étoit en Suisse lors de la mort de Gesner, et qu'il aida Wolf à arranger les plantes et les mémoires de leur ami décédé.

On ne peut douter que Penny et l'Ecluse ne se soient personnellement connus ; il paroît qu'il y eut une étroite intimité entr'eux, et le dernier dut à Penny une variété d'articles curieux, insérés dans ses *Rariores*, et dans ses *Exoticae*. Le docteur Penny apporta de Majorque, 1°. l'*hypericum balearicum*, que l'Ecluse nomma, d'après notre Anglais, *myrtocistus Pennæi* ; 2°. une gentiane, qui est aujourd'hui la *swertia perennis* ; 3°. le *geranium tuberosum*. Le *cornus herbacea*, ce beau végétal, qui naît sur les collines de Cheviot, fut révélé pour la première fois aux curieux, par cet industrieux naturaliste.

Les connoissances de Penny en histoire naturelle ne se bornèrent pas aux plantes. Il est un des premiers Anglais dont j'aye eu connoissance, qui ait étudié les insectes. Il y a, dans les collections de Trew, des lettres écrites,



en 1585, à Camerarius, par Penny, qui prouvent que les connoissances de ce dernier en entomologie étoient étendues pour le temps; et Schmiedel présume que les dessins des papillons de Gesner passèrent dans les mains de Penny. Cette supposition paroît plus probable, si on se rappelle que le *Theatrum insectorum* de Moufet, étoit un ouvrage commencé par le docteur Edouard Wooton, Conrad Gesner, ainsi que Penny, et fut seulement terminé par Moufet.

Penny mourut en 1589, et, suivant Jungerman, il laissa ses papiers à Moufet et à Turner; mais il y a certainement dans ce récit un anachronisme très-frappant, puisque Turner étoit mort en 1568.

## MAPLET.

Jean Maplet, maître-ès-arts de Cambridge, publia en 1567 : *A green forest, etc.*, c'est-à-dire, forêt verte, ou histoire naturelle, où l'on peut voir les vertus souveraines de toutes sortes de pierres, métaux, *herbes*, *arbres*, bêtes, oiseaux, et poissons; cent douze feuilles in-8°.

Je n'ai pas vu le livre de Maplet; mais d'après le titre d'un autre ouvrage de cet auteur, pu-



blié en 1581, intitulé : *The dial of destinie*, c'est-à-dire, le cadran des destinées, ou influence des sept planètes sur toutes les espèces de créatures qui sont ici bas, on a lieu de présumer qu'il étoit fort livré aux rêveries de la secte astrologique.

## MORNING.

Entre la publication de l'herbier de Turner et celui de Lyte, je trouve un livre dont je ne puis que citer le titre, ne l'ayant jamais vu, et n'en connoissant aucune description. Voici ce titre : *The treasureda*, c'est-à-dire, trésor d'Euonymus, par Pierre Morning, avec des gravures en bois ; imprimé par Jean Day, in-4°. , 1575.

---



CHAPITRE VII.

*Lyte , anecdotes sur lui ; il n'est pas un auteur original en botanique ; son herbier est une traduction de la version faite en français par l'Ecluse , de l'ouvrage de Dodoens. — L'herbier de Lyte a peu enrichi la botanique anglaise.*

LYTE.

**H**ENRI LYTE , écuyer , d'une ancienne famille de Lytes-Carey , dans le comté de Sommerset , fut , après Turner , le premier qui publia un herbier anglais. Il naquit en 1529 , et devint étudiant à Oxford , dans la dernière partie du règne de Henri VIII , vers l'an 1546. Il voyagea ensuite , et se retira enfin dans le bien de ses pères , où , comme dit Wood , au moyen du bonheur qu'il avoit eu d'avoir acquis des connoissances fondamentales de la littérature , tant dans l'université que dans les pays étrangers , il devint un savant très-distingué dans plusieurs sortes de sciences. Il a publié plusieurs ouvrages dans le genre historique , dont l'énu-



mération se trouve dans les *Athenæ oxonienses*. Il mourut à soixante-dix-huit ans, et fut enterré à Charlton-Mackerel, dans le même comté. Il laissa un fils qui dressa la généalogie de Jacques I<sup>er</sup>, et à qui ce prince, pour le récompenser, donna son portrait dans une boîte d'or enrichie de diamans; le prince, qui fut ensuite Charles I<sup>er</sup>, lui donna aussi son portrait en or.

Quoique Lyte ne doive pas être placé parmi les auteurs originaux en botanique, cependant son ouvrage paroît avoir été bien reçu : même l'arrangement seul lui donnoit un grand avantage sur le livre de Turner. C'est, comme il le déclare, une traduction de la traduction française de l'herbier hollandais de Dodoens, écrit par ce dernier auteur en 1553, et traduit par l'Ecluse en 1557; c'est le premier de ses ouvrages. Il est nécessaire de dire quelque chose de Dodoens, mais je n'en parlerai qu'à l'article de Gérard, parce que les éditions perfectionnées du livre de Dodoens furent la base du livre de cet auteur.

La première édition de l'herbier de Lyte fut publiée à Anvers. Elle est imprimée en lettres noires, et porte le titre suivant : *A  
niewe Herbal, etc.*, c'est-à-dire, nouvel



herbier, ou histoire des plantes, qui contient une description parfaite de toutes sortes d'herbes et de plantes, leurs diverses espèces, leurs figures et leurs formes étranges, leurs noms, natures, opérations et vertus; et ce, non-seulement de celles qui croissent en Angleterre, mais encore de toutes les autres qui viennent en pays étrangers, et dont on fait ordinairement usage en médecine: Ouvrage composé d'abord en hollandais ou allemand, par ce savant docteur Rembert Dodoens, médecin de l'empereur, et maintenant traduit par moi Henri Lyte, écuyer. A Londres, chez moi, Gérard Dewes, 1578.

Le Colophon, imprimé à Anvers, par moi Henri Loë, imprimeur de livres. Pag. 779.

Lyte dédia son ouvrage à la reine Élisabeth, et a mis la préface et l'appendix en latin, d'après Dodoens, ou Dodonæus. Le dernier de ces ouvrages est un recueil tiré de Dioscoride et de Caton, mais principalement de Pline, relatif à la naissance et aux progrès des sciences de la botanique, ainsi que de l'agriculture chez les Romains, et à l'éloge des jardins, avec des règles pour les établir et les diriger d'une manière avantageuse.

Il a suivi son auteur original, en partageant



ses sujets en six livres ; et , quoique l'arrangement général soit confus , Lyte a le mérite d'avoir introduit dans chaque chapitre ou genre , un ordre particulier très-supérieur à celui de Turner ; ayant divisé les espèces , description , lieu , temps , noms , nature et vertus , sous ces divers titres , en sections distinctes. Cet arrangement fut adopté par Gérard et Parkinson.

Lyte décrit mille cinquante espèces , dont huit cent quatre-vingts sont représentées par des figures. Les planches en bois sont , je crois , les mêmes que celles qui ont servi à la propre traduction de l'Ecluse , étant , autant que celles-ci s'étendent , des copies de l'édition in-8°. de Fuchs. On trouve la plupart des figures de Turner dans Lyte. Les autres sont celles qui ont été faites pour les ouvrages suivans de Doedoens , et qui ont embelli ensuite les Pemptades de cet auteur , et l'histoire de Gérard. Le traducteur anglais en a ajouté environ trente-neuf. Parmi celles-ci , il y en a plusieurs d'un style supérieur à celles de l'Ecluse et de Gérard ; telles sont particulièrement la *Salvia AEthiops* , la *Stratiotes aloïdes* , la *Rha* , ou *centaurea rhaponticum* , et d'autres.

Quelques-unes sont originales ; je citerai



seulement l'*Erica tetralix*, dont je ne trouve point de figure avant celle de Lyte ; celle de Gérard (ou, ce qui est la même chose, de l'Ecluse), qui y est appliquée par Johnson, ayant certainement été faite pour représenter d'autres espèces ; aussi est-elle rapportée à la *mediterranea*, par Linnée.

La première édition de Lyte est ornée d'un portrait de Dodoens dans sa trente-cinquième année, bien gravé en bois, et d'une large gravure de la cotte d'armes de Lyte.

Cette première édition fut incontestablement imprimée à Anvers, pour recevoir l'avantage des figures. Aussi, les éditions subséquentes, imprimées en Angleterre, sont sans figures. L'ouvrage de Lyte fut réimprimé, comme Ames (1) nous l'apprend, en 1586 et 1595, et suivant Wood, par Ninion Newton, à Londres, en 1589, aussi in-4<sup>o</sup>, sans gravures. Je trouve des éditions citées, avec les dates de 1600 et 1619, qui, si elles sont vraies, et si leurs dates n'ont pas été ajoutées après coup, seulement sur la page où est le titre,

---

(1) Auteur anglais qui a écrit sur l'histoire de l'imprimerie.

(Note de A. M. H. B.)



prouvent la popularité du livre , et que l'ouvrage plus considérable de Gérard , qui parut en 1597 , ne le fit pas oublier. Séguier , dans sa *Bibliotheca botanica* , en cite même une édition qui n'a paru qu'en 1678.

Comme dans l'intervalle qui s'écoula entre la traduction française de l'Ecluse , donnée en 1557 , et sa traduction anglaise donnée par Lyte , en 1578 , l'auteur a complété en différentes fois plusieurs parties de son *historia plantarum* , il est à présumer que Lyte a profité de ses ouvrages. D'après même quelques éloges en vers qui sont en tête , il sembleroit que Dodoens lui-même a communiqué des additions à Lyte. Comme je n'ai pas eu la facilité de pouvoir comparer la traduction française de l'Ecluse avec Lyte , je ne puis parler de la nature des changemens de ce dernier , ni de l'étendue de ses additions. L'introduction des noms anglais étoit une augmentation nécessaire.

En même temps , Threlkeld ne paroît pas bien fondé dans sa critique , lorsqu'il accuse Lyte d'avoir omis l'histoire des plantes purgatives de Dodoens , dont Lyte paroît incontestablement avoir inséré les sujets les plus importants.



Cependant Lyte lui-même paroît avoir été peu utile à la botanique anglaise ; peut-être même ne le lui a-t-il rendu aucun service. Il y a tout au plus vingt cas où il a indiqué la situation locale de quelques plantes rares d'Angleterre , et dans ces plantes pour lesquelles il a donné ce renseignement, à peine en existait-il une seule sur laquelle, avant lui, Turner et Lobel n'ayent pas donné des détails spécifiques.

Ainsi, quoique Lyte ait vécu à une époque si ancienne, je ne puis lui attribuer l'honneur d'avoir découvert le premier des espèces singulières qui croissent rarement ; mais en même temps je dois dire que ce n'est qu'un acte de justice, de présumer qu'il connoissoit bien toutes les plantes communes ; car beaucoup de celles dont Turner n'a pas parlé, ou qu'on ne reconnoît pas aisément et d'une manière certaine dans son ouvrage, ont été annoncées pour la première fois dans Lyte au botaniste anglais. J'avoue cependant, qu'il est extrêmement difficile de déterminer, dans beaucoup de cas, s'il a inséré, d'après sa connoissance personnelle, les lieux généraux où croissent les plantes, ou s'il a traduit ces indications d'après l'Ecluse. C'est ce doute qui m'a porté assez



souvent à attribuer à Gérard ou à Johnson ; la première connoissance de beaucoup de plantes communes qu'il ont désignées d'une manière certaine , et qu'on trouve néanmoins dans l'ouvrage de Lyte.

Cet auteur fournit très-peu d'observations qui puissent répandre du jour sur l'état dans lequel la science étoit avant Turner et lui. Il ne parle de ses contemporains que dans un ou deux exemples. Sous l'article *Verbascum*, il parle de l'agréable jardin de Jacques Champagne, le cher ami et le cher amateur des plantes, mais sans aucune indication de son caractère et de l'endroit où il résidoit ; à l'article du trèfle doux, il cite le jardin de maître Rich.

---



## CHAPITRE VIII.

*Lobel. — Anecdote sur lui. — Il étoit originaire de Flandre , mais il a principalement vécu en Angleterre. — Il a voyagé avec le lord Zouch. — Eut le titre de botaniste du roi Jacques. — Les Adversaria ont été écrits par lui et par Pena. Lobel étoit un savant homme , et bien versé dans la matière médicale. — Il contribua beaucoup aux progrès de la botanique anglaise. — Personnes qui ont été utiles aux progrès de la botanique , ainsi que du jardinage , et dont il a parlé.*

## LOBEL.

QUOIQUE Mathias de Lobel ne soit pas né dans la Grande-Bretagne , il a rendu de si grands services à la botanique anglaise , qu'il a droit d'avoir une place dans mon ouvrage. Lobel étoit Flamand d'extraction , et naquit en 1538 à Lille , où son père exerçoit la profession d'homme de loi.

Il nous apprend qu'à l'âge de seize ans , il



conçut une passion pour l'étude des plantes, et sentit un désir invincible de connoître les noms et les propriétés de celles dont on faisoit usage en médecine. Il étudia à Montpellier, sous le fameux Rondelet. Pendant sa résidence en France, il voyagea dans le midi de ce royaume pour rechercher les simples.

A Narbonne il se lia avec Pierre Pena, qui travailla avec lui à son premier ouvrage, les *Adversaria*. En quittant la France, il étendit ses recherches en voyageant dans la Suisse, le comté de Tyrol, quelques parties de l'Allemagne ainsi que de l'Italie; et à son retour, il s'établit comme médecin à Anvers, et ensuite à Delft. Il fut alors nommé médecin de Guillaume, prince d'Orange, et des états de Hollande. Je ne puis dire d'une manière certaine à quelle occasion il se retira en Angleterre, ou à quelle époque de sa vie. Cependant, de ce que les *Adversaria* sont datés de Londres, en 1570, je croirois pouvoir conclure qu'il étoit dans la capitale de la Grande-Bretagne avant cette année; et cette opinion paroît un peu confirmée par ce qu'il nous apprend lui-même que Turner, long-temps auparavant, lui avoit donné des semences du chou de mer.



En Angleterre, il obtint la protection du lord Zouch, qu'il suivit, en 1592, dans son ambassade auprès de la cour de Danemarck. Ce voyage lui procura de nouveaux moyens d'augmenter ses connoissances en botanique, et il profita de la correspondance qu'il y forma pour introduire en Angleterre plusieurs raretés exotiques, inconnues auparavant à ce pays. Il eut la surintendance d'un jardin à Hackney, qu'il appelle un jardin de médecine, et qui étoit cultivé aux frais de son patron. Il eut ensuite le titre de botaniste du roi Jacques, comme on le voit par l'*imprimatur* qui est en tête des *Adversaria*, et par sa propre lettre mise en tête de l'herbier de Gérard. Je ne puis dire s'il y avoit quelque émolument annexé à ce titre. Il eut une fille mariée à M. Jacques Coel, qui vivoit à Highgate, près Londres; et d'après la fréquente mention que Lobel fait de ce lieu dans son dernier ouvrage, les *Illustrationes*, il est vraisemblable qu'il demeura, pendant les dernières années de sa vie, avec son gendre.

Il mourut en 1616, âgé de soixante-dix-huit ans. Il y a une gravure du portrait de Lobel, mais elle est très-rare; je l'ai vue seulement dans la collection de feu M. Gulston.



Le premier des ouvrages de Lobel, qu'il a publié, et dont il entre le plus dans le plan de mon ouvrage de parler, parce qu'il a beaucoup enrichi la botanique anglaise, est le *Stirpium adversaria*. Le but que l'auteur s'est proposé dans cet ouvrage, a été de faire des recherches sur la botanique et la matière médicale des anciens, et particulièrement de Dioscoride; et on pense que Lobel a corrigé dans beaucoup d'endroits les erreurs que Mathiole avoit commises sur cet auteur grec.

Comme Pena travailla conjointement avec Lobel à cet ouvrage, il est devenu aujourd'hui impossible d'assigner la part que chacun d'eux y a eue. La première édition des *Adversaria*, datée à Londres, en 1570, étoit dédiée à la reine. Cette dédicace fut omise dans une édition imprimée à Anvers, en 1576. On a cité des éditions portant les dates de 1571 et 1572, mais on peut douter si elles sont autre chose que des éditions où la page du titre a été changée. On trouve en tête de l'édition entière des *Adversaria*, qui porte la date de Londres 1605, et qui a été aussi donnée par Purfoot : *Lobeli animadversiones in Rondeletii methodicam Pharmaceuticam officinam*, contenant cent cinquante-six pages. Après, se trouvent le



titre et la dédicace aux professeurs, à Montpellier, imprimés par Purfoot; mais la première partie des *Adversaria* qui suit, est sur un papier beaucoup meilleur; on y a employé des caractères plus beaux, et elle a été évidemment imprimée par Plantin, jusqu'à la page quatre cent cinquante, ensuite de laquelle se trouve une feuille ajoutée, imprimée avec les caractères de Purfoot, contenant la description du Plocamos de Portland et du Barnacle, dont il rapporte l'histoire fabuleuse, sans la nier entièrement. Ensuite, les pages étant continuées, on trouve la seconde partie des *Adversaria*, sortie alors pour la première fois des presses de l'imprimeur de Londres. On y a joint le traité de Lobel sur les baumes, le cinnamum, la casse, et différens autres objets, avec un petit traité sur l'hydropisie et l'éléphantiasis, écrit par Rondelet, son maître très-respecté.

La seconde édition porte le titre suivant : *Dilucidæ simplicium medicamentorum explicationes, et stirpium Adversaria, perfacilis vestigatio, luculentaque accessio ad priscorum, praesertim Dioscoridis et recentiorum materiae medicae solidam cognitionem. Methodo exquisitissima, a no-*



*tioribus summisque classium generibus ad ultimas usque species digesta. Authoribus Petro Pena et Matthia de Lobel medicis. Quibus accessit altera pars cum prioris illustrationibus, castigationibus, auctariis, rarioribus plantis. Selectioribus remediis, succis medicatis et metallicis, medicinae thesauris, opii opiiati antidoti, decantatissimique chymistarum et germanorum laudani opiiati formulis. Operâ et studio Matthiae de Lobel, Londini 1605, pp. 549.*

*Accessit Matthiae de Lobel, in Rondeletii methodicam Pharmaceuticam animadversiones cum Myrei paragraphis, pp. 156; réimprimé à Francfort, en 1651.*

Je crois qu'on trouve dans cet ouvrage une première esquisse, grossière à la vérité, d'une méthode naturelle d'arrangement, qui cependant ne s'étend pas plus loin qu'à placer les plantes dans de grandes tribus, familles, ou ordres, suivant l'apparence extérieure, ou le port de toute la plante ou la fleur, sans établir aucunes définitions, ou aucuns caractères. La totalité forme quarante-quatre tribus. Quelques-unes contiennent les plantes d'un ou deux genres modernes, d'autres en contiennent un plus grand nombre; et quelques-unes, il



Il faut l'avouer , sont très-différentes les unes des autres. Au total , elles sont très-supérieures aux divisions de Dodoens , et prouvent suffisamment que l'auteur sentoit qu'on avoit besoin d'un meilleur arrangement que le simple ordre alphabétique, ou celui formé d'après les qualités présumées des plantes, ou l'usage qu'on croyoit en pouvoir faire en médecine.

Il met en tête de chaque tribu ou famille, un tableau synoptique de toutes les espèces qui y sont renfermées ou décrites. Ainsi, sa méthode est de donner des noms grecs et latins, et, toutes les fois qu'il le peut, le nom du genre et des espèces en allemand, en hollandais, en français et en anglais. Il fait ensuite la description de la plante, dit le temps où elle fleurit, et le pays où elle croît spontanément. En Angleterre, il désigne encore le lieu particulier où l'on trouve quelques-unes des plantes les plus rares. Cependant Ray a remarqué qu'à cet égard, Lobel a été inexact, ou s'est beaucoup trop fié à sa mémoire, puisqu'on en cherche inutilement beaucoup dans les endroits qu'il a indiqués. On renvoie souvent en marge aux figures qui sont dans Fuchs, Mathiolo, et Dodoens, jusqu'à la page deux cent, après quoi ce secours manque. Les



propres figures de Lobel sont petites et insuffisantes en beaucoup de cas , pour exprimer le port de la plante , dont les simples traits étoient presque la limite des efforts de ce temps.

Lobel , ayant soigneusement étudié les anciens sur la matière médicale , ayant travaillé beaucoup , et vu des plantes dans différens pays , s'étoit mis en état d'exercer la critique , et de découvrir les nombreuses erreurs qu'on commettoit dans la dispensation des simples , et qu'il ne manque pas d'indiquer. Sa forte passion pour l'étude lui donna beaucoup de goût pour la recherche des plantes nouvelles , et le mit en état d'enrichir considérablement la science. Il voyagea dans différentes parties de l'Angleterre , et découvrit un grand nombre de végétaux que personne n'avoit fait connoître avant lui ; il ajouta aux herbes des gazons beaucoup de nouvelles espèces ; aussi , quoique son style soit universellement condamné comme dur et incorrect , et quoique ses descriptions soient souvent obscures et insuffisantes , les *Adversaria* au total ont un grand mérite , et présentent beaucoup de choses très-curieuses , ainsi que plusieurs découvertes nouvelles.

La seconde partie des *Adversaria* n'est



qu'une petite portion de la totalité de l'ouvrage. Elle nous offre une liste de cent trente espèces de gazon connues de l'auteur. Elle est suivie des figures et des descriptions de quelques espèces neuves et rares de la même tribu. On y trouve beaucoup de nouvelles plantes de l'ordre des liliacées, et de celles qui ont des racines bulbeuses, une longue description, avec figure, de l'yucca, qui avoit été récemment apportée en Angleterre. Le tout est terminé par un catalogue de l'Ecluse, de trente-huit variétés de l'anémone, preuve de l'état florissant de l'art du fleuriste, au commencement du dix-septième siècle, époque à laquelle il est certain, d'après le livre de Lobel, que beaucoup de personnes se livroient avec soin et avec constance à la culture des végétaux exotiques.

En 1576, Lobel publia un livre bien connu, et cité beaucoup depuis, sous le titre suivant: *Observationes, sive stirpium Historiæ, cui annexum est Adversariorum volumen. In-fol. cum iconibus.*

Par le secours de Plantin (1), ce volume fut accompagné de mille quatre cent quatre-

---

(1) Célèbre imprimeur.



vingt-six figures , qui avoient été gravées pour les ouvrages de l'Ecluse , de Mathiole et de Dodoens.

En 1581 , il fut traduit en hollandais , avec les *Adversaria* , et les figures furent augmentées jusqu'à deux mille cent seize. La même année , on tira séparément des épreuves des plantes sur du papier de forme oblongue ; les figures montoient à deux mille cent quatre-vingt-onze. Quelques-unes de ces impressions étoient accompagnées d'un index en sept langues , ce qui en fit un ouvrage très-populaire pendant un grand nombre d'années. Il conserve encore quelque valeur aujourd'hui , comme étant l'édition que Linnée cite dans ses ouvrages.

Lobel avoit médité un ouvrage très-considérable , qui auroit porté le titre de *Illustrationes Plantarum* , mais il ne vécut pas assez pour le finir. Quelques-uns de ses papiers tombèrent entre les mains de Parkinson , et furent incorporés dans son *Theatrum*. Le docteur How a publié , en 1655 , un fragment de l'ouvrage ci-dessus mentionné. Il contient les descriptions de beaucoup de gazons ( grasses ) , ou autres plantes nouvellement découvertes , ou récemment apportées dans la Grande-Bretagne. Parmi les gazons , beaucoup de ceux



qui y sont cités furent découverts par Lobel. La préface contient quelques critiques sévères contre Gérard, et des réflexions sur ce que Lobel avoit éprouvé de la part des libraires. Tout cela est écrit avec un style très-repréhensible pour un homme de lettres. Il peut être accusé avec justice de ne s'être pas conduit franchement avec Gérard, que pendant sa vie il avoit traité avec l'apparence de l'estime ainsi que de l'amitié, et de l'habileté ainsi que du zèle de qui il avoit parlé dans les termes les plus honorables, comme cela se voit dans différentes parties des *Adversaria*, dans l'attestation du catalogue du jardin de Gérard, et dans la lettre de recommandation mise en tête de son herbier.

Je regrette de n'être pas en état de faire plus que de rapporter seulement les noms des hommes ci-après cités, qui furent de zélés promoteurs du jardinage ainsi que de la botanique, du temps de Lobel, et qui furent nobles dans leurs communications avec lui.

Le docteur Jacques Cargil d'Aberdeen, dont cependant je ferai ci-après une courte mention.

Edouard Saint-Loo, écuyer, du comté de Sommerset, dont il parle comme se livrant beaucoup aux études de ce genre.



Jacques Coel , d'Highgate , gendre de Lobel ,  
J. Nasmyth , chirurgien de Jacques I<sup>er</sup>.

Jean de Franqueville , marchand de Londres ,  
célèbre fleuriste , et grand amateur de toutes  
les plantes rares ainsi que de toutes les fleurs ,  
aux soins de qui nous devons , dit Parkinson ,  
un très-grand nombre de plantes qui fleurissent  
maintenant dans ce royaume.

Hughes Morgan , apothicaire de la reine  
Elisabeth. Il est fait très-souvent mention du  
jardin de Morgan dans les *Adversaria* , ainsi  
que dans l'histoire que Gérard donna dans la  
suite. Ce dernier l'appelle un curieux conser-  
vateur des simples.

Guillaume Coys , de Stubbers , dans la pa-  
roisse de North-Okington , dans l'Essex , qui ,  
suivant que Lobel (1) et Gérard nous l'ap-

---

(1) Le nom de Lobel fut perpétué par Plumier ,  
qui le donna à une plante qui est originaire des deux  
Indes , nommée *Scavola*. Mais Linnée a donné le nom  
de Lobel à une nombreuse suite de plantes de la classe  
de la Syngénésie , parmi lesquelles on compte les fleurs  
Cardinales , et deux espèces anglaises. Plumier a aussi  
rappelé la mémoire de Pena , en donnant son nom  
à l'une de ses nouvelles plantes américaines : comme  
on a reconnu que celle-ci étoit une espèce de poly-  
gala , ce nom de Pena a été transféré par Linnée à une



prennent , étoit riche en végétaux exotiques. C'est à ses soins qu'on dut de voir l'yucca fleurir pour la première fois en Angleterre , en 1604.

Je dois ajouter à ces noms , ceux bien connus de Gérard et de Parkinson.

## NEWTON.

Il y a un *Herbier pour la Bible* ( Herbal to the Bible ) , qu'on dit avoir été écrit par Thomas Newton , et imprimé en 1587 , in-8. Cet auteur , après avoir pratiqué la médecine , devint un théologien et un maître d'école à Ilford , en Essex , où il mourut en 1607. Je crois que son livre est seulement une traduction de *Levini Lemnii , explicatio similitudinum quae in Bibliis ex herbis et arboribus sumuntur*. Lemnius , qui étoit un médecin dans la province de Zélande , a décrit brièvement les plantes mentionnées dans l'écriture sainte , et il a donné beaucoup d'observations curieuses et philologiques relativement aux usages des plantes dans les cérémonies et rites

---

plante éthiopienne , de la classe de la Tétrandrie , quoiqu'elle approche , pour le port , des *Ericæ* et des *Passerina*.



sacrés. Il a aussi écrit un ouvrage remarquable, intitulé : *De Miraculis occultis Naturae*. La singulière propriété qu'a la garance de teindre en rouge les os des animaux qui s'en nourrissent, paroît avoir été connue de Lemnius; mais je ne sais s'il en tenoit la connoissance de Mizauld (1), ou si ce dernier la tenoit de lui. Son livre fut une des premières productions dans ce genre, et paroît avoir été bien reçu, comme l'on peut en juger par les douze ou treize éditions qu'il a eues depuis sa première édition, en 1563, jusqu'en 1627.

Je crois que c'est Thomas Newton qui est l'auteur de l'éloge mis en tête de l'herbier de Lyte, dans lequel, après avoir complimenté l'auteur sur le choix judicieux qu'il a fait de connoissances utiles, tirées des auteurs précédens, il a mis en vers, dans moins de deux pages, les noms de plus de deux cents personnes qui se sont distinguées dans la science de la médecine, depuis l'antiquité la plus reculée, jusqu'à son propre temps.

---

(1) Médecin de Montluçon. ( Voyez le Dictionnaire historique français.



---

 CHAPITRE IX.

*Sur Dodoens et ses Pemptades, comme introduction à l'herbier de Gérard. — Circonstances des temps favorables à Gérard. — Sur Gérard. — Catalogue de son jardin. — Description de son herbier, ouvrage populaire pendant plus d'un siècle. — Botanistes contemporains. — Hesketh, Garet : les correspondans de l'Ecluse ; Lete et autres.*

## GÉRARD.

LES écrits de Lobel, quelque estimés qu'ils soient par les savans, n'ayant jamais été traduits en anglais, ne pouvoient devenir populaires ; et à la fin du seizième siècle, le livre de Turner étoit probablement aussi vieilli que celui de Lyte étoit imparfait. Ces circonstances concourant avec le goût croissant du temps pour le jardinage, on peut présumer qu'elles excitèrent Gérard à entreprendre son herbier, ouvrage qui conserva de la réputation pendant plus d'un siècle ; et comme il est agréable de



réfléchir sur la rapidité des progrès de la botanique pendant le dernier demi-siècle (1), cependant il y a encore beaucoup de personnes vivantes, qui peuvent se rappeler que, quand elles commençoient à apprendre la science, il n'existoit point, dans la langue anglaise, de meilleure source de connoissances botaniques, que les herbiers de Gérard et de Parkinson.

On a observé que la première édition de la traduction faite par l'Ecluse du livre de Dodoens, a été la base de l'herbier de Lyte; et comme la dernière édition du même auteur est devenue le fondement de celui de Gérard, cette circonstance me porte à regarder comme convenable de donner quelque'idée d'un auteur, quoiqu'étranger, à qui Gérard a dû une grande partie de cette réputation qui a perpétué sa mémoire jusqu'à nos jours.

Rembert Dodoens, ou Dodonæus, naquit en 1517, près Mechlin, en Flandre. Il se fit remarquer dans sa jeunesse par son érudition variée, et fut, pendant quelque temps, médecin de l'empereur Maximilien, et de son

---

(1) L'ouvrage anglais qu'on traduit ici, a été imprimé en 1790, à Londres, pour T. Cadel.



filz, Rodolphe II. L'importunité de ses amis fut cause qu'il quitta le service de l'empereur, et s'établit à Anvers. Il fut ensuite professeur à Leyde, et mourut en 1586. Il a écrit sur l'astronomie, la géographie et la médecine ; mais il est aujourd'hui principalement connu par ses ouvrages de botanique. Son goût pour cette science, et les occasions qu'il eut de le satisfaire, le mirent en état de se rendre très-utile. Il commença à publier un ouvrage en 1552, et continua d'en donner des additions jusqu'en l'année 1583, où il rassembla tous ses écrits sur ce sujet, dans un volume sous le titre suivant : *Stirpium Historiae Pemptades sex, sive libri xxx. Ant. ex offic. Plant. In-fol. cum icon. 1341, pp. 872.* Chaque Pemptade est divisée en cinq livres.

Ils comprennent, savoir :

Le premier, beaucoup de plantes dissimilables, rangées par ordre alphabétique.

Le second, les plantes qui fleurissent dans les jardins, et la tribu des ombellifères.

Le troisième, les racines employées en médecine, les plantes purgatives, les plantes grimpantes et vénéneuses, les fougères, les mousses et les champignons.



Le quatrième , le grain , les légumes , les gazons , les plantes de marais , les aquatiques.

Le cinquième , les plantes qu'on mange , les courges , les racines nutritives , les oléracées , les chardons , et les plantes épineuses.

Le sixième , les arbrisseaux et les arbres.

L'ouvrage fut réimprimé en 1612 et 1616 , avec quelques additions peu considérables ; et , ayant été aussi traduit en hollandais , avec de grandes augmentations , il devint un livre populaire en cette langue.

Le choix judicieux de tout ce qui étoit utile relativement aux plantes qu'on présuinoit avoir fait partie de la matière médicale de Dioscoride et des Arabes , l'introduction des nouvelles espèces trouvées depuis l'Ecluse , et des autres découvertes du temps , ainsi que l'instruction et l'embellissement résultant des figures qui surpassoient en nombre celles d'aucun auteur précédent , tout cela rendit le livre de Dodoens universellement utile à ceux qui se livroient à l'étude de la médecine ; il conserve encore quelque valeur , parce que Linnée y renvoie pour indiquer et faire connoître les plantes d'Europe.

Gérard ne pouvant entreprendre de donner un ouvrage entièrement nouveau , il n'en existoit



point d'autres qu'il pût préférer pour en faire la base de son travail, car c'est ainsi seulement qu'on doit considérer le livre de Gérard, puisque l'intervalle de temps écoulé entre la publication de l'ouvrage de Dodoens, en 1583, et l'impression de son propre herbier, lui avoit donné occasion d'insérer des additions considérables, tant dans les plantes indigènes que dans les exotiques. Dans cet intervalle, la science avoit fait des progrès, et n'avoit pas été moins enrichie par les écrits de Césalpin, en 1583, par l'Epitome de Camerarius, en 1586, par l'Historia Lugdunensis de Dalechamp, en 1587, par la Sylva Harcynia de Thalius, et surtout par l'Historia et les Icones de Tabernæmontanus, en 1588 et 1590.

On peut ajouter à cela beaucoup de ressources auxiliaires que les progrès du commerce et l'esprit du temps procuroient pour cette entreprise. Je citerai succinctement les suivantes : La matière médicale s'étoit perpétuellement enrichie, pendant une suite d'années, d'une variété de nouvelles drogues qu'on alloit rechercher avec beaucoup d'ardeur, et dont néanmoins l'origine étoit obscure en beaucoup de cas, et inconnue dans d'autres comme aujourd'hui. A la fin, la publication, 1<sup>o</sup>. du



livre de Garcias ab Horto, sur les simples des Indes Orientales ; 2°. de l'ouvrage de Monardes, sur ceux des Occidentales ; 3°. et ensuite du livre de Christophe Acosta, satisfit pour un temps l'impatience du public.

Ces auteurs furent traduits en anglais. Jacques Frampton, marchand de Londres, qui avoit résidé long-temps à Séville, d'où il revint en 1576, traduisit Monardes en anglais l'année suivante, sous le titre de *Joyful News out of the New founde World, from the Spanish of Monardus*, in-4°. ; c'est-à-dire, Joyeuses nouvelles du monde nouvellement découvert, de l'espagnol de Monardus. L'Ecluse traduisit en latin, en 1567, Garcias ab Horto, et Jacques Garet traduisit aussi de l'espagnol l'ouvrage d'Acosta. Ces livres excitèrent la curiosité ; et les milliers de nouveautés qui furent apportées en Angleterre par nos circumnavigateurs (1) Raleigh et Cavendish, en 1580 et 1588, attirèrent l'attention à un degré qu'on ne peut aisément concevoir, sans se reporter à cette époque. Raleigh lui-même

---

(1) Les anglais entendent par ce mot ceux qui ont fait des voyages autour du monde.

(Note de A. M. H. B.)



paroît avoir eu beaucoup plus de goût pour les productions curieuses de la nature , que n'en avoient ordinairement les aventuriers marins de cette époque. La postérité placera ces voyageurs parmi les plus grands bienfaiteurs de ce royaume, puisque , si l'on doit ajouter foi à la tradition, ils ont servi à y introduire la racine la plus utile que la Providence ait créée pour le service de l'homme. Quelque familiarisés que nous soyons dans notre siècle avec les voyages autour du globe , il étoit à cette époque l'occasion la plus intéressante de faire des recherches , et celle qui en produisoit le plus.

Le retour de Raleigh , et tout ce que la renommée publioit de ses collections et de ses découvertes nombreuses , firent venir du Continent dans la Grande-Bretagne , le célèbre l'Ecluse , qui étoit alors dans sa cinquante-cinquième année. Celui qui avoit alors enrichi la botanique plus que tous ses contemporains réunis , visita l'Angleterre une troisième fois , pour partager la satisfaction générale qu'inspiroit cet heureux événement.

A cette époque remarquable , Gérard étoit dans la vigueur de l'âge , et sans doute il ressentit l'influence , et profita de l'avantage de toutes ces circonstances.



Jean Gérard naquit à Nantwich , dans le Cheshire , en l'année 1545 , et fut élevé pour être chirurgien. Il alla à Londres , où il obtint la protection du grand lord Burleigh , qui étoit lui-même un amateur de plantes , et qui , parmi tous les nobles anglais , en avoit chez lui la plus belle collection. Gérard eut la surintendance du beau jardin de cet illustre personnage , et conserva cet emploi , comme il nous le dit lui-même , pendant vingt ans. Il vivoit dans Holborn , où il avoit aussi un considérable jardin de plantes médicales qui lui appartenoit en propre , et qui étoit probablement le premier de ce genre en Angleterre , pour le nombre et la variété de ses productions. Il paroîtroit que dans sa jeunesse il avoit fait un voyage dans la Baltique , puisqu'il dit avoir vu des pins sauvages près Narva.

Gérard paroît avoir eu la faveur du collège des médecins , et il est beaucoup loué par le docteur Bulleyn. Lobel et le docteur Browne , médecin de la reine , lui écrivirent en latin , des lettres de félicitation et de recommandation , lorsqu'il publia son herbier. Il se distingua tellement dans sa profession , qu'il fut choisi maître de la compagnie. Il mourut vers l'an 1607.



Il y a une gravure du portrait de Gérard, sur une demi-feuille, mise en tête de sa propre édition de l'herbier, faite lorsqu'il avoit cinquante-trois ans, et une autre petite, ovale, mise au bas d'une demi-feuille formant le frontispice de l'édition de Johnson.

Le premier ouvrage publié par Gérard, fut le catalogue des végétaux de son propre jardin, dans Holborn, sous le titre suivant : *Catalogus Arborum, Fruticum ac Plantarum, tam indigenarum quam exoticarum, in horto Johannis Gerardi, civis ac chirurgi Londinensis nascentium*. Impensis J. Norton, 1596, in-4°. , et encore en 1599.

La première édition fut dédiée au lord Burleigh; mais ce lord étant mort avant la publication de la seconde, celle-ci fut dédiée (inscribed) à son protecteur sir Walter Raleigh.

Par la nature de sa publication, cette petite pièce est devenue très-rare. Je crois qu'il n'en existe qu'une copie manuscrite, dans la collection de sir Joseph Banks.

Nous apprenons dans la vie du docteur Bulleyn, que le jardin de Gérard contenoit près de onze cents espèces de plantes, tant indigènes



qu'étrangères ; d'où il paroît, dit M. Oldys, que notre sol produisoit d'autres fruits que des glands, des fruits d'aubépine : « car, à cette » époque, les ( Kitchen-Garden wares ) beaux » légumes, étoient importés de Hollande, et » les fruits l'étoient de France ». Il y avoit mille trente-trois espèces dans son catalogue, et l'attestation suivante, écrite par Lobel, y est jointe.

*Herbas, stirpes, frutices, suffrutices, et arbusculas hoc catalogo recensitas, quam plurimas ac ferè omnes me vidisse Londini in horto Johannis Gerardi, chirurgi et botanici peroptimi ( non enim omnes eodem, sed variis temporibus anni pullulascunt, enascuntur et florent ) ; attestor Matthias de Lobell, ipsis calendis junii 1596.*

En 1597 parut son herbier (Herbal), ou Histoire générale des plantes, imprimée par Jean Norton, *in-folio* ; quelques auteurs font mention d'une autre impression en 1599.

La base ou le fond de cet ouvrage, est une traduction de l'herbier de Dodoens ; on en sera convaincu, si l'on compare les deux ouvrages. Lobel, tant dans ses remarques, ou animadversiones sur Rondelet, et dans ses *stirpium illustrationes*, nous apprend que le docteur



Priest avoit été engagé à faire une traduction des Pemptades de Dodoens , aux frais de M. Norton ; que Priest étant mort avant de l'avoir finie , le manuscrit passa dans les mains de Gérard , à qui l'on reprocha de s'être efforcé de cacher qu'il possédoit ces papiers , et de s'attribuer à lui-même le mérite de la traduction , tandis qu'on pensoit généralement qu'il n'entendoit pas assez le latin pour exécuter une pareille entreprise. Lobel , à la vérité , porta le même jugement du docteur Priest , et cite des exemples pour prouver que Gérard n'étoit pas assez instruit dans ce genre. Cependant il faut dire que Gérard a eu la franchise d'avouer lui-même qu'il n'étoit pas fort habile dans les langues savantes. Lobel nous apprend en outre que , lorsque l'ouvrage étoit sous presse , et que la partie du premier livre , relative aux gazons étoit déjà imprimée , Jacques Garet , qui connoissoit très-bien les fleurs et les plantes exotiques , avertit Norton de quelques erreurs grossières , d'après quoi l'imprimeur engagea Lobel à revoir l'ouvrage ; que celui-ci le corrigea en effet dans mille endroits , et qu'il y a beaucoup d'autres erreurs que Gérard ne voulut pas lui permettre de changer , en prétendant que l'ouvrage étoit



assez correct, et que Lobel avoit oublié la langue anglaise.

Lobel ajoute que Gérard, pour cacher encore plus son plagiat, a interverti l'ordre des chapitres qui est dans le livre de Dodoens, et qu'il a adopté celui des *Adversaria*. Cela peut être regardé comme une objection futile, et tourne même en approbation de la méthode de Lobel; mais il l'accuse aussi d'avoir considérablement pillé les *Adversaria*, sans l'avoir jamais déclaré.

Gérard comprend tout le règne végétal en trois livres. Le premier renferme les gazons, les grains, les joncs, les roseaux, les glaïeuls, et toutes les plantes ayant des racines bulbeuses; le second, tous les végétaux dont on fait usage pour le régime, la médecine, ou qui servent à l'embellissement et au plaisir; le troisième, les arbres, les arbrisseaux, les plantes portant des fruits, les résines, les gommes, les roses, les bruyères, les mousses, les champignons et les plantes marines. La totalité est divisée en plus de huit cents chapitres, qui, suivant l'ordre de ce temps, peuvent, si l'on permet l'expression, être regardés comme autant de genres.

Les différentes espèces sont décrites dans



chaque chapitre. On y trouve ensuite le lieu où les végétaux croissent, le temps de leur floraison, ainsi que leurs noms et leurs vertus.

Les figures que M. Norton se procura de Francfort, ont été tirées avec les mêmes planches dont on s'étoit servi pour l'herbier hollandais de Tabernæmontanus, en 1588. De cette manière, Gérard ayant pris Dodoens pour base de son livre, ayant tiré aussi beaucoup de plantes de l'Ecluse et de Lobel, y ayant ajouté quelques-unes de son propre fonds, publia un volume qui obtint une grande réputation, parce que le plan en étoit bien conçu, qu'il comprenoit presque tous les végétaux alors connus, qu'il étoit écrit en anglais, et orné d'une collection de figures beaucoup plus considérable que toutes celles qui avoient jusqu'alors paru en Angleterre. Nous devons ajouter à cela l'avantage que cet ouvrage eut d'avoir ensuite un éditeur aussi savant que Johnson, qui en augmenta la réputation, et qui lui fit obtenir, pendant un siècle, la prééminence, comme livre populaire. Quoique le livre de Gérard soit évidemment inférieur à celui de Lobel, sous le point de vue de la science, il faut cependant avouer que Gérard contribua beaucoup à étendre et propager la



connoissance des plantes en Angleterre. Ses liaisons avec les grands, et sa position à Londres, le mirent en état d'avoir une correspondance étendue, tant avec les étrangers qu'avec ses propres concitoyens; et le succès qu'il eut en procurant tant de nouvelles plantes étrangères que de plantes indigènes rares, répondit à son zèle et à son assiduité. Dans le fait, nous devons à Gérard et à ses amis, la découverte de beaucoup de nouvelles plantes anglaises; et les botanistes se rappelleront son nom avec estime, même quand son herbier ne sera plus utile. Nous sommes autorisés à croire qu'il avoit une connoissance très-étendue de la botanique, par George Baker, principal chirurgien de la reine, qui nous assure : « qu'il » le vit à l'épreuve avec un des plus habiles » étrangers qui fût jamais venu en Angleterre, » et qu'on regardoit à Paris comme un homme » unique. Cet étranger (dit Baker) m'avoit » été recommandé par Ambroise Paré, cet » homme célèbre. Etant ici, il désira aller à » la campagne avec quelques-uns de ceux qui » connoissent les plantes parmi nous. J'eus » soin de les réunir, et nous passâmes un jour » entier à chercher les plantes les plus rares. » Mais quand on en vint à demander leurs noms,



» le Français n'en connoissoit pas une sur quatre  
» que celui-ci connoissoit (1) ».

Parmi un grand nombre de personnes qui furent utiles à l'ouvrage de Gérard par leurs communications, je ne dois pas omettre les noms de Thomas Hesketh, du comté de Lancastre, et de Thomas Edwards, apothicaire à Exeter, tous les deux versés dans la connoissance des plantes anglaises.

Je dois citer aussi Jacques Garet, de Londres, apothicaire, qui recherchoit les plantes avec soin. Celui-ci étoit le correspondant de l'Ecluse, à qui il communiqua un grand nombre de curiosités naturelles, particulièrement de celles qui étoient exotiques; et ce savant étranger en parle en des termes très-honorables en beaucoup d'endroits de ses *libri exoticorum*. Garet paroît avoir été un des principaux cultivateurs de tulipes, qu'il propagea par semences et oignons, pendant vingt ans, chaque saison produisant, comme Gérard l'observe, de nouvelles plantes de diverses couleurs qui n'a-

---

(1) Plumier a donné le nom de *Gerardia* à une plante de la classe de la Didynamie, qui avoit été découverte sous les tropiques en Amérique, et à laquelle Linnée a depuis ajouté cinq espèces.



voient pas encore été vues : « Les décrire toutes » particulièrement , seroit , dit Gérard , rouler » la pierre de Sisyphe , ou compter les sables » de la mer ».

Je trouve trois personnes du même nom : Jacques Garet le père , Jacques le fils , et Pierre , que je présume avoir été le frère de l'ancien. Parkinson , parlant probablement du dernier , nous apprend que c'étoit originairement un droguiste dans Lime-Street. Il fut , je crois , le traducteur d'Acosta , comme cela a déjà été remarqué.

Je me rappellerai encore , 1°. M. Bredwel , se livrant à la pratique de la médecine , savant et diligent chercheur de plantes , dans la partie occidentale de l'Angleterre ;

2°. M. Nicolas Lete , marchand de Londres. Voici ce que Gérard en dit : « Lete aimoit beaucoup les fleurs rares et belles , qu'il envoyoit chercher avec soin en Syrie , ayant pour cela un commissionnaire à Alep et dans beaucoup d'autres pays. Je lui ai , ainsi que tout le pays , beaucoup d'obligations à cet égard » ;

3°. Le docteur Jean Mershe , de Cambridge ;

4°. M. Jacques Cole , marchand de Londres , amateur des plantes , et très-versé dans leur connoissance.



Parmi les hommes d'un rang éminent, qui protégèrent la science, Gérard rend la justice convenable, 1°. à sir Walter Raleigh; 2°. au lord Edouard Zouch, qui apporta des plantes ainsi que des graines de Constantinople, et qui protégea Lobel; 3°. et au lord Hunsdon, lord grand chambellan d'Angleterre, qui, dit Gérard, est digne d'un triple honneur, pour le grand zèle qu'il met à faire venir et à conserver avec soin les choses les plus rares et les plus curieuses des parties les plus éloignées du monde.

---



## CHAPITRE X.

*Anecdotes sur Johnson , qui fit des améliorations au livre de Gérard. — Son Iter in Agrum Cantianum , le premier catalogue local en Angleterre. — Il entre dans l'armée du roi Charles Premier , et est tué au siège de Basing. — Son édition de Gérard. — Mercurius Botanicus. — Traduction des ouvrages de Paré. — Contemporains qui l'aidèrent. — Goodyer. — Bowles. — Tunstal. — Glyn. — Morgan.*

## JOHNSON.

THOMAS JOHNSON naquit à Selby , dans le comté d'Yorck , et fut apothicaire à Londres. Il tint ensuite une boutique à Snow-Hill , où , avec des soins infinis , aidé par de bonnes dispositions naturelles , il parvint , dit Wood , à être l'homme qui , de son temps , connoissoit le mieux les plantes en Angleterre.

Il s'annonça d'abord au public par une petite pièce sous le titre d'*Iter in Agrum Cantianum* , 1629 , et *Ericetum Hamstedianum* , 1632 , qui furent les premiers catalogues locaux



publiés en Angleterre. Il se fit bientôt une grande réputation par sa nouvelle édition, et sa correction de l'herbier de Gérard.

Dans les guerres civiles, son zèle pour la cause du roi le conduisit à l'armée, dans laquelle il se distingua beaucoup. L'université d'Oxford, en considération, tant de son mérite et de son savoir que de sa loyauté, lui conféra le degré de docteur en médecine, le 9 mai 1643.

Dans l'armée, il eut le rang de lieutenant-colonel auprès de sir Marmaduke Rawdon, gouverneur de Basinghouse.

M. Granger (1) nous apprend que « Johnson » mit le feu à la Grange qui étoit située près » de cette forteresse, et qui consistoit en vingt » maisons ; qu'il tua et fit périr plus de trois » cents des hommes de sir Guillaume Waller, » qu'il en blessa plus de cinq cents, et qu'il » prit les armes, les munitions et les provisions de l'ennemi ». Wood ajoute, qu'étant allé avec un parti, le 14 septembre 1644, pour secourir certaines forces appartenantes à cette maison, il poussa sa marche jusqu'à la

---

(1) Auteur de la Biographia Britannica, ouvrage anglais.

(Note de Boulard.)



ville de Basing, pour y chercher des provisions ; mais qu'ayant été battu et repoussé par les troupes ennemies que commandoit le colonel Richard Norton, ce fameux rebelle, il reçut dans l'épaule un coup de feu, dont il mourut quinze jours après. Son mérite, dit encore Wood, le fit pleurer généralement, car il n'étoit pas moins distingué par sa valeur et sa conduite comme militaire, que célèbre dans tout le royaume pour son habileté comme médecin et comme botaniste.

J'ai déjà parlé de l'*Iter Cantianum* et de l'*Ericetum Hamstedianum* de Johnson ; mais n'ayant vu aucun de ces deux ouvrages, je ne peux donner aucuns détails à cet égard.

En 1633, il publia son édition améliorée de Gérard, sous le titre de (Herbal, etc.) Herbar, ou histoire générale des plantes recueillies par Jean Gérard de Londres, ouvrage beaucoup augmenté et corrigé par Thomas Johnson, citoyen et apothicaire de Londres, pour Islip et Norton, 1633, *in-folio*, et encore en 1636, pp. 1630.

Un intervalle de trente-six ans, écoulé depuis l'année où Gérard avoit donné son ouvrage, avoit produit un grand changement dans l'état des connoissances botaniques. On



avoit apporté beaucoup de nouvelles plantes, et beaucoup d'ouvrages précieux avoient été publiés sur le continent, particulièrement l'Hortus Eystensis, en 1613, et le Prodrômus de Bauhin, en 1620. Aucun ouvrage sur les plantes n'avoit été publié en Angleterre, excepté ceux faits pour les fleuristes et les jardiniers. L'inappréciable Pinax, de Gaspard Bauhin, avoit facilité et abrégé le travail de consulter les auteurs précédens. Toutes ces circonstances étoient favorables à Johnson, et la supériorité incontestable qu'il avoit sur Gérard dans la connoissance des langues savantes, put exciter avec raison l'attente du public, au point qu'on chercha pourquoi Johnson se bornoit seulement à être éditeur. On en peut conclure que le public avoit une grande idée de Gérard, ce qui empêcha vraisemblablement celui-ci de risquer de prétendre à un nouveau titre.

L'attente générale ne fut pas trompée. Les avantages ci-dessus notés, mirent Johnson en état d'améliorer et d'augmenter son auteur à un tel point, que son livre mérite éminemment l'éloge que Haller lui a donné, lorsqu'il l'appelle *dignum opus et totius rei herbariae eo aëvo notae compendium*.



Après ce qui a été dit du plan, tel qu'il est dans Gérard, il ne reste qu'à montrer brièvement ce que Johnson a fait. Il a mis en tête, dans environ douze pages, une description faite avec concision, jugement et candeur, des principaux auteurs qui ont traité des plantes, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque où il écrivit lui-même; et il finit par donner particulièrement des détails sur son propre ouvrage, depuis son origine qui remontoit à la traduction du docteur Priest. Après, on trouve une table qui indique avec une grande précision toutes ses additions. Nous y apprenons que Johnson a enrichi l'ouvrage de plus de huit cents planches qui ne sont pas dans Gérard, et en outre de sept cents figures, indépendamment de corrections innombrables. Johnson s'étant procuré les mêmes planches dont Gérard s'étoit servi, en ayant depuis ajouté beaucoup, et en ayant fait faire quelques nouvelles, son ouvrage contenoit un plus grand nombre de figures qu'aucun des autres herbiers existans; la totalité se montoit à deux mille sept cent dix-sept. Dans sa justification qu'il donne de ce qu'il n'a pas inséré ses additions dans l'édition de 1636, il nous apprend qu'il se proposoit de voyager dans tout le royaume



pour y rechercher les plantes les plus rares , et ensuite de comprendre toutes ses découvertes dans un appendix.

En 1634 , il publia *Mercurius Botanicus* ; sive Plantarum gratiâ suscepti itineris , anno 1634 , descriptio , cum earum nominibus latinis et anglicis. Lond. in-8°. pp. 78.

Cet ouvrage est dédié à sir Théodore Mayerne , et autres membres du collège , en son nom et au nom de ses associés dans l'excursion , qui étoient tous de la compagnie des apothicaires. Il fut le résultat d'un voyage entrepris expressément dans le dessein de rechercher des plantes rares , fait en allant à Oxford , Bath et Bristol , et dans lequel on revint par Southampton , l'île de Wight et Guilford. Il a décrit dans un latin , qui n'est pas sans élégance , leur route , à faire laquelle ils employèrent seulement douze jours , et la réception agréable que leur firent les officiers de santé qu'ils connoissoient. Nous y trouvons une liste de plantes exotiques , montant à cent dix-sept , cultivées par M. George Gibbo , chirurgien à Bath , qui avoit fait un voyage dans la Virginie , d'où il avoit rapporté beaucoup de nouvelles plantes. Cette liste est encore curieuse



aujourd'hui , parce qu'elle prouve que le jardinage étoit alors dans un état avancé.

Les plantes croissant spontanément , dont ce court voyage contient l'énumération , sans y comprendre les variétés , excèdent six cents , ce qui est un nombre considérable pour un temps où l'on connoissoit à peine celles qui forment la cryptogamie , et pour la saison où l'on ne peut voir ni les plantes qui viennent de très-bonne heure , ni celles qui sont tardives. On trouve , dans ce catalogue , des plantes qui jusqu'alors n'avoient pas été découvertes en Angleterre. Johnson donna avec ce voyage , son petit traité *De thermis Bathonicis* , sive earum descriptio , vires , utendi tempus , modus , etc. Lond. 1634. pp. 19. Il y a trois petits plans des bains et un de la ville , qui paroissent copiés d'après la carte de Speed. Ce sont maintenant des objets curieux pour les amateurs de l'antiquité , et pour tous ceux qui contemplent l'augmentation étonnante de la ville depuis ce temps.

Cet ouvrage fut suivi de *Pars altera* , sive Plantarum gratiâ suscepti itineris in Cambriam seu Walliam , descriptio. Lond. 1641 , in-8°.

Si Johnson n'est pas le premier , il est au moins un des plus anciens botanistes qui ayent



visité le pays de Galles et Snowdon, avec la seule intention de découvrir les objets rares que ces contrées possèdent dans le règne végétal. Il paroît avoir atteint le but qu'il s'étoit proposé dans ce voyage, car il en rapporta une riche moisson. Il trouva, le premier, dans cette tournée, le papaver cambricum, la serratula alpina, la rhodiola rosea, et plusieurs autres plantes.

Je ne puis fixer d'une manière certaine l'âge que Johnson avoit à sa mort; mais on a lieu de croire qu'il n'étoit pas fort âgé, si même il étoit arrivé à la moitié de la carrière ordinaire. Je fonde mon opinion sur la circonstance du silence total que Lobel garde à son égard dans ses *Adversaria*, imprimés en 1605. Livré, comme Johnson l'étoit, à l'exercice d'une profession qui, indépendamment de ce qu'elle exige pour en remplir les devoirs, demande beaucoup de sacrifice de temps pour les devoirs et les civilités de la vie, son herbier est une grande preuve de zèle et d'intelligence. Je ne trouve pas qu'il soit auteur d'aucun autre ouvrage publié, que ceux sur lesquels j'ai donné quelques détails; mais il a traduit les ouvrages d'Ambroise Paré, qu'il publia à Londres en 1643. Ils furent réimprimés, si



je ne me trompe , pour la dernière fois , en 1678. Ce Français célèbre , qui , comme chirurgien , servit successivement quatre rois de France , étoit protestant. Son mérite extraordinaire , et le service qu'il avoit rendu à Charles IX , en le guérissant d'une blessure qu'il avoit eue au tendon dans une saignée , le firent sauver du massacre de la Saint-Barthelemi. Il survécut dix-neuf ans à cet événement , et mourut en 1590. Il a rassemblé lui-même ses ouvrages en un volume in-folio , en 1582 , et ils ont eu neuf ou dix éditions sur le continent. Les progrès que Paré a fait faire à la chirurgie , étant très-considérables , il n'est pas douteux que Johnson n'ait rendu un très-grand service à ses concitoyens , en les traduisant dans notre langue (1).

---

(1) Miller a rendu hommage à Johnson , en donnant le nom de cet homme estimable à un arbrisseau de la Caroline , portant des baies , et appartenant à la classe de la tétrandrie , dont la figure a été d'abord donnée par Plukenet , tab. 163 , f. 3 ; et ensuite par Catesby , vol. 2 , tab. 47. Les botanistes anglais , qui doivent regarder Johnson comme méritant cette honorable distinction parmi leurs compatriotes , verront avec peine que ce nom n'a pas été conservé dans le système Linnéen , par préférence au mot *Calli-*



Avant de quitter Johnson , il seroit injuste de ne point parler de ceux qui spécialement aidèrent cet auteur , et lui communiquèrent des plantes anglaises. Parmi ces personnes , le premier rang est dû à M. Jean Goodyer , de Marple-Durham , dans le Hampshire , dont le nom se trouve souvent dans l'herbier de Gérard , et est cité très-souvent dans celui de Parkinson , où il est appelé « un grand amateur et un curieux chercheur de plantes ; qui , indépendamment de celle-ci ( en parlant du *geranium saxatile* ), a trouvé dans notre pays beaucoup d'autres plantes qu'on n'imaginait pas y croître ».

Il paroît avoir été non-seulement ce qu'on peut appeler un botaniste pratique , mais encore un homme savant et versé en habile critique dans l'histoire de la science. On peut le conclure , d'après un morceau curieux qu'il a donné sur les manuscrits , portant le nom d'Apulée de Madaure , et encore d'après ses observations sur la saxifrage des anciens , insérées à la page 604. Le grand nombre de plantes rares que M. Goodyer fit connoître le

---

*carpa* , sous lequel cet arbrisseau est bien connu aujourd'hui dans les jardins anglais.



premier, lui donne droit à un rang très-distingué parmi ceux qui ont fait faire des progrès à la botanique dans ce royaume.

M. Georges Bowles, de Chisselhurst, dans le Kent, se distingua alors aussi par les succès qu'il eut en trouvant beaucoup de plantes nouvelles. Il passa quelque temps dans le pays de Galles, où ses découvertes furent très-considérables; et notre auteur le cite d'une manière honorable dans beaucoup d'occasions.

Les noms de ceux qui accompagnèrent Johnson dans son voyage dans le Kent, ainsi que lors de ses autres excursions botaniques, se trouvent dans sa préface; et on lit aussi dans le corps de l'ouvrage les noms suivans :

Jean Tradescant l'aîné, qui devint dans la suite célèbre pour son beau jardin et son muséum de curiosités naturelles ;

Sir Jean Tunstal, gentilhomme, huissier chez la reine, qui est cité comme possédant à Edgcome, dans le Surrey, un jardin ayant beaucoup de plantes qu'on dit appartenir à la reine ;

M. Thomas Glyn, qui trouva, le premier, sur la côte du pays de Galles, la plante élégante appelée *gnaphalium marinum*;



M. Hugues Morgan, apothicaire de la reine, mentionné ci-devant à l'article de Lobel ;

M. Robert Abbot, d'Hatfield, près Saint-Albans, savant prédicateur et excellent botaniste ;

Boelius, ou Boel, dont je parlerai, comme il convient mieux, à l'article de Parkinson ;

M. Jean Redman, habile botaniste, habitant du nord de l'Angleterre.

Johnson parle aussi souvent et avec éloge, de M. Jean Parkinson, qui sera le sujet de l'article suivant. Il loue beaucoup son Paradisus terrestris, et il renvoie à son jardin, comme contenant un grand nombre de plantes choisies.

---



## CHAPITRE XI.

*Parkinson. — Bref récit de sa vie. — Son Paradisus. — La meilleure description de l'état du jardin fleuriste dans ce siècle. — Theatrum Botanicum, ouvrage plus original et plus travaillé que l'herbier de Gérard. — Les successeurs de Parkinson n'ont point assez rendu justice à son mérite. — Boel et autres contemporains de Parkinson.*

## PARKINSON.

JEAN PARKINSON naquit en 1567. Je suis fâché de n'être pas en état de donner plus de détails sur cet homme laborieux, dont le savoir et l'habileté ne me paroissent pas avoir été convenablement appréciés. Il étoit apothicaire, et vécut à Londres. Il fut contemporain de Gérard et de Lobel pendant la dernière partie de leur vie, et survécut plusieurs années à Johnson. Lobel, dans la seconde partie de ses *Adversaria*, et Johnson, dans son *Gerardus emaculatus*, parlent de lui comme d'un homme



distingué dans sa profession, et possédant un jardin où il y avoit beaucoup de choses rares. Dans le fait, il acquit une telle réputation, qu'il fut nommé apothicaire du roi Jacques, et que, lors de la publication de son Théâtre des Plantes, il obtint de Charles I<sup>er</sup>, ainsi que nous l'apprenons par une lettre d'éloge de Théodore Mayerne, mise en tête, le titre de *Botanicus regius primarius*. Je ne puis fixer d'une manière certaine le temps de sa mort; mais comme son herbier fut publié en 1640, et comme il paroît avoir vécu à cette époque, il doit avoir atteint l'âge de soixante-treize ans. On trouve en tête de son Paradisus, son portrait gravé, qui le représente à soixante-deux ans, et une autre petite gravure ovale de sa figure, dans le titre de son herbier (Herbal), ou Théâtre des plantes.

Le premier ouvrage qu'il publia, est le *Paradisi in sole Paradisus terrestris*, ou jardin de toutes sortes de fleurs agréables, que notre sol anglais nous permet d'avoir, avec un jardin potager de toutes les espèces d'herbes, de racines, de fruits dont nous faisons usage, ainsi qu'un verger de toutes les sortes d'arbres fruitiers et arbrisseaux auxquels notre sol convient, avec leurs usages ainsi que leurs



vertus, et la bonne manière de les ranger, de les planter et de les conserver, le tout recueilli par Jean Parkinson, apothicaire de Londres, en 1629, in-folio, pp. 612.

On en publia en 1656, après la mort de l'auteur, une seconde édition corrigée et augmentée.

Comme le sujet de ce livre intéresse uniquement le fleuriste et le jardinier, il a moins de rapport avec mon ouvrage que son herbier. Il est dédié à la reine Elisabeth; et, suivant l'usage de ce temps, il est accompagné de vers remplis d'éloges, parmi lesquels il y en a quelques-uns en latin, de Thomas Johnson, qui est certainement l'éditeur de Gérard; nous y trouvons aussi une lettre latine de sir Théodore Mayerne, où les éloges sont prodigués.

Les plantes sont rangées sans autre ordre que celui exprimé dans la page où est le titre. Les fleurs de jardin sont divisées en cent trente-quatre chapitres, suivant les noms génériques du temps; les plantes qu'on mange, en soixante-trois chapitres; les arbres fruitiers et les arbrisseaux, en vingt-quatre; après quoi se trouve un corollaire de vingt-deux espèces. Près de sept mille plantes sont décrites séparément; parmi elles, il y en a sept cent quatre-vingts



représentées sur cent neuf planches, qui paroissent avoir été faites exprès pour cet ouvrage. Beaucoup sont copiées d'après l'Ecluse et Lobel. Les figures sont moins recommandables par rapport au dessin que par rapport à l'exécution, et elles sont au total très-inférieures à celles de l'herbier de Gérard. Dans les noms latins, l'auteur a principalement fait usage de Gaspard Bauhin; quelques-uns sont pris de Lobel. Le mode d'arrangement, dans chaque chapitre, est semblable à celui de Gérard. Après la description de toutes les espèces, suivent le lieu où elles croissent, le temps de la floraison, les synonymes et les vertus; il est moins parlé de la culture, qu'il ne paroît qu'on auroit dû le faire.

Plusieurs Anglais ont écrit sur le jardinage et l'agriculture dans le seizième siècle; le premier d'entr'eux qui ait écrit sur l'agriculture, autant que je l'ai pu découvrir, fut Antoine Fitz-Herbert, fameux homme de loi, et juge du banc du roi, dont le livre d'agriculture ( *Booke of Husbandry* ) fut imprimé, pour la première fois, en 1534. Un des plus anciens auteurs qui ayent écrit sur le jardinage, si ce n'est pas même le premier parmi nous, est Thomas Hill. Son Art utile du jar-



dinage (profitable art of gardening) fut imprimé en 1574. Celui qui parut après, fut le Nouveau verger et jardin ( the new orchard, etc. ), par Guillaume Lawson, en 1597. En 1600, sir Hugues Platt, l'auteur de plusieurs traités utiles, publia son Jardin d'Eden ( Garden of Eden ), livre d'un grand mérite dans son temps. Tous ces ouvrages eurent beaucoup d'éditions, et le dernier étoit encore estimé à la fin du siècle.

Cependant Parkinson, à ce que je crois, est le premier auteur qui a décrit séparément les plantes du jardin fleuriste, et qui en a donné les figures. Ainsi, le Paradisus terrestris est encore aujourd'hui un ouvrage curieux et précieux, parce qu'il présente le tableau le plus complet de l'étendue du jardin anglais, au commencement du dix-septième siècle. Les productions d'entre les Tropiques n'étoient que très-peu importées. Les plantes qui viennent réellement dans des serres chaudes, sont très-rares dans le livre. Il y a quelques espèces d'Amérique, et particulièrement de Virginie, parce que ce dernier pays étoit la partie du nouveau monde avec laquelle l'Angleterre communiquoit le plus souvent. Mais les principales productions des jardins anglais étoient les plantes



exotiques de la Grèce et de l'Europe, quelques-unes de l'Asie, et un petit nombre des côtes septentrionales de l'Afrique.

Un fleuriste moderne, qui ne connoîtroit point du tout l'état de l'art au temps où Parkinson écrivit, seroit peut-être surpris de trouver que ses prédécesseurs pouvoient compter, indépendamment des seize décrites comme des espèces distinctes, cent vingt variétés de tulipes, soixante anémones, plus de quatre-vingt-dix de la tribu des narcisses, cinquante hyacinthes, cinquante œillets incarnats, vingt œillets, trente crocus, et plus de quarante du genre des iris. Dans le verger, nous trouvons plus de soixante espèces de prunes, autant de pommes et de poires, trente de cerises, et plus de vingt pêches.

En 1640, Parkinson publia son *Theatrum Botanicum*, ou herbier d'une grande étendue, contenant l'histoire la plus ample des plantes médicinales qui ait été donnée, augmentée de plusieurs centaines de plantes nouvelles, rares et étrangères, tirées de toutes les parties du monde, etc., distribuées en diverses classes et tribus, pour faciliter la connoissance de beaucoup de plantes qui sont de la même nature et qui ont les mêmes propriétés, avec les prin-



cipales notes du docteur Lobel, du docteur Bonham, et de plusieurs autres ; Londres, in-folio, pp. 1746. Séguier parle d'une édition de 1656, que je n'ai jamais vue. Je présume que ce n'étoit pas une nouvelle impression.

Cet ouvrage fut le travail de la vie de Parkinson, et ne fut publié que quand cet auteur fut parvenu à un âge très-avancé. Il nous dit dans la préface, que, d'après le malheur des temps, et d'autres empêchemens, l'impression en fut long-temps retardée. Il s'étoit originairement proposé de ne donner dans cet ouvrage que les plantes médicinales, sous le titre de Jardin médical des plantes ; mais il étendit son plan, et s'efforça d'y renfermer toute la botanique de son siècle. On voit, même en le parcourant rapidement, que c'est un livre beaucoup plus original que celui de Gérard ; en effet, il contient beaucoup plus de choses que la dernière édition de cet écrivain, avec toutes les augmentations de Johnson. Dans la disposition générale du sujet, l'ordre est principalement fondé sur les qualités et vertus connues ou présumées des plantes, qui sont divisées en dix-sept tribus, comme il suit :

1. *Plantae odoratae*. Plantes odorantes.
2. *Catharticae*. Plantes purgatives.



3. *Venenatae , narcoticae , nocivae , et alexipharmicae*. Vénéneuses , narcotiques , nuisibles , et alexipharmiques.
4. *Saxifragae*. Saxifrages.
5. *Vulnerariae* Vulnéraires.
6. *Refrigerantes et intubaceae*. Rafraîchissantes , et du genre des chicorées.
7. *Calidae et acres*. Chaudes et âcres.
8. *Umbelliferae*. Ombellifères.
9. *Cardui et spinosae*. Chardons et plantes épineuses.
10. *Filices et herbae capillares*. Fougères et plantes capillaires.
11. *Legumina*. Légumes.
12. *Cerealia*. Amentacées.
13. *Gramina , Junci , Arundines*. Gazons , joncs , roseaux.
14. *Paludosae , aquaticae , marinae ; musci , et fungi*. Plantes d'eau , de marais , de mer ; mousses et champignons.
15. *Miscellaneae*. Tribus sans ordre.
16. *Arbores et frutices*. Arbres et arbrisseaux.



17. *Exoticae et peregrinae*. Plantes étrangères.

18. Appendix.

Cette classification hétérogène, qui paroît avoir pour base celle de Dodoens, et être fondée, tantôt sur les qualités médicales, tantôt sur le lieu où croissent les plantes, montre le peu de progrès qu'on avoit fait pour parvenir à aucune disposition vraiment scientifique. Au contraire, Gérard, Johnson et Parkinson, avoient plutôt rétrogradé, en ne suivant pas suffisamment l'exemple de Lobel.

Dans la disposition particulière des sujets sous chaque chapitre ou chaque genre, Parkinson suit les règles de Gérard et de Johnson, en donnant, après les noms latins et anglais, les descriptions étendues des plantes; ensuite le lieu où elles croissent, le temps de leur floraison, les synonymes, et enfin leurs vertus et leurs usages.

On ne doit pas s'attendre à trouver plus dans cet ouvrage que dans Gérard, ou son *Emaculator*, des distinctions exactes de ce qui différencie les espèces les unes d'avec les autres, ou d'avec leurs variétés. Presque chaque botaniste étoit alors aussi un fleuriste. L'Ecluse



lui-même , qui avoit fait faire des progrès à la science par ses propres découvertes , plus qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé , continua d'élever des tulipes venant de semence pendant plus de trente-cinq ans. Le Paradisus de Parkinson prouve son attachement au jardin de fleurs pendant la première partie de sa vie ; et il se ressentit de ce goût , même en composant le Théâtre des plantes. On n'avoit pas encore tiré de ligne avec assez d'exactitude entre l'espèce et la variété , entre la nature et l'effet de la culture ou du sol , ainsi que de la situation ; et on ne le fit pas jusqu'à ce que les parties essentielles des végétaux , la fleur et le fruit , fussent devenus des objets de classification , en place des distinctions vagues qu'on avoit observées jusqu'alors. Il suffira d'en donner un exemple sur cent également ridicules. Le chou de mer ( *brassica orientalis* ) , plante siliqueuse , est rangé par Gérard et Johnson , ainsi que par Parkinson , même contre l'exemple de l'Ecluse et de Dodons , sous le même nom générique que le *thorow wax* ( *bupleurum* ) , plante ombellifère , uniquement parce que la feuille est du genre des perfoliées.

Ces défauts étoient communs au siècle , et



le mérite de Parkinson doit être apprécié, non d'après les progrès et découvertes des modernes, mais par comparaison avec ses contemporains. Considéré sous ce point de vue, il paroîtra, si je ne me trompe, être un auteur plus original que Gérard et Johnson, indépendamment de l'avantage qu'il a pu tirer de ce qu'il est venu après eux. Son Théâtre a eu la préférence pendant une longue suite d'années, et il profita des ouvrages de plusieurs auteurs décédés, dont Johnson avoit négligé de faire usage, quoiqu'ils eussent été également en sa possession. Les descriptions de Parkinson paroissent neuves dans beaucoup d'exemples. Il a plus de soin de bien détailler et indiquer le lieu où croissent les plantes. Dans l'énumération des synonymes, il a non-seulement donné presque la totalité du Pinax de Bauhin, mais très-souvent il a consulté lui-même les auteurs originaux, et il entre dans la discussion détaillée de leurs doutes. Il est diffus dans la discussion des vertus et des usages. Le plan qu'il s'étoit proposé, et qu'il avoit annoncé devoir suivre, étoit de faire de son ouvrage une matière médicale; et si nous voyons qu'il apprécie leurs qualités suivant les principes de Gallien, d'après les degrés de chaud et de froid,



d'humide et de sec, etc. , c'étoit la théorie du temps, dont les auteurs les plus distingués ne s'étoient pas affranchis. Il donne, non-seulement les opinions des médecins Grecs et Romains, mais encore celles des Arabes, et il a traduit, d'après les modernes et ses contemporains, tout ce qui pouvoit répandre du jour sur son sujet, et rendre son ouvrage aussi parfait que les connoissances du temps pouvoient le permettre. Pour y parvenir, il y a inséré de grands extraits des exotiques de l'Ecluse, de d'Acosta, de Monardes, et de Garcias ab Horto, sur les drogues et les simples des Indes orientales et occidentales, dont beaucoup étoient alors nouvellement importés en Angleterre, et étoient encore imparfaitement connus.

L'ouvrage de Parkinson est beaucoup plus étendu que celui de Johnson, pour le nombre des sujets décrits, parce que Johnson profita, ainsi que je l'ai déjà observé, d'avantages que l'*Emaculator* de Gérard avoit négligés. Il donna beaucoup de plantes d'Egypte, d'après Prosper Alpin, beaucoup du nord de l'Amérique ou du Canada, d'après Cornutus, et quelques-unes d'après Columna. Il ne négligea aucune occasion de se procurer de nouvelles



plantes du pays étranger. Son état ne lui permit pas de faire des excursions fréquentes ou éloignées en Angleterre ; mais à l'aide de ses correspondans , et au moyen de ce qu'il acheta quelques-uns des écrits posthumes de Lobel , il fut en état , non-seulement d'augmenter le catalogue des plantes de l'Angleterre , mais encore de faire venir dans ce pays beaucoup de plantes exotiques auparavant inconnues.

Johnson avoit décrit environ deux mille huit cent cinquante plantes , et Parkinson en a près de trois mille huit cents. Ces augmentations rendirent le *Theatrum Botanicum* le livre le plus considérable qui existât alors dans la langue anglaise , et on peut présumer qu'il fut également bien accueilli , et par ceux qui étoient instruits en médecine , et par tous ceux qui s'occupoient de ce genre de connoissances.

Cet ouvrage , et celui de Gérard qui fut donné ensuite , ont acquis une nouvelle importance , par les renvois qu'y faits M. Ray. En effet , ce savant peut être regardé , pour me servir des termes du *Catalogus Oxoniensis* , comme les ayant élevés à un rang classique en botanique , et il les préservera de l'oubli , tant que ses propres ouvrages seront conservés. Sans vouloir priver Johnson de la louange qu'il mérite , il



est cependant évident pour ceux qui se rappellent certaines circonstances, que Parkinson trouva des obstacles et des désavantages qui probablement contribuèrent à déprimer son ouvrage pendant un temps, quoiqu'incontestablement il ait été composé sur un plan plus vaste que celui de Johnson, et qu'il eût dû être consulté pendant un plus long espace d'années.

Johnson avoit eu la facilité que Gérard lui-même obtint, de se procurer toutes les planches dans le pays étranger. D'un autre côté, celles de Parkinson, quoique copiées d'après les mêmes dessins, paroissent avoir été retouchées à neuf exprès pour son ouvrage. Le retard occasionné par cette circonstance, fut probablement du nombre des obstacles dont l'auteur se plaint comme ayant long-temps retardé la publication de son livre. Ajoutez à cela, que les figures au total sont inférieures aux anciennes, tant pour le nombre que pour l'exécution. Celles de Johnson excèdent en nombre de plus de cent celles de Parkinson. Toutefois ces deux ouvrages peuvent être regardés comme le digeste de la botanique de ce siècle dans la langue anglaise; cependant il est à craindre qu'on puisse faire contr'eux la même critique



qui a été faite par Gaspard Bauhin , contre l'histoire de Dalechamp , publiée en 1588 , dans laquelle il démontra que plus de quatre cents plantes y étoient décrites deux fois.

Il n'est pas surprenant que la tentative d'embrasser tous les sujets du règne végétal , et de faire connoître ce qui sert à les faire distinguer les uns des autres , fut une entreprise trop étendue pour un seul homme , surtout dans l'état d'accroissement où Parkinson trouvoit les plantes. Un plan aussi vaste devoit nécessairement entraîner dans une foule d'erreurs , et exposa , tant Gérard que Parkinson , aux censures des critiques malins. Si la candeur de Lobel eût été égale à son savoir et à ses connoissances , il n'auroit pas montré tant d'acrimonie contre ces industrieux écrivains , dont les louables efforts méritoient plutôt ses applaudissemens.

Parmi les contemporains que Parkinson lui-même reconnoît l'avoir aidé , M. , ou ( comme il est appelé dans quelques parties de l'ouvrage ) le docteur Guillaume Boel , mérite qu'on donne sur lui une notice particulière. Il étoit né dans les Pays-Bas , et avoit voyagé dans différentes parties de l'Allemagne et de l'Espagne , avoit été dans la Barbarie , et avoit



résidé à Tunis ; enfin , lors de la publication de l'herbier , il vivoit à Lisbonne. De tous ces pays , il envoya les graines de beaucoup de plantes auparavant inconnues en Angleterre. Il étoit le correspondant de l'Ecluse , et paroît avoir été très-zélé pour les progrès des sciences naturelles.

Parkinson parle aussi de M. Jean Gordier , « grand amateur et curieux chercheur de plantes , qui , indépendamment de celle-ci ( en désignant le *geranium lucidum* ) , a trouvé dans notre pays d'autres plantes qu'on n'auroit pas imaginé y croître ».

Nous trouvons encore , dans les ouvrages de Parkinson , le nom de mistriss Thomazin Tunstall , dame qu'il loue beaucoup , non-seulement pour le goût qu'elle montrait en cultivant un jardin qui étoit bien rempli de plantes exotiques , mais encore pour la connoissance qu'elle avoit de la botanique anglaise , et pour ses découvertes aux environs d'Ingleboroug-Hill , dans le Lancashire , de plusieurs végétaux curieux , qu'avant elle on ne savoit pas croître en Angleterre. Je ne puis savoir d'une manière certaine si elle étoit alliée à sir Jean Tunstall , dont il a été ci-devant parlé à l'article de Johnson.



Indépendamment des noms de Bowles ; Goodyer , Tradescant et autres , mentionnés par Johnson , Parkinson cite les personnes suivantes , comme lui ayant été utiles pour son ouvrage : Jean Newton , chirurgien à Colliton , dans le comté de Sommerset ; le docteur Antoine Sadler , médecin à Exeter ; M. Guillaume Quick , apothicaire à Londres ; M. Bradshaugh d'Yorkshire , M. Silliard de Dublin , et plusieurs autres (1).

---

(1) Le père Plumier , religieux français , et savant estimable , connu par ses ouvrages , a su rendre justice à Parkinson , en donnant son nom à un arbre de la classe de la décandrie , trouvé dans les îles des Caraïbes ( Caribbee Islands ) et le continent adjacent. Cette plante est bien connue dans les serres chaudes ( stoves ) anglaises , et est appelée à la Jamaïque l'épine ( thorn ) de Jérusalem. On ne peut penser , sans la plus vive reconnoissance , à Plumier , Feuillée , Amiot , Parennin , Daniel , Bourdaloue , Rapin , Cheminais , Charlevoix , Duhalde , Mallebranche , Lecomte , Tachard , Larue , Lamy , et à tous ces autres religieux , qui ont été si utiles aux sciences. Le gouvernement ne sauroit trop encourager les libraires qui , comme madame Nyon , MM. Garnery , Maradan , Nicolle , Compère , Vergagny , Lenormand , Clo , Leclerc , et autres , ont le courage de faire de grands frais pour faire paroître de bons ouvrages. L'entreprise que



M. Maradan a faite , en donnant un abrégé de l'excellent et instructif recueil des Lettres Édifiantes , mérite surtout les plus grands éloges et la reconnoissance publique. Les volumes sur la Chine sont déjà imprimés.

Le public a aussi des obligations à M. Desessarts , citoyen instruit et estimable , à qui nous devons l'Histoire des tribunaux , les Siècles littéraires de la France , la nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût , donnée par lui et par M. Barbier ; le Dictionnaire de police , et beaucoup d'autres ouvrages utiles. *( Note du traducteur. )*



## CHAPITRE XII.

*Histoire des planches en bois des plantes.*  
— *Accumulation de ces figures par Plantin.* — *Sort des excellentes gravures de Gesner ; — de celles des herbiers de Turner, de Gérard et de Parkinson.* — *Celles de Parkinson sont, à l'exception de celles de Salmon, les dernières importantes qu'on ait exposées en Angleterre.* — *Premières planches en cuivre des plantes.*

## PLANCHES EN BOIS.

COMME nous voici arrivés à l'époque où les planches en bois sont sur le point d'être remplacées par les planches en métal, l'herbier de Parkinson étant le dernier de quelque importance dans lequel on se soit servi des planches en bois en Angleterre, il semble devoir entrer dans notre plan de parler de l'origine et des progrès de cet art, qui n'a pas peu contribué à faciliter la connoissance des plantes. Quelque grossières que fussent ces planches, si on les compare avec l'élégance des temps



modernes, néanmoins dans un siècle où les distinctions spécifiques n'étoient pas fixées, et où le diagnostic des plantes dépendoit tant de leur port (habitus), elles parlent à l'œil, et souvent font connoître et caractérisent le sujet, tandis que la description détaillée n'y peut parvenir.

Il a été déjà observé que, suivant Séguier, le premier herbier ayant des planches en bois, fut le *Puch der natur*, ou *livre de la nature*, imprimé à Augsbourg, en 1478, si ce n'est pas même trois ans plutôt. On croit que ces figures furent employées dans l'*Herbarius*, imprimé à Mayence, en 1484, d'après lequel livre fut compilé l'*Hortus sanitatis* (1), imprimé au même endroit, en 1485, avec des

---

(1) Il est parlé de l'*Hortus sanitatis*, page 202 du vingt-unième volume des *Mélanges* tirés d'une grande bibliothèque, publiés par M. de Paulmy, à Paris, chez Moutard. L'ouvrage a soixante-dix volumes, y compris les deux derniers volumes, qui contiennent les tables. A la page 203 du vingt-unième volume, on nomme *Obel* au lieu de *Lobel*. Ce vingt-unième volume contient une notice des livres de botanique, de physique et de sciences, qui étoient connus en France dans le seizième siècle.

(Note de A. M. H. Boulard.)



améliorations dans l'ouvrage en général, et de meilleures figures, par Cuba. J'ai déjà fait mention de ce livre, en disant qu'il avoit servi de base, ou avoit fait le fond du grand herbier anglais, ou *Grete Herbal*, imprimé pour la première fois ici en 1516.

L'*Hortus sanitatis* fut traduit en différentes langues; et dans quelques-unes, on lui donna une nouvelle forme, sans cacher son origine, suivant le caprice des différens éditeurs et imprimeurs; il a eu des éditions sans nombre sur le continent, y ayant été sur ce sujet le livre populaire, comme le *Grete Herbal* le fut en Angleterre, pendant cinquante ou soixante ans.

Il ne paroît pas que Cuba ait été publiquement connu comme l'auteur de l'*Hortus sanitatis*, jusqu'à ce que Egenolf, libraire de Francfort, en ait donné une édition améliorée, avec une suite de figures entièrement neuves, à laquelle édition travailla Eucharius Rhodion, ou Roeslin, médecin de la même ville, en 1533. Le livre d'Egenolf eut plusieurs éditions, jusqu'en 1540, époque où Dorsten publia à Francfort, sous le titre de *Botanicon*, un meilleur ouvrage, dans lequel on employa les mêmes planches. On en fit usage, 1<sup>o</sup>. dans l'Ency-



*clopædia medica* de J. Dryander, en 1542; 2<sup>o</sup>. en l'année suivante, dans une édition de Dioscoride, par Hermann Ryff, imprimée par Egenolf. Enfin Adam Lonicer, gendre d'Egenolf, ayant totalement refondu l'ouvrage de Cuba, les employa dans son herbier, imprimé en 1546. Dans les éditions suivantes, il inséra de nouvelles figures, en prit d'autres de Tragus, au nombre en tout de huit cent quatre-vingts, et composa un ouvrage qui eut beaucoup d'éditions, et ne cessa pas d'être estimé dans ce siècle, comme il paroît par une édition qui fut imprimée dans un temps aussi moderne que 1723, et même 1737.

Nous apprenons de Tragus, qu'Egenolf n'épargna pas la dépense pour encourager les artistes à lui procurer ces figures, quelque grossières et imparfaites qu'elles nous paroissent. Il s'assura par ce moyen le monopole de l'impression des herbiers pendant une suite d'années, et acquit tant de la gloire que des richesses.

A la longue, toutes ces figures furent effacées par celles de Brunfelsius, qui sont dans son herbier, imprimé en 1532. Celles-ci furent faites d'après nature, et paroissent avoir été les premières qui méritent qu'on en fasse



mention. Cependant ce travail fut lui-même encore bien surpassé par celui de Fuchs , en 1542. Les figures de ce dernier , quoique ce ne soient que des traits extérieurs (outlines), sont extraordinairement belles , et non moins justes. Elles consistent en cinq cents figures des plantes les plus communes et les plus utiles , sur un format in-folio ; beaucoup d'auteurs qui l'ont suivi , les ont copiées sur une plus petite échelle. Tragus en prit la plus grande partie dans son histoire des plantes d'Allemagne , et il y en ajouta beaucoup de nouvelles , ce qui les a fait monter en tout à cinq cent soixante-sept. Celles de Tragus ne sont guère plus que des traits extérieurs (outlines) ; et si l'on a égard au temps , elles expriment suffisamment bien le port de la plupart des sujets.

Egenolf ayant donné l'exemple , les imprimeurs , depuis lui , firent eux-mêmes les frais de faire graver des planches. De cette manière , certains imprimeurs monopolisèrent l'impression des herbiers ; il y eut entr'eux et les auteurs une espèce de commerce , et ils firent des échanges mutuels pour l'utilité de leurs ouvrages respectifs. Parmi les imprimeurs , aucun ne possédoit une plus grande collection



que le fameux Plantin, d'Anvers, qui se rendit si célèbre par l'extrême beauté de ses caractères, et par sa manière d'exécuter les ouvrages. Ces avantages et ces talens le rendirent l'imprimeur ordinaire de plusieurs des célèbres botanistes du seizième siècle. Quand l'Ecluse publia sa traduction française de Dodoens avec Loe, à Anvers, il donna des figures copiées d'après Fuchs, qui furent toutes achetées par Plantin. Celui-ci acquit dans la suite les figures faites pour les propres ouvrages de l'Ecluse et pour ceux de Lobel. Dodoens, indépendamment de quelques nouvelles planches, fit usage de toutes celles dont nous venons de parler, en 1584, dans les Pemptades, ouvrage qui contient mille trois cents figures. Tabernæmontanus obtint l'usage de cette collection, savoir : de celles de Fuchs, de l'Ecluse, de Lobel et de Dodoens, auxquelles il ajouta celles de Mathiole, de sorte que son herbier imprimé à Francfort, en 1588, comprend plus de deux mille figures. Dalechamp, dans son histoire générale des plantes, imprimée vers le même temps, les augmenta jusqu'à près de deux mille sept cents.

Je ne puis parler que brièvement du sort des excellentes figures de Gesner; il forme



une anecdote affligeante, mais curieuse dans l'histoire littéraire de la science. Des mille cinq cents figures laissées par Gesner, et préparées pour son histoire des plantes; une grande partie passa, à sa mort, en 1565, dans l'*Epitome Mathioli*, publié par Camerarius, en 1586, qui contient en totalité mille trois figures; et dans la même année, comme aussi dans une seconde édition, en 1590, elles embellirent une traduction abrégée de Mathiolo, imprimée sous le titre de *German Herbal*, c'est-à-dire, Herbar allemand. En 1609, Uffenbach se servit des mêmes planches pour l'herbar de Castor Durantes, imprimé à Francfort. Cependant ce dernier ouvrage ne contient que neuf cent quarante-huit de ces figures, au moyen de ce qu'on y en inséra près de cent autres d'un mérite très-inférieur. Après cette époque, Camerarius le jeune étant mort, ces planches furent achetées par Goerlin, libraire d'Ulm, et servirent ensuite pour le *Parnassus medicinalis illustratus* de Becher, imprimé dans cette ville, en 1563, dont la seconde partie contient toutes celles de l'*Epitome*, excepté six figures. En 1678, elles furent employées dans un herbar allemand, tiré de Mathiolo, par Bernard Verzascha, et



imprimé à Bâle ; et ces planches étoient si bonnes et si bien exécutées , qu'on s'en servit : 1°. une sixième fois dans le *Theatrum Botanicum* , ou *Krauterbuch* de Zwinger , qui est une édition améliorée de Verzascha , imprimée aussi à Bâle , en 1696 , avec l'addition de plus de cent nouvelles figures copiées d'après G. Bauhin et Tabernæmontanus ; 2°. et enfin , dans une nouvelle édition du même ouvrage , qui a paru même aussi récemment qu'en 1744.

Ainsi le génie et les travaux de Gesner servirent à orner et embellir les ouvrages des autres , même les livres de quelques-uns de ceux dont il avoit éprouvé l'inimitié pendant sa vie.

Indépendamment des planches dont j'ai déjà parlé , Gesner laissa cinq volumes , composés entièrement de figures , qui , après différentes vicissitudes , devinrent la propriété de Trew , de Norimberg. Le possesseur en a publié , en employant la plume du docteur Schmiedel , un ample échantillon , en 1753. Il a pensé avec raison que , si l'on considère , soit les connoissances et le savoir de Gesner , soit son zèle , son talent et son intelligence , on doit avoir tant de respect pour lui , que tout ce qu'il a laissé est digne de l'attention des curieux.



En voici assez sur les ouvrages étrangers. On a déjà observé que les figures grossières du *Grete Herbal*; ou grand Herbar, avoient évidemment été copiées d'après celles de l'*Hortus sanitatis*, car, comme elles sont moins grandes, on voit que ce ne sont pas les mêmes. Quant aux figures qui sont dans l'histoire de Turner, et qui montent à plus de cinq cents, la plupart sont celles de l'édition *in-8°*. de Fuchs, et les autres, au nombre de près de cent, sont entièrement neuves. Lyte imprima sa traduction de Dodoens avec Loe, à Anvers, à cause de la convenance de ses figures, qui sont aussi empruntées de Fuchs, auxquelles Lyte en ajouta environ trente-neuf.

Gérard, en 1597, et Johnson, son *Emaculator*, ensuite en 1633 et 1636, se procurèrent toutes les planches de Francfort, qui avoient orné l'herbar de Tabernæmontanus. Par ces moyens, Johnson accumula plus de deux mille sept cents planches.

Les planches pour le *Theatrum* de Parkinson, et pour son *Paradisus*, furent, je crois, faites en Angleterre; et celles pour le premier ouvrage, paroissent être des copies de Gérard, quoique très-inférieures dans l'exécution. Un nouvel assortiment fait pour l'herbar de Sal-



mon , en 1710 , forma les dernières planches de ce genre dont il ait été fait usage en Angleterre , excepté , je crois , celles faites pour un ouvrage très-indifférent , publié depuis ce temps , *in-4°.* , sous le titre d'*an Herbal* , ou un Herbar. On dit que les premières planches en cuivre de plantes qui aient été faites sur le continent , sont celles de Columna , dans son *Phytobasanos* , en 1592. En Angleterre , si l'on excepte quelques figures uniques , et le petit nombre de planches qui sont dans la première édition de l'*Oxfordshire* de Plot , en 1677 , les figures gravées en cuivre de l'*Historia Oxoniensis* , sont celles qui ont paru les premières dans un grand ouvrage ; et les graminées qui sont dans ce livre , n'ont peut-être pas été surpassées jusqu'ici pour la netteté et l'exactitude de l'exécution.



## CHAPITRE XIII.

*Jardin botanique, fondé à Oxford, par Henry, comte de Danby. — Jacob Bobart en est le premier intendant. — Deux éditions du Catalogus Oxoniensis. — Détails sur les auteurs, les Bobart, Stephens et Browne. — Détails sur le docteur How. — Sa Phytologie est la première Flore anglaise, ou le premier ouvrage dans lequel on ait séparé les plantes d'Angleterre d'avec les exotiques. — Personnes qui ont aidé l'auteur dans cet ouvrage; Stonehouse, Bowles, et autres. — How, éditeur des Illustrationes posthumes de Lobel.*

## HORTUS OXONIENSIS.

JUSQU'ICI, quoique la botanique eût été cultivée avec quelque succès en Angleterre, elle n'avoit reçu d'encouragement d'aucune institution publique; mais voici le moment où l'étude de cette science acquit une nouvelle force et le pouvoir de faire des progrès, au



moyen de la fondation d'un jardin de plantes médicales à Oxford. Ces établissemens agréables et nécessaires ont été considérablement multipliés depuis les premières fondations de ce genre, dont on a déjà parlé, faites en Italie et ailleurs. Plusieurs universités des parties septentrionales et occidentales de l'Europe ont eu de ces jardins; Paris, en 1570; Leyde, en 1577; Leipsick, en 1580; Montpellier, en 1598; Jena, en 1628, et Oxford, en 1632. Celui de l'université de cette dernière ville, fut dû à la munificence de Henry, comte de Danby, qui donna pour cette fondation cinq acres de terrain, fit construire des serres, ainsi qu'une maison pour loger le jardinier, dota l'établissement, et y plaça comme premier inspecteur, Jacob Bobart, allemand de Brunswick, qui vécut, comme Wood nous l'apprend, dans la maison du jardin, et y mourut le 4 février 1679. On publia un catalogue des plantes, sous le titre de *Catalogus plantarum Horti medici Oxoniensis, latino-anglicus et anglico-latinus, alphabetico ordine*. Oxon., 1648, in-12, pp. 54 et 51. Dillenius nous apprend que Bobart dressa ce catalogue. Nous lisons dans la préface, que le jardin contenoit mille six cents espèces, par quoi l'on doit entendre



les plantes tant indigènes qu'exotiques, en y comprenant les variétés de chacune. On y fait uniquement l'énumération des plantes, sans indication de synonymes et sans renvoi à aucun auteur. Le nombre des espèces anglaises citées, monte à six cents, ou environ. La richesse de ce catalogue met dans un jour favorable le zèle et la diligence de Bobart. Grâce à ses soins et à ceux de son fils, le jardin d'Oxford continua de fleurir pendant beaucoup d'années.

Le catalogue d'Oxford, beaucoup perfectionné, fut publié de nouveau en 1658; on dut ce travail commun au docteur Stephens, à M. William Browne, et aux deux Bobart, père et fils. Voici le titre sous lequel il parut : *Catalogus Horti Botanici Oxoniensis, alphabeticè digestus, duas præterpropter, plantarum chiliadas complectens, priore duplo auctior, idemque elimatior, necnon etymologiis, qua græcis, qua latinis, hinc inde petitis, enucleatior : in quo nomina latina pariter et græca vernaculis, et in ejus sequiore parte, vernacula latinis præponuntur. Cui accessere plantæ minimum sexaginta suis nominibus insignitæ, quæ nullibi nisi in hoc opusculo memorantur. Curâ et operâ sociâ Philippi Stephani M. D. et Gulielmi Browne A. M.*



adhibitis etiam in consilium D. Roberto patre, hortulano academico ejusque filio, utpote rei herbariæ callentissimis. Oxon., 1658, *in-8°*. pp. 214.

Nous trouvons que le docteur Philippe Stephens, dont le nom est le premier parmi les auteurs de ce catalogue, est peu cité ailleurs, comme distingué par ses connoissances botaniques. Il naquit à Devizes, dans le Wiltshire, et étoit le premier de la maison de St.-Albans, à Oxford; ensuite il fut nommé membre (fellow) du nouveau collège, par les visiteurs, et devint principal de la maison de la Madeleine (Magdalen Hall). Il mourut à Londres, après l'avènement de Charles II au trône.

Merret, sans faire aucune mention du docteur Stephens, appelle expressément M. Browne, l'auteur de ce catalogue; et Wood dit qu'il y eut la principale part. Guillaume Browne naquit à Oxford, devint bachelier de théologie, et membre ancien (senior fellow) du collège de la Madeleine. Il mourut en mars 1678, âgé d'environ cinquante ans, et fut enterré dans la chapelle extérieure de son collège.

Dans cette édition augmentée, les auteurs ont, dans tous les cas où cela a été possible, non-seulement adopté les noms spécifiques



donnés par Gérard et Parkinson à chaque plante , mais encore cité la page de leurs ouvrages. C'est , autant que je l'ai pu découvrir , le premier livre imprimé sur ce sujet en Angleterre , dans lequel on trouve ce genre de citation. C'est une chose qui mérite d'être remarquée , qu'un secours aussi commode et aussi facile à procurer , après avoir été donné par Gaspard Bauhin , dans son *Phytopinax* , manque dans le *Pinax* même. Si Gérard et Parkinson avoient conservé dans leurs ouvrages les synonymes exacts des auteurs d'où ils ont tiré leurs plantes , et s'ils avoient cité leurs plantes , ils auroient incontestablement rendu leurs écrits plus utiles à la postérité , auroient été lus plus long-temps , et se seroient également préservés de l'oubli pendant un plus grand nombre d'années. On peut dire la même chose de Ray , qui a totalement négligé cette amélioration importante. La pratique en étoit si nouvelle , que les auteurs de l'*Hortus Oxo-niensis* ont cru nécessaire d'en faire l'apologie , et se sont couverts eux-mêmes de l'autorité de l'*Hortus Eystettensis*.

Il y a dans ce catalogue beaucoup de plantes douteuses , et qui ne peuvent être distinguées et reconnues d'une manière certaine ; et celles



marquées comme neuves , sont presque entièrement des variétés. Il paroît avoir peu enrichi , s'il l'a même fait , la botanique anglaise , et je ne connois point de plante indigène qui ait été mentionnée pour la première fois dans ce catalogue.

La seconde partie , ou la liste alphabétique des noms anglais , n'a été faite que pour renvoyer aux termes génériques latins qui sont dans la première.

## H O W.

Jusqu'à cette époque , on n'avoit pas essayé en Angleterre de séparer les plantes indigènes des exotiques. A la vérité , le docteur Johnson , comme je l'ai déjà observé , avoit publié des catalogues locaux des plantes de certains districts , mais personne n'avoit entrepris de donner une liste ou description générale des plantes anglaises seules , dans la forme de ce qui est maintenant appelé une Flore , terme qui , suivant ce que j'ai pu découvrir , a été employé pour la première fois par Simon Pauli , pour un catalogue des plantes du Danemarck , publié en 1648. C'est au docteur How que les Anglais doivent la première esquisse d'un ouvrage de ce genre ; et quoiqu'il n'ait pas donné



à son livre le titre de Flora , il fait cependant mention de ce terme dans sa préface.

Guillaume How naquit à Londres , en 1619 , et fut élevé à l'école du marchand Taylor. Il devint un commoner (1) du collège de St.-Jean d'Oxford , à dix-huit ans ; il prit son degré de bachelier en 1641 , et celui de maître-ès-arts en 1645 , et entra dans la carrière de la médecine. Il ne paroît pas qu'il y ait jamais pris son degré de docteur , quoiqu'il soit appelé communément le docteur How. Il entra avec beaucoup d'autres étudiants de ce temps dans l'armée du roi Charles I<sup>er</sup> , et fut récompensé de sa loyauté par le rang de capitaine dans une troupe de cavalerie. Quand le parti du roi eut échoué , How suivit ses études de médecine , et exerça cette profession. Il vécut d'abord à St.-Lawrence-Lane , et ensuite à Milk-Street (2). Il mourut vers le commencement de septembre 1656 , et fut enterré à côté du tombeau de sa mère , dans l'église de

---

(1) Les *commoners* sont des jeunes gens vivant et mangeant en commun dans les collèges d'Angleterre. Ils ont quelque rapport avec les anciens boursiers de nos collèges français. (*Note du traducteur.*)

(2) Noms de rues de Londres.



Sainte-Marguerite, à Westminster, laissant, comme dit M. Wood, une bibliothèque choisie de livres de son état, et la réputation d'un botaniste distingué.

Le principal ouvrage du docteur How, pour lequel nous parlons ici de cet auteur, porte le titre suivant : *Phythologia Britannica, natales exhibens indigenarum stirpium sponte emergentium*. Lond. 1650, in-12, pp. 133.

Les plantes sont rangées dans l'ordre alphabétique des noms latins, pris, suivant qu'il a plu à l'auteur, d'après différens écrivains du continent, ainsi que d'après Gérard, Parkinson et Lobel. On fait connoître l'endroit où croît chaque plante, et on spécifie les lieux particuliers où viennent celles qui sont rares. Le catalogue contient mille deux cent vingt plantes; au moyen de ce qu'on y a compris peu de mousses et de champignons, c'est un catalogue considérable pour ce temps, même en admettant les variétés que l'état actuel de la botanique rejetteroit.

L'auteur de ce petit volume étoit incontestablement un homme très-savant, et avoit une forte passion pour la connoissance des plantes; mais sa position ne paroît pas lui avoir donné d'occasion de voyager dans les différentes



parties de l'Angleterre , afin d'y satisfaire son goût pour la botanique anglaise , qu'il ne connoissoit pas d'une manière critique et étendue. M. Ray , dans la préface de son *Catalogus plantarum Angliæ* , a donné une liste de plus de trente espèces citées dans la *Phytologia* , qui ne doivent pas être mises au nombre des plantes indigènes de l'Angleterre ; les unes se trouvent dans les parties méridionales de l'Europe , les autres sont évidemment des produits accidentels ( outcasts ) des jardins ; et enfin , plusieurs ont certainement été prises par erreur pour quelques autres plantes , comme on le voit par l'impossibilité de les trouver dans les endroits que How a indiqués.

Les plantes rares lui ont été presque entièrement indiquées par ses amis , M. Stone-House , le docteur Bowles , M. Heaton , M. Loggins , M. Goodyer , et autres. Il en tira quelques-unes du manuscrit du docteur Johnson , l'éditeur de Gérard. Je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de donner des renseignemens plus étendus sur ces personnes , qui , à une époque plus reculée , ont contribué à étendre la botanique anglaise , et à y répandre la lumière. M. Stone-House , en particulier , a rendu de grands services aux amateurs de cette science. On voit qu'il voyagea



considérablement en Angleterre , parce qu'il rappelle les plantes qu'il découvrit en beaucoup de comtés. Il demeuroit particulièrement dans l'Yorckshire , et je conjecture qu'il vivoit dans un endroit appelé Darfield , près Barnsley , dans ce comté.

Le docteur Bowles et M. Goodyer sont , je crois , les mêmes personnes dont il a été parlé à l'article de Johnson. Je donnerai , par la suite , des détails sur M. Heaton , dans la suite de ces anecdotes.

Il a été observé que quelques-uns des papiers de Lobel étoient tombés dans les mains de Parkinson , et quelques autres en la possession du docteur How. Ceux-ci étoient le fragment du grand ouvrage de Lobel , que How publia en 1655 , sous le titre suivant :

Matthiæ de Lobel M. D. Botanographii regii eximii , stirpium illustrationes , plurima elaborantes inauditas plantas subreptitiis Joh. Parkinsoni rapsodiis ( ex codice M. S. insalutato ) sparsim gravatæ , ejusdem adjecta sunt ad calcem Theatri Botanici *Λμαρτηματα*. Accurante Guil. How , Anglo. Lond. 1655. in-4°. pp. 170.

On a parlé de cet ouvrage à l'article de Lobel. Il suffira d'observer ici , que les notes que l'édi-



teur y a mises, persuaderoient, presque au lecteur que l'éditeur a publié l'ouvrage dans le dessein d'épancher sa jalousie contre le Théâtre de Parkinson. Dans la préface de la Phytologie et dans celle de cet ouvrage, toutes les deux écrites dans un style fleuri et ampoulé, ainsi que dans les notes, il parle de Parkinson en des termes fort méprisans, et le représente comme s'étant approprié les observations de Lobel, sans avoir annoncé que celui-ci en étoit l'auteur. Quoi qu'il en ait pu être dans des exemples particuliers, l'accusation au total étoit mal fondée, puisque Parkinson, dans le titre même de son Théâtre, déclare qu'il en a fait usage, et qu'il a inséré les notes de Lobel avec celles de Bonham et de plusieurs autres. Dans le fait, il y a un emportement et une acrimonie dans le style, tant de l'auteur que de l'éditeur, qui, quoiqu'on en trouve encore quelques exemples dans ces derniers temps, se remarquent heureusement beaucoup moins souvent dans les écrits des savans et des gens de lettres de notre siècle.

---



## CHAPITRE XIV.

*Quelques détails sur les Tradescant, père et fils. — Tradescant père est le premier qui a formé un Muséum d'histoire naturelle en Angleterre. — Détail sur l'ouvrage publié par Tradescant. — Le Muséum légué à Ashmole. — Botanistes astrologues. — Robert Turner, Culpepper et Lovel. — Le dernier est le plus respectable de la secte à cette époque. — Sa Pambotanologia. — Herbier de Pechey. — Salmon ; son Herbier.*

## TRADESCANT.

QUOIQU'IL ne paroisse pas que les Tradescant aient contribué matériellement à augmenter ce qu'on entend plus spécialement par la botanique anglaise, ou la découverte et la plus grande connoissance des plantes croissant spontanément en Angleterre, cependant leur nom est trop distingué pour n'être pas rappelé honorablement dans un ouvrage destiné à conserver la mémoire des botanistes. En effet,



les Tradescant ont , à une époque ancienne , contribué , par leur jardin et leur muséum , à exciter une curiosité qui a été extrêmement utile aux progrès de l'histoire naturelle en général.

Jean Tradescant est né en Hollande , comme nous l'apprenons de Wood (1). On ne sait pas bien précisément à quelle occasion et à quelle époque il vint en Angleterre. On rapporte qu'il fut , pendant un temps considérable , au service du lord trésorier Salisbury , et de lord Wooton. Il voyagea plusieurs années , et dans différentes parties de l'Europe ; il alla même jusqu'en Russie. Il étoit sur une flotte qui fut envoyée contre les Algériens , en 1620 , et il a été fait mention qu'il recueillit des plantes dans la Barbarie et dans les îles de la Méditerranée. Il est dit avoir apporté le *trifolium stellatum* de Linnée , de l'île de Fermentera , et son nom se trouve souvent dans la seconde édition de Gérard , par Johnson , dans le théâtre des plantes de Parkinson , et dans son jardin des fleurs , imprimé en 1656. Mais je conjecture

---

(1) Wood a publié : 1°. *Historia et antiquitates Universitatis Oxoniensis* ; 2°. et *Athenæ Oxonienses*. Il est mort en 1695.



que Tradescant ne résidoit pas en Angleterre du temps de Gérard lui-même , ou qu'il ne fut pas connu de ce dernier.

Il paroît cependant avoir été établi en Angleterre , et avoir eu son jardin à Lambeth. Vers l'an 1629 , il obtint le titre de jardinier de Charles I<sup>er</sup>. Tradescant étoit un homme d'une curiosité extraordinaire , et il fut le premier qui fit en Angleterre une collection considérable de morceaux d'histoire naturelle. Il eut un fils du même nom , qui fit un voyage en Virginie , d'où celui-ci revint avec beaucoup de nouvelles plantes. Ils en introduisirent en Angleterre diverses espèces curieuses , dont plusieurs même portent leurs noms. La Spiderwort (1) de Tradescant , l'Aster de Tradescant , sont bien connus aujourd'hui ; et Linnée les a immortalisés parmi les botanistes , en faisant un nouveau genre sous leur nom , du *Spiderwort* , qui avoit auparavant été appelé *Ephemeron*. Son muséum , appelé l'Arche de Tradescant , attira la curiosité de son siècle , et fut beaucoup fréquenté par les grands , par qui il fut considérablement enrichi , comme on

---

(1) Tradescant's Spiderwort est une herbe bonne contre la morsure de l'araignée venimeuse.



le voit par la liste de ses bienfaiteurs, imprimée à la fin de son *Museum Tradescantianum* : parmi ses bienfaiteurs, on trouve, après les noms du roi et de la reine, les premiers noms de la noblesse.

L'auteur intitula ce petit volume : *Museum Tradescantianum*, ou collection de raretés conservées au Lambeth méridional, près Londres ; par Jean Tradescant, 1656, in-12. Ce livre contient un catalogue de ses oiseaux, quadrupèdes, poissons, coquillages, insectes, minéraux, fruits, curiosités de la nature et de l'art, instrumens de guerre, habillemens, ustensiles, monnoies et médailles. Tout cela est suivi d'un catalogue en anglais et en latin des plantes de son jardin, et d'une liste de ses bienfaiteurs. Les curieux peuvent voir une description curieuse des restes de son jardin, faite en 1749, par le feu sir Guillaume Watson, imprimée dans le quarante-sixième volume des *Transactions philosophiques* (1). On trouve

---

(1) On trouvera un abrégé de cette description à la 265<sup>e</sup> page du tome premier de la partie botanique, dans l'abrégé des *Transactions philosophiques*, publié à Paris, par Gibelin, chez Buisson, libraire, en 1790. On trouve encore dans le même volume, p. 365, un



en tête de ce volume les gravures du père et du fils, qui, au moyen de ce qu'elles ont été faites par Hollar, ont rendu le livre bien connu des amateurs d'estampes, qui ont ôté, des exemplaires imprimés, la plupart de ces portraits.

On ne sait pas d'une manière certaine dans quelle année mourut Tradescant le père ; mais son portrait, dont nous venons de parler, le représente comme avancé en âge.

Le fils hérita du muséum, et le légua à M. Ashmole, qui logeoit dans la maison de Tradescant. Dans la suite, il fit partie du muséum Ashmoléen, et le nom de Tradescant (1)

---

morceau du docteur Ducarel, sur le renouvellement de la botanique en Angleterre, avec quelques particularités touchant Tradescant.

(Note de Boulard.)

(1) Le nom de *Tradescantia* fut d'abord appliqué par Ruppius, Allemand, dans sa *Flora Jenensis*, à une plante introduite dans les jardins anglais par Tradescant lui-même, et assez connue sous le nom de Spiderwort de Tradescant, genre auquel Linnée lui-même a réduit depuis six autres espèces.

Suivant le dictionnaire anglais de Boyer, le Spiderwort est une herbe bonne contre la morsure d'une araignée venimeuse.



fut injustement remplacé par celui d'Ashmole. Jean, le fils, mourut en 1662. Sa veuve érigea un monument curieux en l'honneur de la famille, dans le cimetière de Lambeth. Le feu savant docteur Ducarel en a donné, dans le soixante-troisième volume des Transactions philosophiques, une description étendue et des gravures d'après le dessin qui étoit dans la bibliothèque Pepysienne, à Cambridge.

R. TURNER, CULPEPPER ET LOVEL.

L'astrologie étoit loin d'avoir perdu son crédit dans la médecine et la botanique, au milieu de ce siècle. Ce crédit étoit encore entretenu par la crédulité, ainsi que par la superstition des uns et la malhonnêteté des autres. Plusieurs médecins et d'autres savans montroient quelque penchant pour elle. Beaucoup de praticiens d'une classe inférieure, et de nombreux empiriques, étoient encore les défenseurs et les partisans de l'astrologie, dans la préparation et l'application des simples.

Il y a un herbier écrit par Robert Turner, qui se nomme lui-même *Botanologiae studiosus*, sous le titre de : *Botanologia, the British Physician, etc.*, c'est-à-dire, le Médecin anglais, ou la nature et les vertus des



plantes anglaises, ouvrage décrivant exactement celles qui croissent naturellement dans le pays, avec leurs différens noms, grecs, latins ou anglais; leur nature, le lieu où elles fleurissent, le temps qui est le plus propre pour les cueillir, le degré de température qui leur convient, leurs applications, leurs vertus, leurs usages en médecine et en astrologie, etc. Londres, 1664, *in*-12. Mais parmi les botanistes astrologues, Nicolas Culpepper est extrêmement distingué. Son herbier, imprimé pour la première fois en 1652, qui continua pendant plus d'un siècle d'être le manuel des bonnes dames à la campagne, est bien connu; et pour rendre justice à l'auteur, on doit avouer que ses descriptions des plantes ordinaires sont faites avec une clarté et une justesse caractéristique, qui feroient honneur à une meilleure plume.

Il y a cependant un auteur de cet ordre, que son mérite doit préserver d'un oubli total. L'herbier complet (*compleat Herbal*) de Robert Lovel, quoiqu'il ait dit qu'il l'avoit écrit quand il étoit jeune, est un ouvrage si singulier, qu'il est digne qu'on en fasse mention dans cette histoire. On doit seulement regretter que Lovel ait mal appliqué ses talens, car



il en avoit plusieurs , savoir : une vaste connoissance des livres , une surprenante industrie dans la collection de ses matériaux , et non moins de jugement pour les mettre en ordre. La première édition fut imprimée en 1659 , la seconde en 1665 , *in-8°.* , à Oxford ; elle contient six cent soixante-douze pages , sans l'introduction de quatre-vingt-quatre , et porte le titre suivant : *Pambotanologia , sive Enchiridion Botanicum , ou herbier complet ( a compleat Herbal , etc. )* , qui contient la somme des auteurs anciens et modernes , tant galéniques que chimiques , concernant les arbres , arbrisseaux , plantes , fruits , fleurs , etc. , rangés par ordre alphabétique ; où tous ceux qui ne sont pas dans le jardin médical d'Oxford , sont marqués par des astérisques ; ouvrage indiquant leurs places , noms , saisons , espèces , température , vertus , usages , doses , dangers et antidotes , ainsi qu'une introduction à la connoissance des plantes , un appendix d'exotiques , et un index universel des plantes , montrant celles qui croissent sauvages en Angleterre : seconde édition avec des additions. Oxford , 1665 , *in-12.*

Ceux que la curiosité porte à suivre cette route , ne peuvent pas être aisément dirigés



vers un ordre de simples plus concis ou plus parfaitement méthodique , suivant les principes galéniques des quatre élémens , tempéramens et qualités , qu'ils ne le seront par l'introduction en tête de cet ouvrage.

L'ordre suivi dans l'ouvrage même de Lovel , est conforme à l'alphabet des noms anglais ; on y a joint les lieux où les végétaux croissent , le temps de leur floraison , ensuite leur nom en grec , et le terme latin officinal. Il n'y a point de description des plantes ; mais les qualités et usages de chacune ont été recueillis d'une foule d'auteurs , et appliqués à toutes les espèces sous chaque terme générique. On y trouve aussi la manière dont les plantes doivent être employées en médecine ; l'autorité qui prescrit l'usage de chacune d'elles , est citée exactement , et les composés officinaux dans lesquels elles entrent , sont exposés avec soin. L'auteur parle des simples , tant indigènes qu'exotiques.

Il annonce avoir cité près de deux cent cinquante auteurs , dont il donne la liste. A la page 482 commence un appendix sur les drogues des Indes orientales et occidentales , extrait des Arabes et d'Hernandez. On y trouve un index considérable de toutes les plantes de son



herbier, avec les synonymes, surtout des anciens auteurs, des plantes qui sont mentionnées dans Tradescant, dans le Pinax de Bauhin; de celles qui sont dans les jardins étrangers botaniques, et non dans celui d'Oxford, et enfin de celles qui sont dans la Phytologia Britannica. L'ouvrage est terminé par un index considérable des maladies, avec les remèdes appropriés, qu'on tire des simples de son livre. Dans son catalogue d'auteurs, il donne le nombre de figures contenues dans les ouvrages des anciens auteurs: je transcris cet exposé et ce calcul, comme un objet de curiosité, qui ne peut manquer de faire plaisir au lecteur ami de la botanique (1).

---

|                                        |      |
|----------------------------------------|------|
| (1) Apollinaris, seu Albertus. . . . . | 141  |
| Alpinus, Prosper . . . . .             | 46   |
| Bauhinus, J. . . . .                   | 3547 |
| Brunsfelsius. . . . .                  | 288  |
| Camerarius. . . . .                    | 1003 |
| Clusius, rariores. . . . .             | 1135 |
| exotica . . . . .                      | 194  |
| Columna. . . . .                       | 205  |
| Cordus . . . . .                       | 272  |
| Dodonæus. . . . .                      | 1305 |
| Durantes. . . . .                      | 879  |
| Eystettensis Hortus. . . . .           | 1083 |



Après avoir parlé de Culpepper et de Lovel ,  
je ne puis m'empêcher de parler d'un auteur  
plus respectable , quoiqu'il ne fût pas profond  
botaniste.

C'est Jean Pechey , docteur en médecine ,  
membre du collège des médecins. Il a publié  
*in-8°.* , en 1694 , The compleat Herbal , etc. ,  
ou Herbar complet des plantes médicinales ,  
contenant ceux des végétaux , tant anglais  
qu'étrangers , qui sont employés en médecine  
et en chirurgie. L'ouvrage a été réimprimé à  
Amsterdam , en 1674 et en 1707. Les des-  
criptions qui sont courtes , sont prises de l'his-  
toire des plantes de Ray ; les vertus sont tirées  
de divers auteurs. Les lieux où les plantes

---

|                             |      |
|-----------------------------|------|
| Fuchsius. . . . .           | 516  |
| Johnsonii Gerardus. . . . . | 270  |
| Lobel . . . . .             | 2116 |
| Lonicerus. . . . .          | 833  |
| Mathiolus. . . . .          | 957  |
| Parkinson. . . . .          | 2786 |
| Rauwolf . . . . .           | 42   |
| Renealme. . . . .           | 42   |
| Ruellius. . . . .           | 350  |
| Tragus . . . . .            | 567  |



anglaises croissent naturellement sont spécifiés ; mais l'auteur prouve qu'il n'avoit pas de grandes connoissances en botanique , en mettant plusieurs plantes indigènes au nombre des exotiques. Pechey fut le premier qui introduisit l'usage du casumunar , dont il est dit avoir fait un secret , et qu'il regardoit comme un correctif du quinquina.

On publia dans la même année *Philobotanologia* , seu *historia vegetabilium sacra* , ou *Herbier de l'écriture sainte* , par Guillaume Westmacott, *in-8°.*, 1694. N'ayant pas vu ce volume , je ne puis en parler.

#### SALMON.

Si mes lecteurs veulent bien excuser l'anachronisme , je suis ici tenté d'anticiper pour placer le nom d'un auteur que le genre de ses écrits rend propre à être nommé après Culpepper et Lovel , quoique , dans le temps où il a vécu , le crédit de l'astrologie fût encore plus baissé. J'ai besoin de me justifier un peu auprès du critique minutieux en botanique , de ce que je mets dans ce recueil le nom de Salmon , bien connu comme un auteur ayant écrit sur beaucoup de sujets , et ayant publié



de nombreux ouvrages sur la médecine, tous dans le genre empirique. J'avoue cependant que je ne puis passer tout à fait sous silence un écrivain auquel, quoiqu'on ne puisse le louer comme botaniste, on ne peut cependant refuser le mérite du travail, puisqu'il a passé vingt ans de sa vie à compiler un herbier de mille deux cent quatre-vingt-seize pages in-folio. J'en citerai le titre, qui montrera suffisamment la nature de son ouvrage :

The english Herbal, etc., c'est-à-dire, l'Herbier Anglais, ou histoire des plantes, contenant : 1°. leurs noms grecs, latins et anglais ; 2°. leurs espèces, ou divers genres ; 3°. leurs descriptions ; 4°. le lieu où elles croissent ; 5°. le temps de leurs floraisons et semailles ; 6°. leurs qualités ou propriétés ; 7°. leurs spécifications ; 8°. leurs préparations galéniques et chimiques ; 9°. leurs vertus et usages ; 10°. un florilegium complet, ou collection de toutes sortes de fleurs choisies, cultivées par nos fleuristes, mises dans l'ouvrage à leurs propres places, où vous avez leur culture, leur choix, la manière de les arranger, tant pour l'utilité que pour l'agrément, le tout orné de gravures exquises, ou de figures des espèces les plus considérables ; par



Guillaume Salmon , docteur en médecine.  
Londres , in-fol. 2 vol. 1711.

L'ordre du livre de Salmon est alphabétique; et comme c'est un ouvrage de pure compilation , il déclare avoir consulté tous les auteurs botanistes ayant de la réputation , et il en fait l'énumération. Son dessein étoit de traiter principalement des herbes médicinales. Comme ouvrage de botanique , son livre est au-dessous de toute critique , les erreurs dans ce genre y étant énormes , tant pour le nombre que pour le degré. En détaillant le pouvoir des simples , il se sert des expressions galéniques dont se servoient les écrivains du siècle précédent , et attribue avec la plus grande profusion des vertus nombreuses et extraordinaires à presque chaque plante qu'il décrit. S'il n'a pas eu de talent , il a eu au moins quelque mérite dans l'ordre régulier de ses sujets , subordonné à sa méthode. Ces qualités , s'il avoit été plus instruit en botanique , et s'il eût possédé un jugement plus sain pour distinguer les propriétés des simples , auroient pu le mettre en état d'exécuter avec plus de succès le projet qu'il paroît s'être proposé , savoir : celui de remplacer les herbiers de Gérard et de Parkinson , projet dans lequel il a



totalelement échoué. J'ai parlé précédemment de ses planches, en parlant des gravures en bois.

Enfin, je laisse ici ces anciens auteurs pour m'occuper d'auteurs distingués; et c'est avec une satisfaction particulière que je vais parler d'un homme dont le génie profond et le travail infatigable ont formé une nouvelle époque, non-seulement pour la botanique, mais encore pour la zoologie. Je regrette singulièrement dans cette occasion de n'avoir point quelques nouveaux matériaux pour faire encore mieux connoître le célèbre Ray, de qui on peut dire avec vérité que, sans avoir eu la protection d'un Alexandre, il fut l'Aristote de l'Angleterre, et le Linnée de son temps (1).

---

(1) On publiera incessamment la traduction de la vie de Linnée. Voyez-en un chapitre traduit par A. M. H. Boulard, dans le Magasin encyclopédique d'octobre 1808.



## CHAPITRE XV.

*Coup-d'œil jeté sur l'état de la botanique à l'époque qui précède immédiatement celle de Ray. — Détails sur la vie et les écrits de cet auteur : son Catalogus Cantabrigiensis. — Trois premières tournées botaniques de Ray. — Différens appendix au catalogue de Cambridge. — Ses voyages en pays étrangers. — Sa quatrième tournée en Angleterre. — Il est nommé membre de la société royale de Londres.*

## RAY.

Si nous considérons les progrès de la botanique pendant la première époque du dix-septième siècle, nous voyons que, quoique plusieurs individus tant de l'Angleterre que du continent aient pu travailler pour lui faire faire des progrès, elle ne fut au total dans un état florissant, ni dans ce pays, ni dans aucune autre contrée de l'Europe. Depuis le temps des Bauhin jusqu'à celui de Ray, son progrès comme



science fut lent. Les restes de Jean Bauhin, son *Historia plantarum universalis*, imprimée en 1650 en trois grands volumes in-folio qui coûtèrent quarante mille florins, dont F. L. de Graffenreid fit les frais, furent le principal ouvrage que produisit le continent, et ce fut en effet un ouvrage inappréciable; c'est un monument de savoir et d'industrie, dont tout autre siècle ne peut fournir lui-même que peu d'exemples. Ce que Gesner avoit fait pour la zoologie, Jean Bauhin l'effectua pour la botanique. Son ouvrage est réellement le dépôt et le recueil de tout ce qu'il y a de précieux dans les anciens, dans ses prédécesseurs immédiats, et dans les découvertes de son propre temps, relativement à l'histoire des végétaux; et il est exécuté avec cette exactitude et cette sagesse de critique qui ne peuvent être le partage que des talens supérieurs.

Divers obstacles s'opposoient aux progrès de la botanique. L'Europe étoit en proie à la guerre (1), ce perpétuel ennemi tant de la communication libre entre les savans, que du com-

---

(1) Lisez les ouvrages historiques de M. Gaillard; auteur dont les écrits respirent l'amour de la justice, de la paix et de l'humanité.



merce qui est toujours utile aux sciences naturelles. Dans la médecine, on négligeoit les simples pour des remèdes tirés de la chimie ; l'alchimie même faisoit encore l'objet des recherches de beaucoup de personnes chez tous les peuples de l'Europe. Quoique plusieurs jardins botaniques, tant publics que particuliers, eussent été établis, cependant ils ne florissoient point. Les Indes n'avoient pas encore versé leurs trésors dans la partie du monde que nous habitons, avec cette profusion qu'on éprouva bientôt après. La passion même de l'amateur des fleurs pour les variétés, nuisoit au véritable esprit de la botanique. Mais alors approchoit le temps où la botanique alloit recevoir un avantage et un embellissement capital par l'introduction et l'établissement d'un *système*, de l'origine et des progrès duquel il n'est pas déplacé, dans mon plan, de donner une courte description, puisque cette grande révolution a formé une nouvelle ère dans l'histoire de la science. Cependant comme la renaissance de cette science ne peut être placée avant le temps où M. Ray et le docteur Morison vécurent, je différerai d'exposer ce que je veux dire sur ce sujet, jusqu'à ce que j'aye donné quelque idée des écrits de ces naturalistes justement célèbres, par les



travaux de qui le système lui-même fut rétabli et amélioré.

Les anecdotes les plus anciennement données sur la vie de M. Ray, auxquelles je puis renvoyer, sont quelques légers et courts détails sur sa vie, qui se trouvent dans l'ouvrage intitulé: *Compleat history of Europe for the year, 1705*. On peut voir un récit plus lié sur ce savant et excellent homme, dans le *General dictionary* et la *Biographia britannica*; mais la relation la plus détaillée de sa vie, est celle que le docteur Scott a publiée en 1760, d'après les matériaux rassemblés par le docteur Derham. On en trouve un bon abrégé dans le *Biographical Dictionary* (1). Nous devons beaucoup regretter que notre curiosité ne puisse être plus amplement satisfaite que par ces mémoires courts et imparfaits.

Un récit plus circonstancié de la vie de Ray seroit, même aujourd'hui qu'il y a déjà longtemps que nous avons perdu cet homme célèbre, une acquisition précieuse pour la biographie; il feroit un extrême plaisir à ceux qui sentent les

---

(1) Ou dictionnaire biographique. C'est un ouvrage qui a paru en Angleterre, dans le genre de notre dictionnaire historique. (*Note de A. M. H. B.*)



grands progrès que Ray a fait faire à l'histoire naturelle en général ; enfin , un écrivain jouissant du rang le plus distingué dans la littérature biographique , est seul capable de rendre toute la justice qui est due aux talens multipliés de cet auteur , à ses découvertes et à ses écrits.

Jean Wray , ou , comme il écrivit toujours lui-même son nom après l'année 1669 , Ray , naquit à Black-Notley , près Braintree dans l'Essex , le 29 novembre 1628. Quoique son père fût dans un état aussi peu relevé que celui de forgeron , il envoya son fils à l'école de grammaire à Braintree ; en 1644 , il le fit entrer à Catherine-Hall dans la ville de Cambridge , d'où , en moins de deux ans , il l'envoya au collège de la Trinité , où les sciences , plus polies , étoient plus cultivées. Le docteur Barrow étoit son camarade ( fellow pupil ) et son intime ami. Leurs rapides progrès les rendirent tous les deux les favoris de leur savant tuteur ( tutor ) , le docteur Duport (1). Ray fut choisi associé-mineur ( minor-fellow ) de la

---

(1) Je présume qu'il est ici question du célèbre Isaac Barrow , et du savant Duport , auteur de la *Gnomologia Homeri* , et d'une traduction des psaumes en vers grecs. ( *Note de A. M. H. B.* )



Trinité en 1649 ; on le nomma , en 1651 , professeur ( lecturer ) de grec du collège ; en 1653 , professeur de mathématiques , et en 1655 , professeur ( reader ) d'humanités. Ces places sont des témoignages suffisans de ses talens et de son habileté à cet âge peu avancé. Il passa ensuite par les charges du collège , et devint précepteur ( tutor ) de beaucoup de jeunes gens distingués par leur naissance et leurs talens , qui lui donnèrent de justes éloges , et lui témoignèrent leur reconnoissance pour les soins vigilans qu'il leur avoit donnés. Il se fit remarquer encore au collège comme un prédicateur plein de sens , et un bon théologien. Comme son travail favori étoit l'étude des ouvrages de Dieu , il commença , dans les leçons qu'il fit au collège , à jeter les fondemens de sa *Sagesse de Dieu dans la création* , et de ses trois *Discours physico-théologiques* , qui furent si bien reçus par le public.

A l'époque où Ray commença à s'occuper de l'étude de la nature , on n'étoit pas beaucoup plus avancé dans la connoissance des plantes , qu'on ne l'avoit été dans le même lieu , quand Turner avoit commencé , plus d'un siècle auparavant. Ray ne pouvoit trouver de maître dans cette étude. Je ne suis pas en état de dire



qu'un seul ouvrage savant sur le sujet des plantes, eût encore paru à Cambridge; car le *Green forest* ou la Forêt verte de Maplet ne peut guère mériter ce titre. A la vérité, Oxford avoit éprouvé, non-seulement le bienfait d'un encouragement donné par un particulier, mais encore celui de la munificence publique, dans l'établissement d'un jardin. A Cambridge, Ray se trouvoit tout seul, mais à la vérité il valoit une armée. Ayant appris cette science de lui-même et étant plein d'ardeur, il montra avec tant de chaleur l'utilité de la botanique, et son intime connexion avec les arts et les agrémens de la vie, indépendamment des jouissances que le spectacle et l'observation de la nature procurent toujours aux esprits contemplatifs, qu'il la rendit bientôt un objet d'attention, et qu'il compta parmi ses associés dans ce genre d'étude, M. Nid, membre sénieur dans son propre collège, M. Francis Willughby et M. Pierre Courthope: le premier de ces messieurs devint son compagnon inséparable; mais il eut le malheur d'avoir à pleurer sa perte avant la publication de son premier ouvrage qui parut sous le titre de *Catalogus plantarum circa Cantabrigiam nascentium*, pp. 182, cum indicibus, etc. pp. 103, in-12.



Ce petit volume contient toutes les plantes que l'auteur avoit observées et qui croissoient spontanément dans le voisinage de Cambridge, montant à six cent vingt-six, en n'y comprenant pas toutes les variétés et les plantes douteuses. Ce nombre est petit, si on le compare avec celui de beaucoup de catalogues modernes ; mais il ne le paroîtra pas tant, si on se rappelle qu'à cette époque, on n'avoit encore reconnu qu'infiniment peu d'individus de la classe de la cryptogamie, et très-peu de la tribu des graminées.

Les plantes sont rangées dans l'ordre alphabétique des noms latins, et Ray présente au long les synonymes des quatre auteurs principaux dont on faisoit alors usage : ce sont Gérard, Parkinson et les deux Bauhin. Il cite même d'autres auteurs, quand ils ont bien caractérisé la plante. On trouve en tête une liste des auteurs, si instructive et faite avec tant d'exactitude, qu'elle n'a point perdu son utilité, même aujourd'hui. M. Ray y a inséré beaucoup d'observations choisies sur les usages médicaux et économiques des plantes, sur la structure des fleurs, sur les variétés. Non-seulement il y a décrit plusieurs plantes nouvelles qu'il avoit découvertes, mais il a indiqué



avec exactitude des moyens d'en distinguer un grand nombre qui auparavant étoit imparfaitement connu. Le lecteur trouve encore dans ce livre un index des noms anglais précédant les noms latins, un index spécifiant les lieux particuliers où croissent les plantes les plus rares, ensuite une indication de l'étymologie de beaucoup de noms, et une explication des termes employés dans la science. Enfin il a fait dans cette dernière partie tout ce qu'il étoit possible de faire pour faciliter le travail de celui qui étudie ces plantes, comme il avoit fait les mêmes efforts dans la première partie, pour instruire et amuser le lecteur érudit.

Je me suis un peu étendu sur ce petit volume, parce que l'auteur a suivi à peu près le même plan dans ses catalogues subséquens, et dans sa Synopsis. *Moles parva, vis magna.* Si les juges modernes veulent bien considérer le temps où ce premier ouvrage de Ray a paru, et combien les catalogues donnés précédemment étoient maigres, ils prononceront certainement que le livre de Ray étoit une production extraordinaire. On avoit publié en Angleterre peu de catalogues locaux, et je ne sache pas qu'il en eût été publié sur le con-



tiennent un seul où l'on vît autant de science et d'érudition si heureusement réunies.

Parmi les différentes notes qui sont dans ce catalogue, en voici une qui n'est peut-être pas connue du public. M. Ray nous apprend que les habitans de Norwich excelloient depuis long-temps dans l'art de cultiver et de faire naître des belles fleurs, et qu'à cette époque les fleuristes avoient leurs fêtes annuelles, et donnoient, comme aujourd'hui, un prix à celui qui avoit la plus belle fleur.

On ne peut douter que ce volume n'ait reçu l'accueil le plus favorable de ceux qui étoient savans dans cette partie, qu'il n'ait répandu le goût de l'étude des plantes, et qu'en procurant de la réputation à son auteur, il ne l'ait encouragé à continuer à se livrer avec zèle à ses études.

Cependant ces occupations n'empêchèrent pas Ray de suivre son projet d'entrer dans le ministère. En décembre 1660, il fut ordonné diacre et prêtre par le docteur Sanderson, évêque de Lincoln, et continua d'être membre (fellow) du collège de la Trinité, jusqu'à l'acte de Saint-Barthelemi (1). Comme il

---

(1) Suivant l'histoire d'Angleterre de Hume, on



ne souscrivit pas cet acte , cela lui fit ôter sa place. Cet événement eut lieu le 18 septembre 1662.

Le désir que M. Ray avoit de connoître encore mieux la botanique anglaise , le porta , dans l'automne de 1658 , à entreprendre un voyage qu'il fit , seul , dans les comtés du milieu de l'Angleterre , et dans les parties septentrionales du pays de Galles , pour chercher des plantes. Cette tournée dura depuis le 9 août jusqu'au 18 septembre. M. Ray avoit conservé quelques notes courtes de ce voyage et de deux autres , dans lesquelles il avoit marqué et écrit les endroits où il avoit été chaque jour , quelques faits remarquables qu'il avoit observés , plusieurs observations sur les antiquités qu'il avoit trouvées ; enfin il y indiquoit aussi quelques plantes rares. Le docteur Scott a publié ces itinéraires avec la vie de Ray.

Dans ses voyages suivans , il fut ordinairement accompagné de quelques amis ayant le

---

appelle ainsi l'*acte* d'uniformité qui passa au parlement en 1662 , parce que cet acte devoit commencer à avoir son exécution au 24 août , fête de Saint Barthelemi.

( *Note de A. M. H. Boulard.* )



même goût ; ainsi , dans son second voyage , qui eut lieu dans l'automne de 1661 , M. Willughby et quelques autres gentlemen (1) allèrent avec M. Ray en Ecosse , en traversant les comtés de Durham et de Northumberland ; ils passèrent à Edimbourg et à Glasgow , et revinrent par le Cumberland et le Westmorland. Ce voyage dura six semaines , depuis le 26 juillet jusqu'au 30 août. En 1662 , Ray , accompagné de Willughby , fit son troisième voyage qui fut le plus considérable. Voici la marche qu'il y tint : Il alla dans le Cheshire , en traversant les comtés du milieu de l'Angleterre ; il alla de là dans le nord du pays de Galles , et , traversant les comtés du milieu de ce pays , il se rendit dans le Pembrokeshire , en côtoyant la partie méridionale jusqu'à Bath et Bristol , d'où il se rendit à Finistère , par Sommerset et Devon ; enfin il revint par le Dorsetshire , le

---

(1) Je laisse ce mot anglais , parce qu'il n'est pas possible de le rendre en français autrement que par une périphrase. Le mot *gentleman* , dont *gentlemen* est le pluriel , ne signifie pas *gentilhomme*. Il signifie un homme que sa fortune et son éducation mettent en état de vivre noblement ou honorablement.

( Note de A. M. H. B. )



Wiltshire et le Hampshire. Cette excursion dura depuis le 8 mai jusqu'au 18 juillet ; M. Ray y fit une récolte abondante qui le mit en état d'enrichir son catalogue (général) des plantes anglaises, dont il s'occupoit alors ; en même temps il ne négligea aucune occasion, particulièrement à Tenby, dans le pays de Galles, et dans le comté de Cornouailles, de décrire ceux des poissons et des oiseaux qui étoient les moins communs dans les autres parties, préparatoirement aux ouvrages qu'il se proposoit de publier sur la zoologie.

En 1663, il publia un appendix au catalogue de Cambridge, contenant des corrections et l'addition de quarante-deux plantes. En 1685, parut un autre appendix, avec l'addition de soixante autres plantes qu'on n'avoit pas fait connoître auparavant, et qui furent principalement communiquées par M. Dent, de Cambridge. Ces petits traités sont devenus très-rares. Ceux qui sont curieux de voir quelles étoient ces plantes ajoutées, les trouveront distinguées des autres dans les *Plantae Cantabrigienses* du professeur Martyn.

Se trouvant alors libre, et n'ayant plus ni la contrainte, ni les occupations de la vie de collège, il se trouva disposé à accompagner



sur le continent MM. Willughby, Skippon et Nathaniel Bacon, dont deux étoient ses élèves (pupils). Ray fut absent depuis le 18 avril 1663 jusqu'en 1665 et 1666, pendant lequel temps il visita la France, la Hollande, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, et poussa son voyage jusqu'en Sicile et à Malte. On verra dans la suite le fruit de ce voyage.

A son retour du continent il passa l'été de 1666 avec ses amis dans l'Essex et le Sussex, et il s'y occupa à lire les ouvrages qui avoient été publiés en Angleterre pendant les trois années de son absence. Il employa l'hiver à revoir et ranger le muséum de son ami et élève Willughby, qui étoit riche en animaux et en fossiles, à disposer ses propres catalogues pour sa liste générale des végétaux anglais, et à former les tables de l'ouvrage du docteur Wilkins, intitulé : *Real or universal Character* (1).

Dans l'été de 1667, Ray, accompagné de

---

(1) Je crois que c'est l'ouvrage dont notre dictionnaire historique, qui a paru à Lyon en l'an 12, ou 1804, parle, sous le titre d'Essai sur le langage philosophique.

(Note de A. M. H. B.)



son très-estimable ami Willughby, fit sa quatrième excursion dans les comtés éloignés. Ils quittèrent Middleton-Parck le 25 juin, et allèrent à Finistère par les comtés de Worcester, de Gloucester et de Somerset; ils revinrent par les Hants à Londres, le 13 septembre. Dans ce voyage, indépendamment des objets de leurs recherches, que j'ai déjà indiqués, ils prirent des notes sur les mines, et sur la manière de faire le sel. Ray ne négligea pas en outre de faire, comme il avoit fait auparavant, d'amples additions à ses collections de proverbes et de locutions locales des Anglais.

Le 7 novembre, il fut choisi membre de la société royale, et l'évêque Wilkins le détermina à traduire en latin le *Real character* de ce prélat. Il fit cette traduction; elle n'a jamais été publiée, mais le manuscrit en existe encore dans la bibliothèque de la société royale. Il passa la dernière partie de l'année et le commencement de 1668, avec des personnes qui avoient été ses élèves au collège de la Trinité, savoir : M. Burrel et M. Courthope, à Danny, dans le Sussex; sir Robert Barnham, à Bocton, dans le Kent, et M. Willughby, dans le Warwickshire. Dans l'automne de cette année, il



fit seul son cinquième voyage dans l'Yorckshire et le Westmorland, revenant en septembre à Middleton-Hall, et il passa l'hiver avec M. Willughby, qui venoit alors de se marier.



## CHAPITRE XVI.

*Suite de la vie de Ray. — Il fait des expériences sur la sève. — Catalogus plantarum Angliæ. — Sixième voyage en Angleterre. — Mort de Willughby, et de l'évêque Wilkins. — Nomenclator classicus. — Mariage de Ray. — Observations topographiques, morales, etc. qu'il fit dans ses voyages étrangers, avec le Catalogus plantarum exoticarum, qui y est joint.*

## RAY.

Vers ce temps, le docteur Tonge, le docteur Beal, et quelques autres particuliers se livrant à l'étude de la philosophie et de la physique, étoient occupés d'expériences relatives au mouvement de la sève dans les arbres. Dans le printemps de 1669, MM. Ray et Willughby, qui étoient du nombre de ces savans, entreprirent une suite d'expériences de ce genre, et engagèrent M. Lyster, connu depuis sous le nom de docteur Lyster, à se livrer au même



travail. Ces expériences furent faites sur le bouleau, le sycomore ou grand érable, l'aulne, le frêne, le noisetier, le châtaignier, le noyer et le saule; on trouva que les deux premiers de ces arbres étoient les plus propres à remplir le but qu'on se proposoit, parce qu'ils extravasent leurs sucs plus aisément.

Les expériences de Ray et de Willughby, qui furent imprimées dans le quatrième volume des Transactions philosophiques, prouvèrent les divers cours, ascendant, descendant et latéral de la sève, mais ces deux savans évitèrent de donner aucune opinion décisive sur la circulation réelle, en haut par les vaisseaux du bois, et en bas par ceux qui sont entre le bois et l'écorce; doctrine qui fut bientôt après soutenue par Grew et Malpighi, et adoptée à la vérité ensuite par Ray lui-même.

Je n'ai guère besoin d'observer que cette doctrine de la circulation de la sève donna lieu aux expériences de Hales et de plusieurs autres. On sait que Hales prétend que la sève monte et descend dans le même système de vaisseaux, suivant qu'elle est affectée par les opérations réunies de l'air et de la chaleur. Cependant il s'est trouvé ces dernières années assez d'hommes ingénieux, qui, persuadés,



1°. qu'il y a entre les animaux et les végétaux une analogie plus grande qu'on ne croit ordinairement; 2°. et que même les plantes, non-seulement vivent, mais sentent encore, ont avancé que probablement il y avoit une circulation réelle des sucs, le *succus communis* s'élevant des racines, et le *succus proprius* y descendant. C'est au temps qu'il appartient de décider si ces physiologies doivent céder à la *prolepsis plantarum* de l'école de Linnée.

Lorsque Ray fut à Chester, en 1669, il profita d'une occasion d'examiner un jeune marsouin (porpess), et d'en suivre la dissection. Il communiqua à la société royale, en 1671, une description détaillée de la structure anatomique de cet animal, et elle fut imprimée dans les Transactions philosophiques, nos. 74 et 76.

En 1671, Ray écrivit un morceau imprimé dans les Transactions philosophiques, n°. 74, sur le sujet de la génération spontanée, point de philosophie qui a été beaucoup discuté, et auquel plusieurs savans sont encore attachés. Il paroît par cet écrit, que Ray rejeta de bonne heure cette doctrine, et il fut confirmé dans son opinion par les expériences de Redi.

Nous allons maintenant recueillir le fruit des



différens voyages faits par Ray dans diverses parties de l'Angleterre , dans le dessein , 1<sup>o</sup>. de s'assurer d'une manière certaine des lieux où venoient les plantes indigènes de ce pays ; 2<sup>o</sup>. de rechercher les plus rares ; 3<sup>o</sup>. et de tâcher d'en découvrir de nouvelles. Ray atteignit ces trois buts ; il termina cette année son catalogue , et le dédia à Willughby , son ami et son Mécène , sous le titre suivant : *Catalogus Plantarum Angliæ et insularum adjacentium , tum indigenas tum in agris passim cultas complectens*. Lond. 1670 , pp. 358 , in-8<sup>o</sup>.

Cet ouvrage est fait sur le plan du catalogue de Cambridge en général , quant à l'ordre du sujet , si ce n'est que l'auteur a été beaucoup plus réservé à citer les synonymes de tous les auteurs , excepté les quatre écrivains classiques , savoir : Gérard , Parkinson , et les deux Bauhin. Plusieurs plantes nouvelles sont décrites dans ce volume , et on y donne les différences caractéristiques de beaucoup de douteuses , avec cette exactitude critique qui distinguoit la plume de Ray d'une manière si honorable , et qu'on n'avoit remarquée avant lui dans aucun écrivain anglais.

Jusqu'alors on s'étoit peu occupé des cryp-



togames et des graminées ; et dans ce volume , les plantes de ces classes ne sont guère plus nombreuses que celles dont il est parlé dans le catalogue de Cambridge. Le nombre total des plantes qui sont sur cette liste monte seulement à environ mille cinquante. Ce petit nombre est le résultat de l'extrême circonspection que Ray mit , non-seulement pour n'admettre aucune variété à la place des espèces , mais encore pour exclure toutes celles qui n'étoient appuyées que sur une autorité douteuse. How , dans sa *Phytologia* , en a plus de mille deux cents , et Merret , dans son *Pinax* , en a plus de mille quatre cents , preuves certaines que ces auteurs n'avoient pas assez étudié ces distinctions délicates qui avoient guidé le jugement de Ray. On peut remarquer comme une autre preuve de leurs erreurs , qu'on n'a pas encore découvert aujourd'hui un grand nombre des plantes dont ils ont parlé. Ray , connoissant si bien les fautes du *Pinax* de Merret , omit à dessein de le citer , comme il l'écrit au docteur Lyster , afin d'éviter de le critiquer , ce dont il n'auroit pu se dispenser , s'il avoit donné son opinion impartiale sur cet ouvrage.

Dans cette année , il écrit à Lyster qu'on lui faisoit une offre , qu'il regardoit comme



très-libérale, de cent livres sterlings par an, outre le remboursement de tous ses frais, pour accompagner trois jeunes gens dans les pays étrangers. Mais il la refusa, quoiqu'il désirât beaucoup de revoir les plantes des Alpes. Le mauvais état de sa santé eut quelque part à son refus, et nous voyons que, dans le printemps suivant, en 1671, il souffrit beaucoup d'une jaunisse. Cependant il fut si bien rétabli avant le mois de juillet, qu'il se trouva en état d'entreprendre un sixième voyage, dans lequel il prit avec lui Thomas Willisel, homme illettré, mais qui mérite que son nom soit ici rappelé par rapport à son amour pour les plantes, et au zèle ainsi qu'à l'assiduité avec lesquels il en cherchoit et en faisoit des collections. Ils voyagèrent dans le Derbyshire, l'Yorckshire, et tous les comtés du nord, allant jusqu'à Berwick, et revenant par l'évêché de Durham.

Dans la même année, Ray fit une perte inappréciable, celle de son excellent ami François Willughby, écuyer, qui mourut le 3 juillet, dans la trente-septième année de son âge. La plus étroite intimité avoit subsisté entr'eux depuis qu'ils avoient été camarades de collège, et elle fut cimentée par une conformité de



goûts, qui très-souvent, est un motif plus fort d'union que les liens du sang. Willughby avoit pris de bonne heure un goût très-vif pour l'étude du règne animal, et avoit fait des collections extraordinaires pour compléter l'histoire des oiseaux et des poissons. Il avoit été aidé dans les travaux auxquels il s'étoit livré à cet égard, par son ami Ray; et ce dernier reçut de Willughby une preuve frappante de sa confiance et de son grand attachement, ayant été nommé l'un de ses exécuteurs testamentaires, et chargé de l'éducation de ses deux fils, dont l'aîné n'avoit pas quatre ans. Willughby attacha généreusement à ce soin, dont il prioit son ami de se charger, une pension annuelle de soixante livres sterlings, qui fut toujours régulièrement payée à Ray pendant sa vie.

Aussitôt après ce funeste événement, Ray renonça à faire encore des voyages dans les contrées de l'ouest, comme il se l'étoit proposé; et il refusa de se rendre à l'invitation que le docteur Lyster lui faisoit de vivre avec lui à Yorck, parce qu'il vouloit s'occuper de remplir fidèlement l'honorable obligation que la confiance de son ami lui avoit imposée.

Pour l'utilité de ses jeunes élèves, Ray com-



posa , en 1672 , son *Nomenclator classicus*. Il y fut déterminé , en voyant combien les manuels dont on se servoit habituellement , contenoient d'erreurs dans les noms de plantes et d'animaux. Cette compilation a été assez estimée pour être consultée par ceux qui ont publié dans la suite des dictionnaires et des lexiques. Elle a été réimprimée plusieurs fois.

Le 19 novembre 1672 , il eut encore à regretter l'un de ses meilleurs amis , en perdant l'évêque Wilkins. Il avoit une estime et un respect sincère pour ce prélat plein de candeur , de talent et de savoir.

Dans le lot de la vie humaine , on ne répare pas aisément de pareilles pertes après l'âge de quarante-cinq ans. Il est par conséquent assez raisonnable de conjecturer que ces privations contribuèrent à lui faire désirer davantage de mener une vie retirée , et qu'elles accélérèrent au moins l'union qu'il forma l'année suivante , en épousant Marguerite , fille de M. Jean Oakely , de Launton dans l'Oxfordshire ; ce mariage se fit dans l'église de Middleton , le cinq juin 1673.

En la même année , Ray donna au public le fruit de ses voyages dans les pays étrangers , dans un ouvrage anglais intitulé : *Observations*



*togographical*, etc. ou Observations topographiques, morales et physiologiques faites dans un voyage fait dans une partie des Pays-Bas, de l'Allemagne, de l'Italie et de la France. Londres, 1673, pp. 499.

Le grand objet qu'il s'étoit proposé, en accompagnant ses trois associés dans ce voyage, avoit été d'augmenter ses connoissances dans l'histoire naturelle, et particulièrement dans le règne végétal: le grand nombre de plantes qu'il y observa et qu'il y recueillit, surpassa son attente, ainsi qu'il nous l'apprend. Il ne laissa échapper aucunes occasions de décrire les oiseaux et les poissons des différens pays qu'il parcourut, pour suivre les plans de Willughby. Ses notes sur les oiseaux d'Allemagne furent malheureusement perdues. Dans le volume dont nous nous occupons actuellement, Ray ne s'est pas borné à l'histoire naturelle: il y traite des mœurs des peuples, et s'y étend souvent sur les avantages et les défauts des différens gouvernemens; on y trouve particulièrement des jugemens sur les villes du continent, et sur l'état des académies, ainsi que des universités. Il ne néglige pas de faire mention des antiquités qu'il a vues dans son voyage, et il donne



une description très-méthodique de celles de Rome. Indépendamment d'un grand nombre de remarques sur diverses parties de l'histoire naturelle, il y a, dans ce livre de Ray, une digression qui, dans son temps, a dû être très-intéressante, sur les lieux les plus remarquables où l'on trouvoit les coquilles pétrifiées et les corps fossiles, tant en Angleterre que dans les autres pays. On y remarque aussi les différentes opinions des auteurs, sur l'origine de ces corps : il déclare franchement qu'il pense que ce sont des restes de corps qui ont été autrefois organisés, contre l'avis de ceux qui les regardoient comme le produit de ce qu'ils appeloient une force plastique. Il appuya, dans la suite, ce qu'il avançoit à cet égard, de nouveaux raisonnemens exposés dans une lettre au docteur Robinson. Voyez *Letters, etc.* p. 165.

Dans le récit de son voyage, il cite en chaque occasion ces plantes qui ne sont pas nées en Angleterre, et en donne des listes considérables. Nos voyageurs passèrent en tout six mois à Genève, ce qui donna à Ray une occasion d'acquérir beaucoup de connoissances, relativement aux plantes de la Suisse, particulièrement à celles du mont Salève, de



Dole et du mont Jura ; il en découvrit même quelques-unes qui avoient été inconnues aux botanistes précédens , quoique ce pays eût été la patrie des Gesner et des Bauhin.

Le célèbre Haller le range même parmi ceux qui ont beaucoup enrichi la botanique de ce pays , et il rend le témoignage le plus honorable à l'habileté, l'exactitude et le jugement que Ray a montrés , en sachant reconnoître , en caractérisant et en décrivant les plantes de cette fertile contrée.

A la fin de ces observations , on trouve une liste alphabétique des plantes mentionnées dans le cours du livre , sous le titre de : *Catalogus stirpium in externis regionibus à nobis observatarum , quæ vel omnino vel parcè admodum in Angliâ sponte proveniunt* , pp. 115.

Dans la distribution de ces plantes , il cite pour les synonymes , les mêmes auteurs que dans ses catalogues précédens , et il donne occasionnellement des observations sur les qualités et les usages des végétaux dont il parle.



## CHAPITRE XVII.

*Érudition variée de Ray. — Recueil de proverbes anglais. — Recueil de mots anglais. — Seconde édition du Catalogus plantarum Angliae. — Il publie l'Ornithologie de Willughby, tant en latin qu'en anglais. — La société royale l'engage à faire des expériences en histoire naturelle. — Il se retire à Black-Notley, dans l'Essex. — Il publie l'Ichtyologie de Willughby.*

RAY.

LES connoissances de Ray n'étoient pas bornées à l'histoire naturelle. Dans la littérature, il avoit du goût pour les recherches philologiques, et il s'étoit beaucoup occupé du génie de la langue anglaise. Il a laissé, sur ces matières, des écrits qui ont étendu sa réputation au-delà de la sphère de l'histoire naturelle, et qui l'ont fait connoître du monde savant en général.

Je renvoie à sa collection des proverbes



anglais, et à sa collection des mots anglais. Il posa les fondemens de ces deux ouvrages dans les divers voyages qu'il fit dans les différentes parties de l'Angleterre. On termina l'impression de ses proverbes en 1669, mais ils ne furent publiés qu'en 1672; et il en parut en 1678 une seconde édition beaucoup plus considérable, sous le titre suivant : *A collection of english proverbs digested into a convenient method, etc.*, ou *Recueil de proverbes anglais, rangés dans un ordre commode, pour qu'on puisse les trouver promptement dans chaque occasion, avec de courtes notes; ouvrage où l'on a ajouté les proverbes locaux, avec leurs explications, d'anciens vers proverbiaux moins connus, des maximes proverbiales étrangères, et des proverbes écossais. Ce livre est aussi enrichi de plusieurs centaines de proverbes anglais, et d'un appendix de proverbes hébraïques, avec des notes et des parallèles. Cambridge, in-8°, pp. 144.*

Il a été réimprimé beaucoup de fois, et je pense même qu'il l'a été encore en 1768.

Des hommes distingués par leur science et par leur esprit, n'ont pas regardé comme une occupation indigne d'eux, de rassembler ces maximes et ces sentences, qui contiennent des



leçons de prudence et de morale , ou même un agréable badinage. Les adages d'Erasme prouvent combien ce célèbre savant estimoit ce genre. Les proverbes sont une espèce de préceptes transmis oralement et par la tradition , qui étoient plus estimés avant que l'usage de l'imprimerie eût autant répandu les connoissances. Dans les pays orientaux , c'est encore même aujourd'hui une manière d'instruire qui est chère aux habitans , et qui est en grand usage parmi eux.

Le recueil de Ray contient une ample collection de ces proverbes , qui se sont transmis en Angleterre , de père en fils , pendant une nombreuse suite de générations. Elle est , je crois , la plus considérable de ce genre , et l'auteur y a inséré beaucoup de notes qui éclaircissent l'origine et le sens de ces leçons aphoristiques , et qui ne répandent pas peu de jour sur les mœurs et les usages des hommes de différentes classes.

En 1674 , parut son livre intitulé : *Collection of english words , etc.* , ou Recueil de mots anglais , dont on ne fait pas généralement usage ; en deux catalogues alphabétiques , l'un pour les comtés du nord , et l'autre pour les comtés du midi ; ouvrage auquel on a ajouté



une description de la manière de préparer et de raffiner les métaux qui se trouvent en Angleterre. Londres, in-12.

Ce petit volume est dédié à son ami, M. Courthope, à l'instigation de qui il avoit été entrepris, et qui avoit contribué considérablement à l'augmenter. La première édition contenoit un catalogue des oiseaux et des poissons anglais, mais on le retrancha de la seconde édition, beaucoup augmentée et améliorée, qui parut en 1691, Ray ayant alors formé le projet de donner son ouvrage intitulé : *Synopsis Animalium*.

Ce recueil des mots anglais est l'une de ces collections philologiques qui amusent et satisfont la curiosité générale. Il sert non-seulement aux étrangers et à ceux qui voyagent, mais encore à ceux qui restent dans leur pays, en même temps qu'il contribue à répandre la langue anglaise et à éclaircir sa construction. M. Thoresby, de Leeds, envoya à M. Ray une addition considérable pour cette liste, en 1703. Cette addition fut imprimée dans ses Lettres philosophiques, par M. Derham.

En 1675, Ray communiqua à la société royale quelques expériences faites, je crois, par Willughby, accompagnées de ses propres



observations , et tendant à établir d'une manière certaine le véritable usage de la vessie d'air dans les poissons. Elles sont imprimées dans les Transactions philosophiques , n<sup>o</sup>. 115 , et la physiologie actuelle des poissons a confirmé leur justesse et leur exactitude.

En 1677 , comme il ne restoit plus d'exemplaires de son catalogue des plantes anglaises , il en donna une autre édition augmentée de nouvelles observations , avec l'addition de trente espèces des plantes les plus parfaites , et quinze fungus. Plusieurs de ceux-ci étoient des découvertes nouvelles. Il y donne aussi les figures du pentaphylloïdes fruticosa ( *potentilla fruticosa* Linnæi ), et du fungus phalloïdes ( *phallus impudicus* Linnæi ).

Après son mariage , Ray résida constamment à Middleton-Hall , où les occupations qu'il avoit alors demandoient toute son habileté comme auteur , et tous ses soins comme fidèle tuteur et mentor. Il remplit deux devoirs , dont l'un consistoit à répondre à la confiance de Willughby , en élevant ses fils , et l'autre à être l'éditeur de ce qu'avoit laissé cet estimable ami qu'il avoit perdu , sur l'histoire des oiseaux et des poissons. L'Ornithologie fut imprimée la première. Comme ce qui en restoit étoit sur



des papiers séparés, et dans un état indigeste, et écrit en latin, Ray mit en ordre ces fragmens, et y ajouta, d'après ses propres observations, des matériaux considérables et précieux. Elle fut publiée sous le titre suivant : *Ornithologiæ libri tres, in quibus aves omnes hactenus cognitæ in methodum naturis suis convenientem redactæ accurate describuntur. Iconibus elegantissimis et vivarum avium simillimis æri incisis illustrantur. Totum opus recognovit, digessit, supplevit Johannes Raius. Lond. 1676, in-fol. pp. 307, t. 77, f. 353.*

Ray traduisit ce volume en anglais, et le publia en 1678, avec des additions considérables, et avec des figures gravées aux dépens de madame Willughby. L'exécution de ces figures ne répondoit nullement au mérite de l'ouvrage. Cependant ces occupations ne l'empêchèrent pas de renouer une correspondance avec M. Oldenburgh, savant allemand, qui, après avoir résidé quelque temps à Oxford, avoit été nommé secrétaire de la société royale, lors de la création de cette compagnie savante. En 1674, on pria M. Ray de s'engager, avec d'autres membres, sur la demande de la société, à fournir des observations sur des sujets d'histoire naturelle, pour être lues à ses



assemblées , la société se trouvant dans un état de langueur , malgré le zèle extrême de son secrétaire et de plusieurs autres membres.

Il écrivit à cette occasion plusieurs mémoires, dont quelques-uns ont été par la suite imprimés dans les Transactions philosophiques. Nous voyons par ses lettres que , parmi ceux qui ne furent pas publiés , il y en avoit sur l'acide des fourmis , sur un fossile d'un genre à figure , trouvé à Malte , et connu sous le nom de bastoon letters, de St.-Paul, p. 120 ; sur les trochites , sur les mousserons , sur le lancement des dards des araignées , sur les semences des plantes , et sur leurs différences spécifiques.

A la mort de la mère de son ami , lady Willughby , douairière , et quand les fils de cet auteur de l'Ornithologie sortirent de dessous la tutelle , Ray se retira pendant quelque temps , en 1676 , à Sutton-Cofield , distant d'environ quatre milles de Middleton-Hall , où il resta jusqu'à la St.-Michel de 1677. Il se retira ensuite à Falkborne-Hall , près Black-Notley. Il fit bâtir dans ce dernier endroit une maison , et s'y établit définitivement le 24 juin 1679.

L'Ichtyologie de Willughby n'étant pas en-



core publiée, Ray s'occupa, en 1684, d'en mettre en ordre les matériaux qui avoient été laissés dans un état très-confus et très-imparfait. Peut-être n'y avoit-il que M. Ray qui pût rendre parfaitement ce service à l'ouvrage laissé par son ami; ou au moins, il est certain que personne n'étoit plus propre à exécuter cette entreprise, puisque, non-seulement Ray avoit entièrement fourni à Willughby beaucoup de ses matériaux, mais que le reste avoit été recueilli pendant qu'ils vivoient dans une société journalière, et qu'ils voyageoient ensemble.

Ray écrivit lui-même les deux premiers livres, revut, augmenta et mit en ordre la totalité, et l'envoya à la société royale, dont les membres contribuèrent à fournir les planches, et par le crédit de l'évêque Fell, l'ouvrage fut imprimé à Oxford, la société royale en faisant toute la dépense. Il parut sous le titre suivant : *Francisci Willoughbeii armigeri de Historiâ piscium libri quatuor, jussu et sumptu S. Ray. Lond. editi. Totum opus recognovit, coaptavit, supplevit, librum etiam primum et secundum integros adjecit J. Raius. Oxon. 1686, in-fol. pp. 343.*



## CHAPITRE XVIII.

*Ray médite le plan de son histoire générale des plantes. — Methodus plantarum, livre servant comme d'introduction à cette histoire. — Deux premiers volumes de l'histoire, dans lesquels près de sept mille plantes sont décrites. — Fasciculus stirpium. — Première édition de la Synopsis stirpium Britannicarum.*

RAY.

RAY étant établi à Black-Notley, et libre des soins et des travaux auxquels il s'étoit livré depuis la mort de Willughby, se remit avec un grand zèle à son ancienne étude des plantes; et ayant déjà acquis une réputation qui justifioit toutes les espérances que ses amis avoient formées, il s'occupa d'écrire l'histoire générale des plantes, pour satisfaire à leurs désirs.

Préparatoirement à ce grand ouvrage qu'il se proposoit de disposer systématiquement, il donna, en 1682, sa *Methodus plantarum*,



augmentée et perfectionnée d'après les tableaux synoptiques, qu'il avoit imprimés dans le *Real character* de l'évêque Wilkins, en 1668. Voici le titre de cette méthode :

Methodus plantarum nova brevitatis et perspicuitatis causâ synoptice in tabulis exhibita, cum notis generum tum summorum tum subalternorum characteristicis ; observationibus nonnullis de seminibus plantarum et indice copioso. Lond. 1682, in-8°. pp. 166.

Je ne sais d'après quelle autorité Linnée parle d'une édition de cet ouvrage, ayant la date 1665, et totalement distincte de celle de 1682 ; mais comme l'édition citée par Linnée est plus ancienne que le tableau de Wilkins, c'est probablement une méprise.

Le principe fondamental de Ray est de ranger et conserver toutes les plantes ensemble, autant qu'il est possible, dans leurs caractères naturels, résultans de la conformité dans la fructification et dans l'habitude générale, ou port général. Il suit de-là que Ray, comme les autres, a trop négligé la fleur, et a fait beaucoup trop d'attention aux feuilles. Il suit l'ancienne division du règne végétal, en arbres, arbrisseaux et plantes herbacées, rangeant cependant avec les dernières celles qu'on a



appelées *suffrutices*, ou sous-arbrisseaux. Il divise, 1°. les arbres en neuf classes, comprenant dans la dernière les anomales; 2°. les arbrisseaux en six; 3°. et les herbes, en quarante-sept.

Quand il eut dans la suite amélioré son ouvrage, il réduisit ces classes à trente-trois; sa méthode, qui est en effet extrêmement travaillée, sera mieux connue, si on considère les classes. Pour lui rendre justice, il faut même renvoyer à la meilleure édition, afin de juger sa méthode d'après la plus grande perfection qu'il lui a donnée.

Ray a joint à ce livre un tableau clair, concis et synoptique du système de Césalpin, et il donne les motifs pour lesquels il n'adopte pas ce système, quoiqu'il avoue avec candeur combien il doit à l'auteur, qu'il reconnoît être le père du système.

En 1683 et 1684, Ray et le docteur Robinson s'écrivirent plusieurs lettres, pendant que ce dernier faisoit un voyage dans le pays étranger. Elles rouloient sur différens faits d'histoire naturelle qui n'étoient pas bien éclaircis. Par exemple, il étoit difficile de bien fixer quelle étoit l'espèce exacte de la macreuse, oiseau que les catholiques romains permettent de man-



ger dans le carême. Leurs observations sur cet oiseau furent publiées dans les Transactions philosophiques de 1685 , au n°. 172. Il est prouvé que cet oiseau est le scoter, ou l'*anas nigra* Linnæi.

Nous voici maintenant parvenus à cet ouvrage que Linnée et Haller appellent si justement *Opus immensi laboris* , et qui , si l'on pense que c'est l'ouvrage d'un seul homme , n'a peut-être été surpassé que par celui de Jean Bauhin , qui , cependant , ne vécut pas assez pour mettre la dernière main à son travail.

Ray nous apprend que ce fut à l'instigation de Willughby , qu'il commença à rassembler des matériaux dans la vue de composer une histoire générale des plantes ; qu'après la mort de cet ami , en 1672 , il interrompit ce travail , et qu'ayant appris que Morison avoit le même projet , et qu'on espéroit beaucoup des travaux de ce docteur , il avoit à la fin renoncé à son projet ; mais que Morison étant mort en 1683 , sans avoir fini la plus grande partie de son ouvrage , il avoit repris son travail avec le plus grand zèle , d'après le vœu de ses amis , et particulièrement de M. Hotton , à qui il le dédia. Nous ne pouvons assez admirer l'étonnante application et le talent surprenant de ce



grand homme, qui le mirent en état de rassembler, en quatre ans, de si nombreux matériaux, et de donner deux volumes in-folio, de près de mille pages chacun. Il ne paroît pas avoir eu dans ce travail le secours d'un copiste, et il l'a exécuté avec une telle habileté et un tel jugement, que cet ouvrage a obtenu les suffrages et les applaudissemens de tous ceux qui se sont ensuite distingués dans cette science.

L'auteur se proposoit d'embrasser toute la botanique de son siècle, en décrivant séparément, et réduisant à son propre système, toutes les plantes de Bauhin et de ceux qui avoient enrichi ensuite la science par leurs découvertes. Lors de la publication du premier volume de Ray, ces plantes étoient celles du Mexique, d'après Hernandez; celles du Brésil, d'après Piso et Marcgraave; celles des Indes orientales, d'après Bontius; les plantes rares d'Italie, d'après Zanoni; les plantes nouvelles, d'après Morison, Breynius et Mentzel; les plantes de Sicile, d'après Boccone; mais surtout le vaste trésor des six premiers volumes de l'*Hortus Malabaricus*, et beaucoup d'autres plantes tirées d'ouvrages moins connus.

Après avoir mis en tête une liste instructive des écrits de près de cent auteurs botanistes



cités par lui dans le cours de son livre, et avoir donné une explication des termes, il présente une exposition très-instructive de la philosophie des végétaux, qui comprend beaucoup de choses, et dans laquelle, 1°. l'anatomie et la physiologie des plantes, d'après Malpighi et Grew, ainsi que d'après ses propres expériences; 2°. et les différences des parties des végétaux, d'après Jungius et d'autres, sont expliquées et éclaircies avec ce jugement, cette connoissance du sujet, cette concision, et cette exactitude méthodique, qui, à mon avis, avoient rarement été égalées par les écrivains précédens, si même elles l'avoient jamais été. Cela a rendu l'introduction à son histoire un abrégé de tout ce qu'il y avoit de curieux dans la science de son temps, et aucune des découvertes subséquentes n'a fait oublier ce qu'elle contient d'instructif, au point d'en faire même aujourd'hui un ouvrage sans intérêt. Il n'est pas facile de présenter à un moderne qui étudie, un état plus exact de l'état de la science à la fin du dix-septième siècle, que celui qu'offre cette introduction, tandis que l'ouvrage lui-même montre les grands progrès que la science a faits depuis la même époque, et auxquels l'auteur a lui-même contribué d'une manière distinguée.



Le premier volume fut publié en 1686, sous le titre suivant : *Historia plantarum generalis, species hactenus editas aliasque insuper multas noviter inventas et descriptas complectens; in quâ agitur: primò, de plantis in genere earumque partibus, accidentibus, et differentiis; deinde, genera omnia tum summa tum subalterna ad species usque infimas, notis suis certis et caractericis definita, methodo naturæ vestigiis insistente disponuntur; species singulæ accuratè describuntur, obscura illustrantur, omissa supplentur, superflua resecantur, synonyma necessaria adjiciuntur, vires denique et usus recepti compendio traduntur. Accesserunt lexicon botanicum et nomenclator botanicus, cum indicibus necessariis nominum, morborum et remedium. In-folio, vol. 1, pp. 984; vol. 2, pp. 985 — 1944; præter indices, 1688.*

Dans l'arrangement général du sujet, suivant son propre système, il a, dans différens cas, perfectionné les classes. On trouve à la tête de chaque livre ou classe, un tableau synoptique de tous les chapitres ou *genera*.

Dans la disposition particulière, après avoir mis en tête de chaque chapitre l'étymologie du nom générique, il donne le caractère du



genre ; et dans l'énumération des espèces , il cite au long les synonymes de Gaspard Bauhin, d'après son Pinax , et ceux de Jean Bauhin , Gérard et Parkinson , d'après leurs histoires respectives , en introduisant rarement d'autres , quand la plante a été connue à l'un de ces écrivains.

Ses descriptions des anciennes plantes sont prises d'après les auteurs ci-dessus mentionnés. Néanmoins elles sont abrégées ordinairement , et améliorées dans beaucoup de cas , d'après sa propre connoissance des plantes. Il ne manque jamais de dire d'où ces plantes viennent , et il a distingué partout les anglaises d'avec les exotiques. Il a indiqué , avec le plus grand soin , toutes celles qu'il n'avoit pas eu occasion de voir par lui-même. Il fait connoître les endroits où elles croissent , ainsi que le temps de leur floraison ; et il ajoute , d'après les autorités les plus respectables , des observations choisies relatives à leurs qualités et à leurs différens usages.

Dans l'histoire des arbres , qui forment la principale et la plus noble partie du règne végétal , comme étant d'un usage très-varié dans l'économie domestique , il a étendu ses recherches , et présenté , avec beaucoup de



soin, un plus grand nombre de particularités intéressantes. Ray a évité exprès d'entrer dans des recherches fines et critiques, relativement aux espèces; car, indépendamment de ce que ce travail auroit grossi énormément son volume, cela devenoit moins nécessaire, après les descriptions qui avoient été données par Jean Bauhin, l'Ecluse, ainsi que d'autres auteurs, et qui étoient si supérieures à celles de leurs prédécesseurs. L'homme qui voudra examiner plus en détail et avec plus de critique, peut être renvoyé à ces auteurs, pour y satisfaire plus ample-ment sa curiosité.

Ray a décrit dans ces volumes environ six mille neuf cents plantes, en en comprenant néanmoins dans ce nombre beaucoup que les botanistes modernes ont depuis regardées comme des variétés.

Les *Addenda* du second volume contiennent plusieurs catalogues intéressans, tels que ceux de l'histoire de Zanoni, composés des plantes nouvelles de l'Italie, de la Suisse et du Milanais; ceux de Breynius, celui des plantes de Virginie observées par M. Banister, et une liste abrégée de celles du Mexique, d'après Hernandez, qui, moyennant soixante



mille ducats , avoit eu les dessins et peintures de mille deux cents espèces, objets qui périrent dans l'incendie de l'Escorial.

Dans la préface du premier volume, Ray reconnoît les obligations qu'il avoit à beaucoup de ses amis qui l'avoient aidé. Parmi ceux qui avoient le plus essentiellement contribué à enrichir son ouvrage , on compte sir Edouard Hulse, le docteur Tancrède Robinson, le docteur Sloane , et son proche voisin, M. Dale. Dans le second volume , il ajoute à ces noms ceux de Guillaume Courtine, écuyer de Middle-Temple ; du docteur Plukenet , de M. Doody et de M. Petiver.

Il y a des exemplaires de l'histoire de Ray , avec la date de 1693 ; mais je crois qu'il n'y a que la page portant le titre du livre , qui soit nouvelle , le reste des exemplaires , imprimés par Faithorne, étant tombé vers cette époque entre les mains de Smith et de Walford. Des écrivains étrangers citent des éditions portant une date aussi moderne que celle de 1716 ; mais je présume que c'est une méprise, ou que cela provient que des exemplaires aurent encore passé dans d'autres mains.

Après que les exemplaires de la première édition du *Catalogus plantarum Angliæ* eurent



été épuisés, Ray avoit été exhorté par son ami le docteur Ralph Johnson, à en donner une seconde, qui seroit faite dans un ordre conforme à son système; mais, comme il n'avoit pas encore assez travaillé sa méthode, il refusa alors de donner sa seconde édition, qui ne parut qu'en 1677, dans un ordre alphabétique.

Cependant, comme on avoit besoin d'une troisième édition, après la publication de l'histoire des plantes, il réfléchit sur les moyens de la mettre dans une forme systématique; et en même temps il publia, en 1688, un ouvrage intitulé: *Fasciculus stirpium Britannicarum, post editum plantarum Angliæ catalogum observatarum*. Lond. in-8°. Ce petit volume étendit considérablement la botanique anglaise. Plusieurs plantes très-rares des montagnes ou des Alpes, venues dans le pays de Galles, quelques plantes rares venues dans le comté de Cornouailles, de nouveaux champignons, de nouvelles mousses, de nouvelles herbes, des gazons, parurent pour la première fois dans ce petit catalogue.

La Synopsis, quoiqu'en état d'être mise sous presse aussitôt après le *Fasciculus*, ne fut publiée, d'après des retards occasionnés par l'im-



primeur, qu'en 1690, où elle parut sous le titre de *Synopsis methodica stirpium Britannicarum*, in quâ tum notæ generum charactericæ traduntur, tum species singulæ breviter describuntur; 250 plus minus novæ species partim suis locis inseruntur, partim in appendice seorsim exhibentur, cum indice et virium epitome, in-8°. pp. 317.

De même que Ray avoit dédié son catalogue alphabétique à François Willughby, écuyer, son grand Mécène et ami, il montre ici le même respect pour Thomas, le seul fils qui eût survécu de son respectable patron. Il l'exhorte à suivre l'exemple de son excellent père; et il exprime, dans le langage le plus énergique, tous ces vœux ardents que la reconnoissance et le respect pour la mémoire du père, ainsi que l'amour pour l'élève, pouvoient seuls inspirer.

Dans la préface, M. Ray reconnoît les secours qu'il a reçus de M. Bobart, surintendant du jardin d'Oxford; de M. Dale, son voisin, savant et ingénieux apothicaire à Brain-tree; de M. Matthieu Dodsworth; de M. Samuel Doody, apothicaire à Londres, célèbre pour avoir été le premier qui a augmenté la classe de la cryptogamie; de M. Thomas



Lawson , de Strick-Land , dans le Westmorland ; de M. Jacques Newton , botaniste habile et zélé ; du docteur Edouard Lloyd , d'Oxford ; de M. Jacques Petiver ; du docteur Robert Plott ; du docteur Plukenet ; du docteur Hans Sloane ; de M. Guillaume Sherard , alors membre ( fellow ) du collège de Saint-Jean , à Oxford ; et du docteur Tancrede Robinson , à qui Ray communiqua le manuscrit de son ouvrage , et à qui il se regardoit comme ayant de très-grandes obligations pour les corrections et additions que Robinson y avoit faites.

L'appendix contient une liste de plantes rares , communiquées par M. Bobart ; quelques nouvelles plantes , données par M. Sherard ; un catalogue de celles de Jersey , fait par le même ; des espèces nouvelles et rares , avec des observations critiques du docteur Plukenet ; des mousses et des plantes rares , indiquées par M. Doody ; des corrections et additions faites par Tanorède Robinson , et un catalogue de trente-quatre espèces communes à l'Angleterre et à la Jamaïque , communiqué par le docteur Sloane. Dans cet ouvrage , Ray a placé dans l'index les observations sur les usages et qualités des plantes.

Depuis ce temps , la Synopsis est devenue



le compagnon de poche de tout botaniste anglais. Elle ne contribua pas peu à faciliter la science et à lui faire faire des progrès. Elle répandit la connoissance du système ; et, en obligeant ceux qui vouloient s'y perfectionner, à faire la plus grande attention aux caractères génériques, elle conduisit à distinguer, d'une manière plus délicate et plus exacte, les genres et les espèces (1).

---

(1) La piété de Ray rappelle, 1°. celle des Guettard, des Duhamel, et de tous ces savans nommés à la page 211 du premier volume des *Vies de Milton et d'Adisson*, publiées à Paris, chez Perlet, en 1805, et à la page 276 du second volume de la traduction des *Bienfaits de la religion*, de Ryan; 2°. celle de Claude Bernard, dit le *Pauvre Prêtre*, qui, de son vivant, se dépouilla en faveur des pauvres de son bien, montant à trois cent mille livres; 3°. et celle de l'abbé Feraud, mort à Marseille en 1807, dont il est parlé dans le tome 5 des *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*, qui paroissent à Paris, chez Leclère, libraire.



## CHAPITRE XIX.

*Suite de la description des ouvrages de Ray.*

— *Son livre anglais intitulé : Sagesse de Dieu dans les œuvres de la création. — Sa Physico-Théologie. — Ray considéré comme zoologiste. — Il est le premier qui ait écrit sur les animaux d'une manière vraiment systématique. — Synopsis Quadrupedum. — Avium et Piscium. — Il publie les voyages de Rauwolf, avec des additions précieuses. — Stirpium Europæarum Sylloge. — Controverse avec Rivin. — Catalogue provincial de plantes pour le Camden de Gibson. — Grands progrès que Ray a fait faire à la botanique anglaise. — Ils sont prouvés par la seconde édition de la Synopsis. — De variis plantarum methodis. — Epistola ad Rivinum. — Son ouvrage pour persuader de mener une vie sainte.*

RAY.

JUSQU'À cette époque, Ray s'étoit montré au public, principalement comme naturaliste ;



mais il se fit connoître alors comme théologien. Il est inutile de dire qu'il se distingua dans ce genre , peut-être plus que la plupart de ceux qui avoient écrit avant lui sur la théologie. On dit que sa première publication sur des sujets y relatifs , étoit originairement, et dans son esquisse , seulement des exercices de collège ou des lieux communs. Il les réunit et les étendit pour en faire un volume convenable. Ensuite il les confia au soin de son ami le docteur Tancrède Robinson , qui en fit imprimer cinq cents exemplaires sous le titre suivant : *The Wisdom of God manifested, etc.*, ou la Sagesse de Dieu , manifestée dans les ouvrages de la création , in-8°. , 1691. L'ouvrage fut imprimé l'année suivante ; la onzième édition fut publiée en 1743 , la douzième en 1758. Je pense qu'il en a paru depuis plusieurs autres éditions. Ce livre a été traduit en plusieurs langues étrangères. Ce sont là des témoignages prouvant assez l'estime publique dont il a joui.

Il n'entre pas immédiatement dans mon plan de m'étendre sur cet ouvrage , ou d'examiner si les raisonnemens *à priori* ou *à posteriori* , sont les plus propres à parvenir au but de ce livre , qui est de prouver l'existence de Dieu.



« Qui historiam naturæ , naturæ etiam creatorem colit ». Je me contenterai d'observer que Ray , par la connoissance étendue des œuvres de la nature , que son esprit vaste embrassoit si complètement , étoit singulièrement propre à bien exposer les prodiges de la création , et la sagesse de son auteur tout-puissant. Ainsi , en même temps que son coup-d'œil pénétrant le mettoit en état de développer l'économie variée ainsi que les métamorphoses de la nature , à son plus grand avantage , sa piété et son humilité donnoient à ses raisonnemens et aux conséquences qu'il en tiroit , une force entraînant avec elle la conviction de cette grande vérité , qu'il désiroit si sincèrement de réussir à inculquer.

Le favorable accueil que le public fit à la Démonstration , encouragea Ray à publier , l'année suivante , ses trois discours physico-théologiques , 1<sup>o</sup>. sur le chaos primitif et la création du monde ; 2<sup>o</sup>. sur le déluge général , ses causes et effets ; 3<sup>o</sup>. sur la dissolution du monde et sa future conflagration ; in-8<sup>o</sup>. 1692 et 1693, 1713, pp. 456, 1721 , 1732. L'ouvrage est orné d'une planche de la médaille Apaméenne , et de trois tableaux de fossiles figurés. Il est dédié à l'archevêque Tillotson.



Ce livre est une preuve convaincante des vastes connoissances, de l'érudition variée, et des connoissances très-diverses du savant et vertueux Ray. Indépendamment de toutes les théories que ce volume présente, il offre un tel assemblage de faits relativement à la structure de ce globe, aux révolutions physiques qu'il a éprouvées, et à l'histoire des fossiles figurés, qu'on peut le lire avec avantage, même dans ce siècle où l'on a fait plus de progrès dans la connoissance des matières qui en font le sujet. Le critique même, qui est versé dans toutes les théories plus modernes, qui connoît les Époques de la nature de Buffon, et les livres de Deluc, conviendra que l'ouvrage de Ray, si l'on a égard à l'époque où il fut publié, a dû instruire beaucoup ceux qui aiment les recherches de ce genre, et qu'en ayant de l'indulgence pour les opinions du temps où il a été écrit, il règne dans l'ouvrage une liberté de recherche qui fait respecter l'auteur comme un ami de la vraie philosophie, et comme un homme qui cherche la vérité avec modestie et candeur, dans ces points d'histoire naturelle, qui continuent toujours d'être enveloppés dans une grande obscurité, et qui, vraisemblablement, resteront long-temps dans cet état.



Dans cette année, Ray écrivit quelques observations pour engager à planter du maïs au lieu de pois. Cet écrit fut fait par suite d'une proposition de sir Richard Bulkley, qui avoit dit que, d'après sa propre expérience, le plus grand produit dans un terrain planté en pois, avoit été de vingt barils pour un qu'on avoit semé, tandis qu'il avoit calculé qu'un grain de maïs avoit produit plus de deux mille grains. Ces observations furent imprimées dans les Transactions philosophiques, n°. 205. Ray n'attendoit pas beaucoup de la culture de ce grain, et les essais qui ont été faits dans la suite, n'ont pas prouvé qu'elle fût utile dans le climat de l'Angleterre.

Ray interrompit, au moins pour quelques temps, ses travaux botaniques, et nous voyons qu'après la publication de son *Histoire* et de la *Synopsis*, il s'occupa d'une autre partie, dans laquelle il n'a pas encore été surpassé. La botanique ne fut pas la seule science qu'il retira de son état de langueur. On peut dire qu'il est, en Angleterre, le créateur de la zoologie, considérée comme science, puisque, de son temps, si l'on excepte ce que lui et Willughby ont fait, il n'existoit rien d'important sur l'histoire des animaux.



L'abrégé de Gesner, par Topsell, le livre des insectes, de Moffat, et les essais courts et imparfaits de Charleton dans son Onomasticon, et de Merret dans son Pinax, étoient presque les seuls ouvrages anglais qu'on pût consulter. Assurer qu'on avoit besoin de meilleurs guides, n'est point une injustice envers ces auteurs. Ray avoit été sollicité vivement par ses amis, et particulièrement par le docteur Robinson, d'entreprendre un Faune (1) anglais entier, ainsi qu'une histoire des fossiles; mais l'âge et les infirmités commençoient alors à le fatiguer, et il se crut lui-même hors d'état d'exécuter une pareille entreprise. Cependant il vécut encore assez pour faire plus que ses craintes ou sa modestie ne lui avoient permis d'espérer. En 1693, il publia sa *Synopsis methodica animalium, quadrupedum, et serpentini generis; vulgarium notas characteristicas, rariorum descriptiones exhibens; cum historiis et observationibus anatomicis, perquam curiosis. Præmittuntur nonnulla de animalium in genere, sensu, generatione, divisione, etc.* Lond. in-8°. , pp. 336.

Nous trouvons dans ce volume le premier

---

(1) On entend ici par *Faune*, un ouvrage sur les animaux.



classement d'animaux véritablement systématique, qui ait été fait depuis Aristote ; arrangement que ceux qui ont après lui traité cette partie ont applaudi, et dont ils ont également fait usage. Le zoologiste anglais (1), qui est actuellement si célèbre, a déclaré expressément qu'il en faisoit la base de la méthode qu'il suit dans ses savans ouvrages, et par laquelle il a enrichi cette science, et en a répandu heureusement le goût.

En parlant des animaux en général, dans l'introduction de son ouvrage, Ray traite plusieurs questions importantes qui n'avoient point cessé de diviser les philosophes. Il discute avec une grande force de raisonnement les opinions de la génération équivoque ou spontanée, l'hypothèse de Lewenhoeck, et celle dans laquelle tous les animaux sont créés de toute éternité, et seulement cachés dans une enveloppe. Je ne connois pas d'ouvrage où ces questions soient examinées avec une égale réunion de concision et de jugement.

La distribution des animaux de Ray n'est pas entièrement fondée, quant aux grandes

---

(1) Le traducteur présume qu'il est ici question de Pennant.



divisions, sur les distinctions d'Aristote, quoiqu'il en admette beaucoup. Il n'entre pas dans mon plan de m'occuper de ce sujet; il suffit d'observer que les quadrupèdes forment ici deux grandes divisions, suivant qu'ils ont des sabots ou des doigts; les premiers, suivant que leurs sabots sont entiers ou fendus; les seconds, suivant qu'ils ont plus ou moins de griffes. Il admet aussi des subdivisions de genres, d'après le nombre des griffes, et dans quelques-uns, d'après la considération des dents.

Au temps où Ray vivoit, peu de personnes avoient pris du goût pour ce genre de connoissances, et le commerce ne prêtoit pas ses secours amicaux comme de nos jours. Ray décrit, avec son exactitude accoutumée, les animaux qu'il avoit vus lui-même. Il emprunte à Gesner, ou à Aldrovande, ses descriptions des autres; et quant aux sujets découverts beaucoup plus tard, il les tire de Piso et Marcgraave, de l'Ecluse, Hernandez, Laet et Nieremberg.

Dans le cours de son ouvrage, il a, dans différens cas, donné la structure anatomique d'après le docteur Tyson, d'après les Dissections Parisiennes, et d'autres ouvrages. Partout il montre comme il étoit versé dans les



connoissances des anciens , et particulièrement comme il avoit bien étudié Aristote , qu'il ne manque jamais de consulter en toutes occasions , comme le père des connoissances zoologiques , mais qu'il se garde bien de suivre aveuglément dans ses subtilités et ses obscurités.

Après avoir fini la Synopsis des quadrupèdes , Ray s'occupa immédiatement de celle des oiseaux et des poissons. Ces deux Synopses avoient été alors bien plus faciles à composer , puisqu'on peut les regarder comme des abrégés des précédens travaux qu'il avoit faits avec son ami Willughby , quoiqu'il y ait beaucoup de choses nouvelles dans ces deux Synopses , et que celle des poissons ait été considérablement perfectionnée , quant au classement et à la méthode. Il nous apprend que les additions furent les oiseaux mexicains , d'après Hernandez ; quelques descriptions de nouvelles espèces , tirées de Nieuhoff ; les oiseaux et les poissons de Groënland , de Martin ; les baleines , de Sibbald ; les oiseaux et les poissons de la Jamaïque , de Sloane , et quelques-uns tirés du catalogue de Leyde , par le docteur Robinson.

Dans ces parties de l'histoire naturelle , Ray



paroît encore comme créateur de la méthode. L'exact Brisson regarde Ray et Willughby comme les premiers qui aient écrit sur les oiseaux d'une manière vraiment systématique. Ces ouvrages furent finis en 1693 ou 1694, comme nous l'apprenons par les lettres de Ray, ou par le témoignage de M. Dale, son ami et son voisin. Cependant, quoique ces ouvrages fussent excellens, le goût pour l'histoire naturelle étoit alors si peu répandu, que les manuscrits en restèrent entre les mains des libraires, sans être publiés, jusqu'à ce qu'ils eussent été achetés par M. Innys, et que le docteur Derham les eût mis en état d'être imprimés. Ce dernier y ajouta des figures, et y inséra les oiseaux de Madras, de Buckley, et les poissons de Cornouailles, de M. Jago. Ces deux ouvrages furent publiés en 1713, sous les titres de *Synopsis methodica avium*, in-8°. , pp. 198, t. 2, et de *Synopsis methodica piscium*, in-8°. , pp. 162, t. 1.

Dans la même année 1693, Ray devint l'éditeur de la traduction des voyages du docteur Rauwolf. Ce médecin qui fut le premier, après le docteur Belon, que l'amour seul de l'histoire naturelle porta à voyager dans l'Orient, employa les années 1573, 1574 et 1575,



à traverser la Syrie, la Mésopotamie, la Palestine et l'Egypte, n'ayant pour but, comme il le dit, que de voir dans leur sol natal les plantes citées par les médecins grecs et arabes.

Ses voyages ayant été publiés en 1583, en allemand, avoient été jusqu'alors pour ainsi dire des lettres closes pour le lecteur anglais. Cependant Hans Sloane les ayant lus, se déterminâ, conjointement avec le capitaine Hatton, à les faire traduire, ce qui fut exécuté par Nicolas Staphorst. Cette version fut mise dans les mains de Ray, qu'on pria de la revoir et de la corriger. Il fit plus, il fit un choix dans les autres auteurs qui avoient fait le même voyage, tels que Belon, Alpin, sir George Wheler, etc., et il dressa un catalogue des plantes les plus rares de ces pays que Rauwolf avoit parcourus; il y ajouta les listes de celles d'Egypte et de Crète. D'après cette circonstance, le livre a été donné sous le titre de *Collection de voyages de Ray* (Ray's collection of travels), et il fut réimprimé avec ses propres observations, en 1738. Pendant que Rauwolf étoit dans l'Orient, il forma un herbier qui, avec ses plantes d'Europe, composoit quatre gros volumes. Ils devinrent la propriété de la reine Christine, et ensuite, vraisemblablement



par sa générosité, d'Isaac Vossius, qui apprit au capitaine Hatton qu'on en offroit quatre cents livres sterlings. Ils furent achetés de ses héritiers par l'université de Leyde, et le feu docteur Frédéric Gronovius s'en servit pour composer son savant et élégant ouvrage intitulé : *Flora Orientalis*, dont il augmenta beaucoup le prix, en y ajoutant, 1°. en tête, la vie de Rauwolf, par Melchior Adam; 2°. et des augmentations considérables qui étoient de lui-même.

Les exemplaires du *Catalogus stirpium in exteris regionibus observatarum* étant épuisés, on détermina Ray à en donner une nouvelle édition, avec des augmentations assez considérables pour en former un nouvel ouvrage. Il y ajouta, d'après l'Ecluse, les Bauhins et d'autres auteurs, une quantité considérable de plantes croissant dans les pays qu'il avoit traversés dans son voyage, et un si grand nombre de catalogues tirés d'autres auteurs, que cela rendit son ouvrage, une liste assez complète de toutes les plantes européennes, qui ne sont pas originaires d'Angleterre. Comme cet ouvrage ne concerne pas immédiatement la botanique anglaise, il suffira d'en citer ici le titre, ce qui en fera connoître le but : *Stirpium Europæarum extra Britannias nas-*



centium sylloge. Quas partim observavit ipse, partim a C. Clusii Historiâ, C. Bauhini Prodromo et Catalogo Basiliensi, F. Columnæ Ecphrasi, Catalogis Hollandicarum A. Commelini, Allorfinarum M. Hoffmanni, Sicularum P. Bocconi, Monspeliensium P. Magnoli, collegit J. Raius; adjiciuntur Catalogi rariorum Alpinarum et Pyrenaicarum, Baldensium, Hispanicarum Grisleyi, Græcarum et Orientalium, Creticarum, Ægyptiacarum, aliique ab eodem. Lond. 1694, in-8°. pp. 445.

Dans la préface de cet ouvrage, Ray, pour la première fois, entra dans une controverse, ayant profité de l'occasion, pour faire quelques critiques de la Méthode de botanique publiée par Rivin en 1690. Cette controverse n'est pas assez intéressante aujourd'hui, pour que nous nous en occupions: il suffit d'observer que notre botaniste, qu'on pouvoit regarder comme un des vétérans de cette science, ne fut pas content de ce que Rivin, qui étoit Allemand, confondoit les arbres, dans ses classes, avec les autres plantes, et de ce qu'il rompoit les ordres naturels, pour ne consulter que les rapports de la fleur seule. Dans le fait, la méthode de Rivin étant entièrement fondée sur la fleur, partie à laquelle



Ray avoit peu d'égard, les sujets de la dispute étoient interminables, parce que les principes fondamentaux de chacun ne pouvoient aucunement se concilier ensemble.

Vers ce temps, Ray communiqua les Catalogues provinciaux des plantes, imprimés à la fin de chaque comté, dans l'édition de la Britannia de Camden, publiée, en 1695, par M. Gibson. Les voyages réitérés qu'il avoit faits dans la plupart des provinces de l'Angleterre, dans le seul but de bien connoître et de découvrir des objets d'histoire naturelle, l'avoient rendu en état de mieux exécuter ce travail, qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé; enfin, son habileté et son exactitude incontestables ajoutaient de l'authenticité à ces catalogues, qu'on n'auroit pu aisément obtenir d'aucune autre personne.

Ray ajouta au comté de Cornouailles, beaucoup d'autres particularités qui, cependant, ne furent pas imprimées, probablement parce que l'on ne put se procurer, dans les autres comtés, les mêmes détails. Ces particularités furent des catalogues des poissons et des oiseaux de mer; des détails sur deux ou trois sortes de pierres qu'on y déterre, sur le sable de mer, considéré comme engrais, sur les *hur-*



lers et sur d'autres pierres ; et des notices relatives aux mœurs et à la langue des habitans.

Tous ceux qui sont versés dans la science qui étoit l'objet favori de Ray , sentiront qu'il ne pouvoit arriver , à cette époque , rien de plus utile à sa renaissance et à ses progrès , que d'être l'objet des études d'un homme aussi habile , aussi patient , et capable , en même temps , de lui donner tous les embellissemens et tous les avantages que le savoir peut procurer. Ils conviendront aisément que les écrits et les exemples de Ray donnèrent plus de disciples et plus d'encouragement à cette école de l'histoire naturelle en Angleterre , que tous les efforts des écrivains précédens.

Je ne puis confirmer et prouver d'une manière plus forte la vérité de cette assertion , qu'en rappelant à l'attention de ceux qui s'intéressent à cette partie des connoissances humaines , le vaste accroissement qu'elle prit dans l'intervalle qui s'écoula entre la publication du *Catalogus plantarum Angliæ* , de Ray , et celle de la *Synopsis* , et plus spécialement entre les époques de la première et de la seconde édition du dernier ouvrage. Pendant cet intervalle , sans compter la découverte de beaucoup de sujets dans ce qu'on appeloit les plantes



*plus parfaites*, on ouvrit un champ nouveau et très-étendu, en excitant l'attention sur ce qu'on appeloit *les moins parfaites*, c'est-à-dire, les végétaux d'une forme plus petite et moins connue, tels que les fungi, ou champignons, les fuci, les mousses, les algues, qui forment maintenant ce qu'on nomme les cryptogames. Durant la première de ces périodes, deux cent cinquante espèces ont été ajoutées à la Flore anglaise, et durant la dernière, l'augmentation a surpassé ce nombre.

Pendant l'époque dont nous venons de parler, on ne fit, dans aucune partie de l'Europe, les mêmes progrès dans la recherche de ces sujets, qui, jusqu'alors, avoient été beaucoup négligés. Cela est suffisamment prouvé par la comparaison de la seconde édition de la Synopsis avec les écrits contemporains des botanistes étrangers.

La seconde édition de la Synopsis fut imprimée en 1696, in-8°. , en 346 pages. Ray lui-même n'eut que peu de part aux augmentations qui furent faites à cette édition. Son âge avancé et ses infirmités l'empêchoient de faire des excursions. Ses principaux collaborateurs sont cités dans la préface, dans laquelle, indépendamment des noms mentionnés



dans l'édition précédente, on trouve ceux de M. Edouard Llhwyd, Walter, Moyle, écuyer, et M. Guillaume Vernon, membre du collège de St.-Pierre, à Cambridge.

Ceux qui sentent ce que la science doit à Ray, verront avec plaisir, avec quelle satisfaction ce respectable savant rappelle dans sa préface les progrès que ses compatriotes ont faits de son vivant dans l'objet favori de ses études, et avec quelle joie il prévoit et contemple son amélioration future. Dans un espace de temps qui n'excède guère vingt ans, et sous sa propre plume, il avoit vu la Flore anglaise s'enrichir de plus de cinq cents nouveaux sujets; en effet, le *Catalogus plantarum Angliae*, de 1670, ne contient qu'environ mille cinquante espèces, et la deuxième édition de la *Synopsis*, donnée en 1696, en contient plus de mille six cents. Quoique toutes ces espèces ne soient pas reconnues comme telles aujourd'hui, où la science et la critique ont fait de grands progrès, cependant il faut rendre justice à ce grand homme et à ses associés, en reconnoissant que, comparativement, les retranchemens sont en petit nombre.

Avec cette édition de la *Synopsis*, Ray publia un ouvrage intitulé : *Dissertatio de variis*



*plantarum methodis brevis*, dans laquelle il montre que la division des plantes en classes et en genres, d'après la fructification seule, doit être une affaire graduelle et progressive; qu'il n'étoit pas aisé de se passer de mettre l'habitude ou le port de la plante pour quelque chose dans cette distribution, puisqu'il y avoit beaucoup de plantes que les anciens botanistes, ou n'avoient jamais vues en fleurs, ou y avoient vues très-rarement. Il observe aussi que des plantes en très-grand nombre, qui se ressemblent pour la structure de la fleur, diffèrent matériellement, quant au port (*habitus*), et *vice versa*. Quoique sa propre méthode soit fondée sur le fruit, il reconnoît franchement ses imperfections; mais il pense qu'on peut faire les mêmes objections contre les méthodes fondées sur la fleur, ce qu'il prouve en montrant, dans le système de Tournefort, l'incertitude des distinctions des fleurs infundibuliformes, des hypocratériformes et des caryophyllées. Si Ray a fait moins d'attention à la fleur, que l'importance de cette partie ne semble l'exiger, cela paroît être résulté plutôt des principes de sa méthode, que de ce qu'il manquoit d'occasions d'examiner, à cause de son éloignement des jardins botaniques, comme ses criti-



ques l'ont allégué; circonstance cependant dont il se plaint très-vivement dans la préface de sa *Methodus*, et ailleurs.

A cette dissertation se trouve jointe la lettre qui porte le titre suivant : EPISTOLA DE METHODO PLANTARUM viri clarissimi D. A. Q. Rivini ad Raium, cum ejusdem responsariâ in quâ D. Jos. Pitton Tournefortii M. D. Elementa Botanica tanguntur.

Ray, comme nous l'avons déjà dit, avoit inséré dans la préface de sa *Sylloge*, quelques critiques de la méthode de Rivin, qui attirèrent la réponse de cet auteur, publiée ici, ainsi que la réplique de Ray, dans laquelle notre savant Anglais défend sa méthode contre les objections de Tournefort, qui avoit montré une sévérité déplacée dans quelques remarques insérées dans ses *Éléments* de botanique, publiés en 1694. Cependant Tournefort rendit par la suite une ample justice au mérite de notre auteur.

Le botaniste moderne voit que toutes ces controverses sont devenues trop peu intéressantes pour qu'on s'en occupe aujourd'hui. Les principes des Corollistes et des Fructistes, ainsi que Linnée les appelle, ne peuvent jamais être assimilés; et toutes les tentatives qu'on



a faites jusqu'ici pour réduire tout le règne végétal en classes naturelles, ont échoué (1).

En 1697, il écrivit quelques observations sur les effets venimeux d'une racine mangée en place de panais, qu'on présume avoir été celle de la ciguë, mais sur laquelle M. Ray avoit quelque doute, ayant dit que c'étoit plus probablement la *cicutaria vulgaris* (Chærophyllum sylvestre Linn.). Voyez Philos. Transact., n°. 231. Dans le n°. 238, il communiqua des remarques sur les effets venimeux de l'*Ænanthe crocata*, trop funestement confirmées par des méprises récentes du même genre.

En l'an 1700, Ray publia *A persuasive to a Holy life, etc.*, ou motifs qui doivent engager à mener une vie sainte, tirés du bonheur qui en est la suite, tant dans ce monde que dans l'autre. Londres, in-8°. Cet ouvrage anglais a été réimprimé en 1719, en cent vingt-six pages. Ray nous apprend qu'il fit ce livre

---

(1) La postérité prononcera sur le système qu'a publié M. de Jussieu, membre actuel de l'institut. Il nous suffira de dire qu'il a obtenu les suffrages de plusieurs botanistes français très-distingués, et notamment de feu M. Ventenat, membre de l'institut.

(Note du traducteur.)



sur la demande de son ami, M. Edme Elys, et qu'il a été composé sur le modèle de l'écrit anglais de l'évêque Wilkins, intitulé : *Traité de la religion naturelle*. L'ouvrage de Ray est entièrement d'un genre moral et pratique, écrit dans un style simple, mais énergique et pressant. On n'y voit aucune de ces opinions enthousiastes ou mystiques, dont on trouve une si forte teinture dans les écrits de beaucoup de théologiens du dix-septième siècle. Au contraire, Ray est toujours sage et raisonnable. Quoiqu'il déduise des préceptes du christianisme ses principaux motifs pour la pratique de la vertu, comme procurant le bonheur même dans cette vie, cependant il ne dédaigne point, particulièrement en parlant du plaisir, des richesses et des avantages de la tempérance, de fortifier ses raisonnemens par des opinions et des apophthegmes tirés des écrits des philosophes et des moralistes de l'ancienne Grèce et de Rome (1).

---

(1) Voyez sur le christianisme, 1°. les excellens ouvrages de l'abbé Bergier, de Bullet, de Bourdaloue, de Nicole, de Duguet, de Massillon, de Fénelon, de Blair et de Bossuet; 2°. la traduction française de la *Démonstration évangélique* de Leland.

(Note du traducteur.)



## CHAPITRE XX.

*Suite de la vie de Ray. — Edition améliorée de sa Methodus Plantarum. — Esquisse du système de Ray. — Troisième volume de l'Historia plantarum. — Methodus Insectorum. — Mort et caractère de Ray.*

## R A Y.

LE caractère pacifique de Ray ne pouvoit se plaire dans les champs contentieux de la controverse ; au contraire , il fut affligé des occasions qui l'y avoient attiré. Cependant elles ne furent pas sans utilité pour lui , puisqu'incontestablement elles l'excitèrent à corriger et améliorer sa propre méthode. Il se livra à ce travail en 1698 , quoiqu'à cette époque sa santé déclînât considérablement , puisqu'il étoit affligé , aux extrémités inférieures , d'ulcères qui l'empêchoient souvent de dormir la nuit , et qui ne lui permirent pas de faire des excursions à Londres , comme il le désiroit beaucoup , pour examiner les jardins et les herbiers des curieux.



Cependant , au commencement du dix-septième siècle , les livres de botanique étoient si peu demandés , que les libraires de Londres ne voulurent pas courir le risque d'imprimer ce livre de Ray. Il fut donc définitivement envoyé en Hollande , et imprimé à Amsterdam , par les soins du docteur Hotton , professeur de botanique à Leyde , qui surveilla l'impression , et en fit tirer onze cents exemplaires , sous le titre suivant : *Methodus plantarum emendata et aucta : accedit methodus graminum , juncorum , et cyperorum specialis*. In-8°. , pp. 202 , 1703. Hotton donna une nouvelle sanction au système de son ami ; il l'enseigna dans ses leçons aux élèves de cette université , et instruisit Ray du succès qu'il obtenoit sur le continent , particulièrement en Italie. Ce volume fut réimprimé à Amsterdam , en 1710 , et à Tubingue , en 1733.

Dans la préface , il récapitule ses propres progrès dans la formation de son système , et il le fait remonter aux tableaux dressés en 1667 , pour l'usage de l'évêque Wilkins. Il blâme très-justement le docteur Morison , de ce que celui-ci a cherché à passer pour avoir formé entièrement sa méthode d'après ses propres observations , sans reconnoître qu'il ait eu la



plus petite obligation aux écrivains qui l'avoient précédé. Ensuite il expose brièvement ses objections contre les méthodes de Rivin , de Tournefort , ainsi que d'Herman , et il défend la sienne. Il établit quelques axiomes à suivre quand on forme un système en botanique. Dans le fait , la méthode de Ray , quoique le fruit en soit la base , est une tentative faite avec soin pour fixer les classes naturelles , si l'on pense à l'époque de ce travail. Il établit comme une règle , que nulle plante ne doit être séparée de sa tribu pour une différence par rapport à un seul point , mais que toutes doivent être assimilées autant que l'habitude le permet. A la vérité , les caractères des genres sont extrêmement mal choisis ; ils sont pris d'après des principes vagues , tels que la forme de la feuille , la couleur de la fleur , le goût , l'odorat , et quelquefois la grandeur de la plante , et d'autres distinctions aussi variables.

Dans cette édition corrigée , Ray tient encore à l'ancienne division en arbres et en plantes herbacées ; mais il a supprimé la distinction d'arbrisseaux , conservée dans la première édition. Ici , toutes les plantes herbacées , ou tous les arbrisseaux , sont partagées



en vingt-cinq genres ou classes, de la manière suivante :

1. Submarinæ.
2. Fungi. Dans la première édition de la *Methodus*, ces deux classes formoient une seule classe, ou un seul tableau synoptique.
3. Musci.
4. Capillares.
5. Apetalæ. Celles-ci étoient auparavant divisées en deux tableaux.
6. Planipetalæ lactescentes.
7. Discoideæ. Elles étoient auparavant en deux classes.
8. Corymbiferæ. Auparavant en deux classes.
9. Capitatæ. Auparavant en deux classes.
10. Herbæ semine nudo solitario, flore simplici perfecto.
11. Umbelliferæ.
12. Stellatæ.
13. Asperifoliæ.
14. Verticillatæ. Auparavant divisées en deux classes, savoir : les *Herbaceæ*, et les *Fruticosæ*.



15. Polyspermæ. Anciennement en deux classes.
16. Pomiferæ.
17. Bacciferæ.
18. Multisiliquæ.
19. Vasculifæræ, Monopetalæ. Auparavant en trois classes, dont la troisième étoit les Dipetalæ.
20. Siliquosæ et Siliculosæ. Anciennement en trois classes, dont la troisième étoit les Anomalæ.
21. Papilionaceæ, seu Leguminosæ. Anciennement en quatre classes.
22. Pentapetalæ. Auparavant en deux classes.
23. Florifæræ, Graminifoliæ. Anciennement en quatre classes, *et Bulbosis affines.*
24. Stamineæ, Graminifoliæ. Auparavant en trois classes.
25. Anomalæ.

*Arbres et Arbrisseaux.*

26. Arundinaceæ.
27. Flore a fructu remoto, seu Apetalæ.



28. Fructu umbilicato, seu Pomiferæ et Bac-  
ciferæ.
29. Fructu non umbilicato, seu Pruniferæ.
30. Fructu sicco, non siliquoso, nec umbi-  
licato; et Miscellaneæ.
31. Siliquosæ, non Papilionaceæ.
32. Siliquosæ, Papilionaceæ.
33. Anomalæ.

Aujourd'hui, l'examen de la méthode de Ray n'est que de pure curiosité. Cependant, pour rendre justice à ce grand homme, on doit remarquer que son système, quoique moins artificiel que celui de Césalpin, est extrêmement plus travaillé que celui de Morison. Nous dirons aussi que, quoique Ray ait pris une peine infinie pour le composer, cependant il est difficile dans la pratique, parce que les bases des classes ne sont pas uniformes. Cependant, de ces trente-trois classes, il en est douze qui sont presque composées d'ordres naturels.

Ce sont les suivantes :

Fungi.

Asperifoliæ.

Musci.

Verticillatæ.

Capillares.

Pomiferæ.



Planipetalæ.

Siliquosæ.

Umbelliferæ.

Leguminosæ.

Stellatæ.

Culmiferæ.

Les autres classes sont composées de sujets moins liés ensemble par l'habitude et la structure ; elles sont par conséquent soumises à des règles plus arbitraires , tirées de la considération du plus ou moins des parties qui concourent à la fructification.

Dans la Methodus graminum , juncorum , et cyperorum specialis , jointe à ce livre , la distribution de Ray repose principalement sur ce qu'on peut appeler l'habitude de la fructification : tous ces genres qui , dans le système de Linnée , sont connus sous les noms de Phalaris , d'Alopecurus , de Dactylis , d'Agrostis , d'Aia , de Poa , de Briza , etc. , étant appelés simplement Gramen , avec l'addition des épithètes qui avoient été mises par les anciens auteurs , et qui expriment la manière de porter les parties de la fructification , soit en pointes ou panicles , comme le Gramen triticeum , le Gramen loliaceum , typhinum ; Gramen paniculatum , miliaceum , etc. Néanmoins toutes les espèces sont introduites dans ce Conspectus , au nombre total de deux cents.



Il s'étoit alors écoulé seize ans depuis la publication de son Histoire des plantes ; dans cet intervalle, la botanique avoit pris une nouvelle face , avoit éprouvé une beaucoup plus grande révolution , et s'étoit enrichie bien plus que cela n'étoit jamais arrivé auparavant. Le système avoit été étudié , et étoit en quelque sorte établi , tant en Angleterre que dans les pays étrangers. Un nombre incroyable de nouvelles plantes avoit été introduit de toutes les parties du monde , et cultivé avec un soin extrême dans les jardins de l'Europe. En même temps , ces circonstances avoient fait naître un grand nombre d'ouvrages précieux. Les six volumes restant de l'Hortus Malabaricus , cet inestimable ouvrage , avoient paru ; Breynius , Herman , Tournefort , Plumier , Plukenet , Boccone , Commeline , Bobart , Cupani , Volkamer et Rivin , avoient enrichi la botanique d'ouvrages précieux. Ces grands trésors , ajoutés à la science , avoient porté Ray , malgré son âge avancé et sa mauvaise santé , à essayer de réunir ces matériaux épars , afin de former un volume supplémentaire à son histoire ; et son industrie l'avoit mis en état d'exécuter son projet. Indépendamment des secours qu'il tiroit de tous ces ouvrages imprimés , Hans Sloane



avoit eu la complaisance de lui communiquer le manuscrit de son histoire des plantes de la Jamaïque ( dont le Prodrômus avoit été publié en 1696 ), et il lui avoit laissé la liberté de choisir ce qu'il croiroit propre pour son dessein.

Le même Sloane lui avoit aussi communiqué un herbier de sept cents plantes nouvelles et non décrites encore , recueillies dans le Maryland , par MM. Vernon et Kreig , qui y avoient fait un voyage , dans le seul but de satisfaire leur goût en botanique. M. Petiver faisoit part de ses richesses en ce genre , qui étoient déjà très-considérables , mais qui le devinrent encore plus par la suite ; et le docteur Sherard , qui fournissoit lui-même plus de mille espèces , s'engagea à prendre encore la peine d'examiner tout l'ouvrage avant qu'on l'imprimât , et d'y faire les additions et les corrections qu'il jugeroit convenables.

Ce fut le dernier des ouvrages de Ray , publiés de son vivant. Il parut en 1704 , avec le titre suivant : *Historiae plantarum tomus tertius, qui est supplementum duorum praecedentium ; species omnes , vel omissas , vel post volumina illa evulgata editas , praeter innumeras fere novas et indictas ab amicis communicatas complectens ; cum synonymis*



*necessariis et usibus in cibo, medicina, et mechanicis. Lond., in-folio, pp. 666, et la Dendrologia, pp. 135. App. pp. 137.*

La distribution est la même que celle des deux précédens volumes. Il doit nécessairement exister une multitude de répétitions dans une compilation de ce genre, faite d'après un aussi grand nombre d'auteurs, et, dans beaucoup de cas, d'après des échantillons desséchés et imparfaits. L'auteur le savoit bien, mais cet inconvénient étoit inévitable. Dans ce volume, on compte plus de onze mille sept cents plantes.

L'appendix contient plusieurs catalogues qui doivent avoir été intéressans pour les curieux de cette époque. Le père Camell, savant jésuite de Manila, qui avoit non-seulement décrit, mais encore dessiné un grand nombre de plantes de Luzone, transmet son ouvrage à Ray; et celui-ci forme une partie étendue de cet appendix. On doit beaucoup regretter que ce religieux n'ait pas eu de livres qui le missent en état d'adapter les synonymes; car il y a peu d'exemples où l'on trouve d'autres noms que les noms espagnols et les noms indigènes, que les naturels du pays et les Malais donnent à ces plantes.

Ray donne ensuite une liste des découvertes



faites par Tournefort dans l'Orient, d'après le Corollarium; de celles de Dampier, faites dans la Nouvelle-Hollande et ailleurs; des plantes du Groënland, de Marten; des exotiques rares, de Commeline; un catalogue abondant des plantes de la Chine, de Madras et d'Afrique, communiqué par Petiver, parmi lesquelles celles de Madras avoient été communiquées par M. Browne, chirurgien dans cet établissement; et enfin, Ray donne une liste d'espèces nouvelles, et jusqu'alors décrites très-imparfaitement, contenues dans l'Hortus siccus de Petiver, montant à plus de huit cents.

On a imprimé à la fin du premier volume de l'histoire de Ray, en 1688, un avertissement ayant pour but d'engager à souscrire pour une suite de figures à ajouter à cet ouvrage. Cette proposition fut faite, afin que celles appartenantes à chaque tribu ou classe, fussent publiées en se suivant régulièrement, mais elle ne réussit pas. On la fit revivre encore, lorsqu'on imprimoit le supplément; et, entr'autres amis de Ray, le docteur Compton, évêque de Londres, la protégea et la recommanda fortement. Il y eut des conférences à ce sujet entre le docteur Sherard, sir Hans



Sloane , le docteur Robinson et M. Petiver ; mais elle fut abandonnée comme impraticable.

Ray se trouva accablé d'infirmités pendant les dernières années de sa vie. Dans une lettre écrite au printemps de 1702, il mande à Derham, qu'il n'étoit pas allé à un demi-mille de sa propre maison depuis quatre ans. Néanmoins, c'est dans une position aussi triste, qu'il donna son volume de supplément à son histoire des plantes, ce qui prit tout son temps pendant deux ans.

Nous voici parvenus au terme des ouvrages botaniques de Ray ; mais il ne borna pas là ses travaux. Son caractère actif et infatigable le porta , à l'âge de soixante-quinze ans , à commencer un ouvrage sur les insectes , ouvrage qu'il avoit été excité par le docteur Derham à entreprendre , et pour lequel il accumula des matériaux pendant un grand nombre d'années. Il se proposoit de n'y comprendre que les insectes d'Angleterre, quoique ses amis l'exhortassent à décrire les insectes exotiques des musées de Londres, qui commençoient déjà à être riches dans ce genre.

A la vérité, il s'étoit un peu occupé de l'histoire des araignées, quelques années auparavant, lorsqu'il étoit en liaison intime avec le



docteur Lyster; mais la plus grande partie de son ouvrage fut faite d'après ses propres descriptions, et le reste d'après les manuscrits de Willughby, et les contributions de ses amis, M. Petiver, M. Dandridge, le docteur Sloane, M. Morton et M. Stonefleet.

Il nous dit que, dans les dernières années de sa vie, il avoit découvert trois cents espèces de papillons, tant de jour que de nuit; et il savoit qu'il y en avoit beaucoup plus. Il observe que les escarbots étoient aussi nombreux, et que les mouches n'étoient pas en moindre nombre. Je parle de ces circonstances, pour prouver la vaste connoissance de la nature, que possédoit cet homme extraordinaire à une époque où il étoit presque seul versé dans cette partie des sciences. Il ne vécut point assez pour finir cet ouvrage, qui fut publié par le docteur Derham, en 1710, in-4°. , en 398 pages.

Je crois que Ray a été le premier qui ait donné une vraie et scientifique distribution à ces petits animaux. Il avoit composé une courte *Methodus insectorum*, qui fut publiée dans l'année qui suivit sa mort. Il suffit de dire de l'histoire elle-même, qu'elle porte tous les caractères de ce génie exact, systématique et attentif, qui le guida dans toutes ses recherches



d'histoire naturelle, et que partout il est cité avec les plus grands éloges par le célèbre Linnée, pour les descriptions fidelles qu'il contient.

Les infirmités et les souffrances de Ray ne l'empêchèrent pas, comme nous l'avons dit, de continuer ses travaux jusqu'à environ trois mois avant sa mort, qui arriva le 17 janvier 1704—5.

Il mourut à Black-Notley, et fut enterré, comme il l'avoit désiré, ainsi que Derham le rapporte, dans l'église de cette paroisse. Les écrivains du dictionnaire des hommes célèbres (general dictionary (1)) nous apprennent aussi que, quoique le recteur de la paroisse lui eût offert une place pour sa sépulture dans le chœur de l'église, cependant Ray la refusa par modestie, préférant d'être enterré avec ses pères, dans le cimetière, où il lui fut élevé un monument, comme Derham le rapporte, aux frais de ses amis, avec une inscription latine qu'on peut voir dans le *general dictionary*, et dans l'ouvrage intitulé : *Remains*,

---

(1) C'est un ouvrage anglais, dans le genre de notre dictionnaire historique des hommes célèbres.

(Note du traducteur)



ou Restes. Je transcrirai cette inscription à la fin de ce chapitre.

Comme Ray n'avoit eu aucun patrimoine, et comme il avoit souvent refusé des places, sa fortune ne pouvoit être considérable : aussi l'on dit que le legs que Willughby lui avoit fait, formoit la plus grande partie de son bien. Il légua à sa femme tout ce qui lui appartenoit. Il avoit eu quatre filles, dont trois lui survécurent. Il laissa un petit legs aux pauvres de sa propre paroisse, et cinq livres sterlings au collège de la Trinité, à Cambridge, afin qu'on achetât des livres pour la bibliothèque de cette maison. Il légua toutes ses collections de curiosités naturelles à son ami et voisin, M. Samuel Dale, auteur de la Pharmacologie, à qui elles furent remises environ une semaine avant sa mort.

Les papiers que Ray laissa, furent remis par sa veuve au docteur Derham, qui, après avoir publié l'*Historia insectorum*, choisit un nombre de ses lettres, et les imprima en 1718, sous le titre de Correspondance philosophique (philosophical letters, etc.) entre le savant M. Ray et plusieurs personnes, tant d'Angleterre que des pays étrangers, in-8°. pp. 367.

Ce recueil contient deux cent dix-huit let-



tres , dont soixante-huit ont été écrites par Ray lui-même. Parmi ses correspondans , ceux qu'on trouve le plus souvent , sont le docteur Lyster , sir Philippe Skippon , le docteur Tan-crède Robinson , sir Hans Sloane , M. Llwyd , M. Jessop , M. Johnson et M. Oldenburgh. La première des lettres de Ray est datée de 1667 , et la dernière , de 1705.

La correspondance des savans et des personnes instruites ou aimant les sciences , est ordinairement bien accueillie de ceux qui se livrent au même genre de recherches ou d'études : en effet , indépendamment de ce que nous prenons part à ce qui les intéresse , ces correspondances présentent , sous les traits les plus fidèles , les caractères des écrivains ; souvent elles fixent d'une manière certaine les époques et la propriété des découvertes des auteurs , et elles mettent leurs successeurs en état de suivre les progrès et la marche des connoissances , d'une manière plus intéressante qu'il ne le seroit de lire des détails historiques.

Comme le sujet général de ces lettres est l'histoire naturelle , aussi la botanique y domine - t - elle. Outre un très - grand nombre d'observations critiques qui y sont , et qui concernent des espèces particulières , nous y trou-



vons un long catalogue des plantes rares du nord de l'Angleterre, fait par M. Lawson, les observations du docteur Plukenet sur la première édition de la Synopsis, celles du docteur Preston sur différentes plantes anglaises, un écrit de Thomas Willisel, où il spécifie les différentes espèces d'arbres sur lesquelles il avoit vu croître le gui dans ses voyages, et une liste de ceux des exotiques qu'on regardoit alors comme rares dans le jardin de Chelsea, et à Fulham.

Il y a en outre, parmi ces lettres, un écrit intéressant de Ray lui-même, fait pour répondre à la question suivante : *Quel nombre de plantes y a-t-il dans ce monde?* Il y discute la difficulté ou l'impossibilité de donner satisfaction à cet égard, parce qu'il n'y a pas de limites assez précises entre les espèces et la variété. Il communiqua à la société royale quelques remarques à ce sujet, qui ont été imprimées par le docteur Birch, dans le troisième volume de l'histoire de la société royale.

Le docteur Derham avoit pensé à écrire la vie de Ray, mais il ne paroît pas avoir entièrement exécuté son plan. Cependant ses manuscrits furent publiés par M. Scott, en 1760, sous le titre de Restes choisis du savant Jean



Ray (selects Remains of the learned Jean Ray, in-8°. pp. 336). On y a joint trois de ses itinéraires, qui forment la plus grande partie du livre. Il est évident que ce ne sont que de courtes notes, qui n'avoient jamais été destinées à être données au public. Quelques-uns des écrits de piété (devotional pieces) se trouvent dans cette collection, ainsi que trois lettres au docteur Derham, et une lettre latine contenant des avis et des instructions adressés à MM. Willughby, ses élèves.

On dit qu'il existe encore un manuscrit de Ray, sous le titre de *Catalogus Plantarum domesticarum quæ aluntur Cantabrigiæ in hortis academicorum et oppidanorum*. Il s'y sert principalement des synonymes des deux Baubins, de Gérard et de Parkinson.

Ray a eu le bonheur rare de consacrer cinquante ans de sa vie à cultiver les sciences qu'il aimoit. Excité par le génie le plus ardent, qui le fit triompher de découragemens et de difficultés innombrables, il vit à la fin ses travaux couronnés par un succès qui étoit presque sans exemple avant lui. Il réforma totalement les études de la botanique et de la zoologie; il les éleva à la dignité des sciences, et les plaça dans un point de vue avantageux; enfin, par



ses propres recherches , il leur fit faire des progrès plus réels en Angleterre , qu'aucun de ses prédécesseurs.

Il inventa et définit beaucoup de termes exprimant des idées inconnues auparavant lui aux naturalistes de l'Angleterre , et il en introduisit beaucoup d'autres tirés des auteurs latins les plus estimés. Comme il écrivoit en latin avec beaucoup de pureté et avec une grande facilité, il donna aux sujets qu'il traitoit toute la grâce que le savoir peut y répandre ; enfin , sa vaste érudition , ainsi que sa connoissance étendue de la philosophie , le mirent en état d'ajouter beaucoup d'ornemens accessoires et d'observations utiles , avec une convenance et un jugement qui ont été extrêmement applaudis.

Les grands progrès qu'il a fait faire à la science , ont excité l'admiration de ses contemporains , et ont transmis avec justice son nom à la postérité , parmi ceux des hommes qui ont fait honneur à leur siècle et à leur pays. Les savans étrangers en ont même parlé avec enthousiasme. Les écrivains français l'ont appelé le Tournefort anglais , éloge qui prouve suffisamment la haute opinion qu'ils avoient de son mérite. Enfin , le célèbre Haller , non-



seulement attribue à Ray le mérite d'avoir enrichi et perfectionné la botanique, mais il date même, à compter de la vie de notre auteur, une nouvelle époque dans l'histoire de la science.

Mais les connoissances de Ray n'étoient pas bornées à l'histoire naturelle. Ses itinéraires et ses voyages étrangers prouvent qu'il ne négligeoit pas les antiquités, la politique, le gouvernement, la législation, de même que ses ouvrages philosophiques montrent évidemment qu'il soignoit son style, et qu'il désiroit améliorer sa langue natale.

Il joignoit à toutes ces qualités un zèle et une persévérance infatigables, dans la poursuite de ses études ; et ce qui marque une force d'esprit aussi rare que méritant d'être enviée, son zèle et son application parurent augmenter avec l'âge, et il sembla braver ainsi l'accroissement des infirmités et la perspective de sa fin. J'en citerai en preuve la hardiesse de l'entreprise qu'il forma, même à la fin de sa vie, et qu'il parvint à exécuter heureusement, en écrivant son volume de supplément à l'histoire des plantes, et en commençant l'histoire des insectes.

Sa modestie singulière, son affabilité et son caractère communicatif, lui assurèrent l'estime



de tous ceux qui l'ont connu ; et ses talens distingués comme naturaliste et philosophe , lui procurèrent beaucoup de protecteurs ainsi que d'amis , et le sauvèrent de cette obscurité qui , sans ces bonnes qualités , auroit vraisemblablement été son partage : en effet , malgré son savoir et sa probité , comme ses principes ne s'accordoient pas avec ceux de son temps , ils s'opposèrent à sa fortune , et il n'obtint pas de traitement et de place dans l'église. Il avoit perdu (1) sa place de membre du collège de la Trinité (fellowship) , au commencement de l'acte de Saint-Barthelemi , non point , comme quelques-uns l'ont cru , parce qu'il avoit adopté *la ligue solennelle* et le *covenant* ( car il ne le fit jamais , et il déclara souvent qu'il avoit toujours cru ce serment illicite ) , mais parce qu'il ne déclara pas , aux termes de l'acte , que le serment ne lioit pas ceux qui l'avoient prêté. Le refus constant qu'il fit en conséquence , par la suite , de toutes les places , l'a fait mettre par beaucoup de personnes au nombre des non-conformistes , quoiqu'il ait vécu et qu'il soit mort dans la communion de l'église d'Angle-

---

(1) Voyez ci-devant , chapitre 15 ; et Hume , histoire d'Angleterre , maison de Stuart , an 1662.



terre. Il avoit vu , avec un profond chagrin , les troubles de la république et l'usurpation de Cromwel , et il fut par la suite également affligé de l'aspect menaçant du règne de Jacques II.

Son vif attachement aux principes de la liberté civile et religieuse est manifesté par son style animé , dans la préface de sa Synopsis , où il exprime fortement sa joie et sa reconnoissance de ce qu'il avoit assez vécu pour jouir des bienfaits dus à la révolution de 1688.

Le caractère de Ray ne peut être contemplé par ceux qui ont un véritable goût pour les études de la nature , sans un profond sentiment de respect et de reconnoissance ; et par ceux qui savent apprécier sa vie exemplaire et ses grandes qualités comme théologien , sans vénération.

Il y a deux portraits gravés de Ray , mis en tête de ses œuvres ; ces deux gravures ont été faites d'après un tableau de Faithorne : la première , de W. Elder , est en tête de la *Sylloge* de l'édition de 1693 ; elle paroît avoir été copiée pour la *Methodus emendata* , en 1703 ; l'autre , faite par Vertue , en 1713 , est en tête des Discours physico-théologiques de Ray. Dans ces deux gravures , notre savant



est représenté, comme M. Ames l'a décrit, en ovale, avec des cheveux, des moustaches, un collet ou rabat, et un habit de chanoine. Ces portraits représentent Ray dans la dernière partie de sa vie (1).

---

(1) Lorsqu'on a dédié des plantes à ceux qui se sont distingués dans la science de la botanique, le nom de Ray réclamoit une place remarquable; et l'étranger d'un esprit élevé, dont nous avons déjà parlé dans de pareilles occasions, n'oublia pas de payer un aussi juste tribut au Tournefort anglais. Le père Plumier donna, en l'honneur de notre illustre compatriote, le nom de Jan-Raya à une plante de la classe de la diécie, qui a beaucoup d'affinité avec les yam, qui est dans le genre de la bryone, et qu'il avoit découverte le premier dans l'île de Saint-Domingue. Linnée, qui a eu comparativement peu d'occasions de corriger Plumier, a établi le genre, mais il l'a changé plus heureusement en Rajania, et il en compte trois espèces. Il ne pouvoit pas adopter le terme Raya, qui auroit encore été plus analogue, parce que celui-ci étoit usité depuis long-temps dans le règne animal, et que le savant naturaliste suédois avoit établi avec raison comme un axiome, suivant le n°. 230 des *Fundamenta botanica*, de ne point prendre dans le règne végétal, pour termes génériques, des termes qui fussent synonymes de ceux employés dans la zoologie ou la minéralogie.



Voici l'inscription dont il a été parlé dans le présent chapitre, et qui a été placée sur le monument funéraire élevé en l'honneur de Ray :

Eruditissimi Viri JOHANNIS RAY, M. A.

Quicquid mortale fuit

Hoc in angusto Tumulo reconditum est,

At scripta

Non unica continet Regio :

Et Fama undiquaque celeberrima

Vetat Mori.

Collegii SS. Trinitatis Cantab. fuit olim Socius ;  
Nec non Societatis Regiæ apud Londinenses Sodalis,  
Egregium utriusque Ornamentum.

In omni Scientiarum Genere,

Tam divinarum quam humanarum

Versatissimus :

Et sicut alter Solomon ( cui forsan unico secundus )

A Cedro ad Hyssopum,

Ab Animalium maximis ad minima usque Insecta

Exquisitam nactus est Notitiam.

Nec de stantis solum quæ patet Terræ Facie,

Accuratissimè disseruit ;

Sed et intima ipsius Viscera sagacissimè rimatus,

Quicquid notatu dignum in Universi Naturæ

Descripsit.

Apud exteras Gentes agens,

Quæ aliorum Oculos fugerant, diligenter exploravit,

Multaque scitu dignissima primus in Lucem protulit.

Quod Superest, eâ Morum Simplicitate præditus,

I.

T



Ut fuerit absque Invidiâ doctus :  
 Sublimis Ingenii ,  
 Et ( quod raro accidit ) demissi simul Animi et modesti.  
 Non Sanguine et Genere insignis ,  
 Sed ( quod majus )  
 Propriâ Virtute illustris.  
 De Opibus Titulisque obtinendis  
 Parum sollicitus ,  
 Hæc potius mereri voluit , quàm adipisci :  
 Dum sub privato Lare sua Sorte contentus ,  
 Fortunâ lautiori dignus consenuit.  
 In Rebus aliis sibi Modum faciliè imposuit ,  
 In studiis nullum.  
 Quid plura ?  
 Hisce omnibus  
 Pietatem minimè fucatam adjunxit ,  
 Ecclesiæ Anglicanæ  
 ( Id quod supremo Habitu confirmavit )  
 Totus et ex Animo addictus.  
 Sic bene latuit , bene vixit Vir beatus ,  
 Quem præsens Ætas colit , Postera mirabitur.

Ce monument commençant à avoir besoin  
 de réparation , parce qu'il étoit exposé aux  
 injures de l'air dans le cimetière , fut enlevé  
 et mis dans le chancel de l'église , et on ajouta  
 à l'építaphe ,

1°. Du côté de l'orient :

Hoc Cenotaphium  
 Olim in Cæmeterio sub Dio positum ,



Inclementis Cæli Injuriis oblitteratum ,  
Et tantum non collapsum ,

Refecit et sub Tectum transposuit

J. LEGGE, M. D.

xvj kal. Aprilis, A. D. 1737.

20. Du côté de l'occident :

J. RAY, { Nat. 29 Nov. 1628.  
          { Ob. 17 Jan. 1705-6.



## CHAPITRE XXI.

*Poètes botanistes. — Cowley. — Idée de son poëme des plantes. — Il n'étoit pas profondément versé dans la botanique de son temps. — Connoissance intime de l'histoire naturelle , nécessaire pour être vraiment le poète de la nature.*

## COWLEY.

DANS tous les temps, depuis Virgile et AEmilius Macer, du siècle d'Auguste, depuis le faux Macer, et Strabus, moine de Saint-Gall, dans le douzième siècle, jusqu'aux temps modernes, les beautés des fleurs et les vertus des plantes ont été célébrées en vers. Marcus Nævianus, de Flandre, d'abord médecin, et ensuite prêtre, chanta les qualités des plantes, dans son Poemation de 1563, et le grand historien de Thou s'est amusé lui-même à peindre en vers la violette et le lis. Dans notre propre pays, en 1723, George Knowles a décrit quatre cents plantes de la matière médicale en vers latins, et il a didactiquement fait connoître leurs usages en médecine.



Dans le dix-septième siècle, l'Angleterre et la France eurent chacune leur chantre des plantes : Cowley dans l'une, et Rapin dans l'autre, s'exercèrent sur ce sujet.

Cowley s'étant déterminé à étudier la médecine, et regardant, ainsi que nous l'apprenons de son célèbre bibliographe, le docteur Johnson (1), la connoissance de la botanique comme nécessaire à un médecin, se retira dans le comté de Kent, pour y recueillir des plantes.

Il y écrivit, avant la Restauration, ses deux premiers livres sur les plantes, quoiqu'ils

---

(1) La traduction faite par M. Millin, de la vie de Cowley, par Johnson, se trouve dans le premier volume des *Mélanges de littérature étrangère*, en six volumes in-12, qui ont paru à Paris, vers 1785. La traduction faite par Boulard, des vies de Milton et d'Addisson, a paru à Paris, chez Perlet, en 1805. On y trouve, page 127 du second volume, l'indication, 1°. de celles des vies des poètes anglais, données par S. Johnson, qui ont été traduites en français; 2°. et des livres où se trouvent ces traductions. On trouve, 1°. page 131 du premier volume de la vie de Milton, un éloge de l'abbé Breton, bienfaiteur des prisonniers; 2°. un vœu en faveur des prisonniers, à la page 73 de la traduction de la vie d'Howard, qui a paru en l'an cinq, ou 1796.



n'ayant été publiés qu'en 1662. Les quatre autres furent ajoutés dans l'édition de 1668, et le tout fut publié de nouveau avec d'autres poèmes, en 1678, in-8°. , en 343 pages.

Dans le premier livre, il célèbre les vertus des diverses plantes médicinales, plus spécialement de celles qui donnoient une plus ample carrière à sa muse, d'après l'ancienne réputation de leurs vertus, et qui étoient encore fréquemment employées et très-estimées. Telles sont la bétouine, l'absinthe, le lis aquatique, le gui et plusieurs autres.

Dans le second, il invoque les déesses Luna, Lucina, Jana et Mena, et chante les louanges des simples employés dans les maladies du sexe. L'ancienne superstition et la croyance moderne, lui fournissent de riches sources sur ce sujet.

Dans le troisième, Flore montre toute sa puissance dans le narcisse, l'anémone, la violette et la tulipe, ainsi que dans une variété d'autres ornemens du parterre, tirés de la tribu des radiées (coronary).

Dans le quatrième, il rappelle dans différens genres de mesure, celles qui embellissent les jardins, mais dans un genre inférieur. Sa muse s'y occupe avec un vif intérêt des attributs



du moly , du lis , du pavot , du tournesol , du safran , de l'amaranthe.

Dans le cinquième , il célèbre en vers héroïques les dons de Pomone , depuis les produits naturels de l'Angleterre jusqu'à la datte de l'Orient et la tuna (1) de l'Occident.

Il termine ce chant par près de deux cents vers sur Colomb , sur les Espagnols , sur le nouveau continent , et il y exprime son espoir que bientôt la religion , la paix , les arts et les sciences , viendront consoler le monde des dévastations des conquêtes.

Enfin , dans le dernier chant , il déploie la scène des forêts , depuis le chêne de Boscobel , jusqu'à l'humble genièvre ; et ayant constitué son monarque druidique le souverain des bois , il en fait un oracle qui présente une suite de réflexions sur l'usurpation de Cromwel , l'exil de Charles II , sa restauration , et la guerre de la Hollande (2).

---

(1) Arbre d'Amérique.

(2) On trouvera des vers de Cowley , sur la violette et la rose , dans un ouvrage fort agréable que M. Constant Dubos vient de publier , intitulé : *Les Fleurs , idylles morales*. M. Delille a un chant sur les végétaux , dans son poëme des trois règnes de la nature. No 1



Ses poèmes sont accompagnés de notes qui éclaircissent l'étymologie, les noms, les synonymes, les descriptions, les vertus et les usages des plantes ; le tout est appuyé d'autorités tirées d'auteurs classiques, de botanistes et de médecins. Parmi ceux de cette classe, il déclare dans sa préface, que Pline chez les anciens, et Fernel chez les modernes, ont été ses principales ressources. Quant aux auteurs botaniques, Parkinson et Gérard sont nommés, mais assez rarement ; et ils sont les principaux de leur partie.

On ne parvient guère à être très-distingué dans un genre, à moins qu'on ne se soit entièrement dévoué à l'étudier dans ses premières années. Cowley ne s'occupa de l'étude de la médecine, que dans son âge mûr, et vraisemblablement sans se proposer d'exercer cet art, et d'en faire sa profession. D'après ces dispositions, il est facile de présumer qu'il se contenta d'une connoissance médiocre de cette science. Ce qui est vrai de la totalité de ce genre de connoissance, peut, par une juste

---

devons aussi à M. Castel un très-bon poème sur les plantes.

(*Note de A. M. H. Boulard.*)



analogie, s'appliquer à une de ses branches particulières. Il avoit incontestablement cette portion d'instruction dans la matière médicale des plantes, qui peut être regardée comme suffisante pour satisfaire aux demandes ordinaires.

Il seroit difficile de croire que, si Cowley eût vécu même dans ce siècle, il auroit acquis la vaste connoissance d'un bon critique dans la botanique, comme science. Il ne pouvoit guère maîtriser assez son génie bouillant, pour s'occuper patiemment de ces longues et constantes recherches, qui peuvent seules rendre un homme habile botaniste. Ni le texte ni les notes de son ouvrage ne prouvent qu'il connût intimement ces auteurs modernes, ayant une juste et solide réputation, par le secours desquels on peut suppléer, jusqu'à un certain point, au défaut d'instruction dans ce genre.

Cependant, comme, pour me souvenir des termes du docteur Johnson, la botanique dans l'esprit de Cowley se changeoit en poésie, ceux qui aiment également les charmes de ces deux connoissances, doivent lire avec plaisir le poëme de Cowley, parce que son imagination fertile a orné son sujet de toutes les belles allusions que les anciens poètes et les anciens mytho-



logistes pouvoient lui fournir. Enfin même, les rêves de l'imagination des modernes *Signatores* (1), de Baptiste Porta, de Crollius et de leurs disciples, qui ont vu les vertus des plantes dans leur physionomie et dans les rapports qu'elles avoient par les couleurs ou par les formes extérieures avec les parties du corps humain, ont aidé Cowley à orner son poëme. Par ces élégantes productions, il a honoré son sujet, son nom et son pays.

Je terminerai ces observations, en remarquant que la poésie a toujours tiré et tirera toujours de la nature quelques-unes de ses scènes les plus agréables. Le génie poétique, doué de la plus vive imagination, trouvera dans le règne végétal, même sans le secours

---

(1) C'est un terme de Linnée, qui partage en diverses classes ceux qui ont écrit sur les plantes et sur la botanique. Il y en a qu'il appelle *Fundatores*. M. Henri-Gabriel Duchesne, actuellement référendaire à la cour des comptes, et auparavant contrôleur des rentes, nous a donné une excellente notice sur Jean-Baptiste Porta et ses ouvrages. Voyez l'article de M. Duchesne, dans les *Siècles littéraires de la France*, publiés par M. Desessarts, qui vient de donner, conjointement avec M. Barbier, une nouvelle édition de la *Bibliothèque d'un homme de goût*.



de la fiction , qu'on a nommé si emphatiquement l'âme de la poésie , un champ assez ample pour déployer les talens les plus brillans. Cette vérité est prouvée par l'exemple de Thompson ; et cependant nous ne pouvons , en lisant ses poëmes , nous empêcher de nous plaindre de ce qu'il manque de ces connoissances botaniques , sans lesquelles le poète sera toujours privé d'un nombre infini de sources des plus belles images , qui auroient donné à sa muse une grâce particulière , et lui auroient procuré l'avantage d'instruire de la manière la plus persuasive.

Quoique le talent du poète n'ait pas été souvent joint à celui du botaniste véritablement savant , on ne manque pas d'exemples de cette réunion. Je peux citer , depuis la découverte du sexe des plantes , l'ode dédiée à Camérarius , et imprimée dans son *Epistola de sexu plantarum*. On peut voir , dans les essais botaniques de Blair , une traduction que le docteur Martin , lorsqu'il étoit jeune , a faite de cette ode. Le professeur Van Royen a publié en 1732 un poëme élégant , de *Plantarum amoribus et connubiis*. Cuno , marchand ingénieux d'Amsterdam , a décrit en vers , en 1750 , dans un volume de deux cent cinquante-six pages , les plantes de son propre jardin. Linnée l'en récom-



pensa noblement, en donnant le nom de Cuno à un nouveau genre.

Dans le moment où j'écris (1), je puis féliciter tous ceux qui aiment et la poésie et la botanique, d'une production extrêmement élégante, dont les muses anglaises viennent de s'enrichir en ce genre; je veux parler du très-bel exposé des principes du système de Linnée, fait par Darwin, dans son poëme intitulé : *Le Jardin botanique*, sous la délicate analogie des amours des plantes. Le dessein didactique de l'auteur est si heureusement embelli par l'imagination d'Ovide, que Darwin a donné à son sujet une force et un agrément dont toutes les productions du même genre avoient jusqu'aujourd'hui manqué dans la Grande-Bretagne.

---

(1) L'ouvrage qu'on traduit ici, a paru à Londres, en 1790. Le poëme de M. Darwin, dont il va être parlé, a été traduit en français par M. Deleuse.

---



## CHAPITRE XXII.

*Courtes anecdotes sur Merret. — Son Pinax rerum naturalium, destiné à remplir les lacunes de la Phytologie de How. — Il est aidé par Willisel. — Manuscrits de Goodyer. — Autres écrits de Merret. — Ses morceaux qui sont dans les Transactions philosophiques.*

## MERRET.

« CHRISTOPHE, fils d'un autre Christophe  
» Merret, naquit à Winchcombe, dans le  
» Gloucestershire, le 16 février 1614. Il devint  
» étudiant à Gloucester-Hall, dans le com-  
» mencement de 1631. Deux ans après, il passa  
» au collège d'Oriel, et prit le degré de ba-  
» chelier ès-arts, en 1634. Ensuite, s'étant  
» retiré à Gloucester-Hall, il s'appliqua à l'étude  
» de la médecine, et fut créé docteur en cette  
» faculté, en 1642. Vers ce temps, il s'établit  
» à Londres, et eut une pratique considérable;  
» il fut membre du collège des médecins et de  
» la société royale. Il mourut à sa maison,



» près la chapelle , dans Hatton - Garden , dans  
» Holborne , près Londres , le 19 août 1695 ,  
» et fut enterré à douze pieds de profondeur ,  
» dans l'église de Saint - André , à Holborne » .  
Voici tout ce qui est dit de Merret par Wood ,  
dans son ouvrage intitulé : *Athenæ Oxonienses*.

Le livre pour lequel le docteur Merret a  
le droit de tenir une place dans ce recueil ,  
est son *Pinax rerum naturalium Britannicarum* ,  
continens *vegetabilia* , *animalia* , et *fossilia* ,  
*in hac insulâ repertâ* , in-8°. 1667 , pp. 223.

Le titre ne porte pas que ce soit une  
seconde édition , quoique les auteurs fassent  
mention d'une autre , sous la date de 1665.  
Cependant je soupçonne que c'est une mé-  
prise , Ray ne citant point de pareille édition.  
Merret date son livre du collège des médecins ,  
et Morison lui donne le titre de *Musei Her-  
biani custos*.

Merret nous apprend qu'il entreprit cet  
ouvrage , sur la demande d'un libraire , pour  
suppléer à ce qui manquoit à la *Phytologie*  
de How , lorsque les exemplaires de cet ou-  
vrage furent épuisés. Il s'étoit proposé de le  
faire , conjointement avec le docteur Dall ,  
dont la mort , survenue depuis la formation  
de ce projet , fit retomber tout le fardeau



sur Merret. Il dit qu'il avoit acheté huit cents dessins, que Johnson fit graver, et dont l'ouvrage devoit être orné. On ne voit pas pourquoi ils n'ont point paru, et je ne sache pas qu'il en soit parlé ailleurs. Quoiqu'incontestablement Merret fût un homme savant, ayant du goût, et assez instruit dans l'histoire naturelle, il paroît avoir été alors trop âgé, pour avoir pu se livrer aux travaux, et acquérir les connoissances que l'exécution de ce dessein exigeoit. Ajoutez à cela, qu'étant fixé à Londres, et très-occupé de l'exercice de sa profession, il devenoit incapable de voyager, pour chercher des plantes, dans les parties éloignées du royaume. Il engagea cependant Thomas Willisel à voyager avec lui, et il nous dit que ce dernier fut employé par lui, pendant cinq étés consécutifs. Son fils Christophe Merret fit aussi des excursions dans le même but, et M. Yauldon Goodyer lui fournit les manuscrits de son grand-père. Avec ces secours, le docteur Merret se procura une quantité considérable de plantes anglaises, et une connoissance de leurs *loci natales*, c'est-à-dire, des lieux où elles croissoient. Cependant il ne possédoit pas cette connoissance critique et intime du sujet, par



laquelle il se seroit trouvé en état de distinguer , avec une exactitude suffisante , les espèces d'avec les variétés. Il range les plantes alphabétiquement , suivant les noms latins , et il a donné peu de synonymes , excepté ceux de Gérard et de Parkinson , pour lesquels , d'après l'exemple des auteurs de l'*Hortus Oxoniensis* , il a indiqué la page avec beaucoup d'utilité. Il indique aussi les lieux généraux où croissent les végétaux , et spécifie les endroits particuliers où l'on trouve les plantes rares.

On voit , à la fin du catalogue , une distribution informe et mal faite des végétaux en classes , qui ressemble assez à celle de Jean Bauhin. Il espéroit la perfectionner , lors d'une seconde édition , ce dont il a été vraisemblablement empêché par les ouvrages que Ray publia. On trouve ensuite une courte *Synopsis etymologica* , et une liste utile des plantes , suivant qu'elles fleurissent dans chaque mois. Cette liste indique la durée du temps , pendant lequel elles sont en fleurs. Merret , dans son Pinax , a placé , 1°. comme nouvelles , beaucoup de plantes que , d'après un examen subséquent , on n'a découvert n'être que des variétés ; 2°. comme exotiques , beaucoup



d'autres , qui ne sont que des produits accidentels des jardins : 3<sup>o</sup>. il y a parlé d'un grand nombre de plantes , que les botanistes postérieurs n'ont pu trouver dans les lieux qu'il avoit indiqués. Il compte plus de quatorze cents espèces de plantes anglaises , tandis que l'exact Ray , seulement , trois ans après , en borne le nombre à mille cinquante. Cependant plusieurs plantes anglaises paroissent pour la première fois dans ce Pinax , et Merret auroit vraisemblablement prouvé qu'il en avoit le premier découvert quelques autres , s'il n'avoit pas totalement omis de donner des descriptions de celles qu'il introduit comme nouvelles.

La partie zoologique de ce Pinax est extrêmement superficielle ; elle consiste purement en des noms latins et anglais , avec des renvois à Aldrovande , Gesner , Johnston et Mouffet. La minéralogie est non moins courte et imparfaite.

Avant la publication de cet ouvrage , Merret a imprimé une collection d'actes du parlement , chartes , jugemens , opinions de juges , concernant les concessions faites au collège des médecins , in-4<sup>o</sup>. , 1660. Cela est devenu la base de ce que Wood a dit du livre du docteur Goodall , imprimé en 1684.



En 1669, il écrivit un ouvrage intitulé : *A short view of the fraud, etc.*, ou Coup-d'œil sur les fraudes et malversations commises par les apothicaires à l'égard des malades et des médecins, in-4°. Ce traité l'engagea dans une dispute avec le fameux Henri Stubbe. On peut présumer que toutes les discussions de ce genre, quelque raisonnables qu'elles soient, produiront peu d'effets sur la réforme des abus, tant que la constitution et la police de la médecine, réglées, soit par les usages, soit par les lois, resteront en Angleterre dans l'état où elles sont actuellement.

En 1662, il traduisit en anglais l'Art de la verrerie, ouvrage enseignant à colorer le verre, l'émail, la laque, etc., in-8°, écrit par Antoine Nery, et accompagné d'une description de l'écume de verre. En 1686, le même ouvrage fut publié en latin, avec des observations et notes de Merret, égales en étendue à l'ouvrage même. Amsterdam, in-12.

Wood nous apprend que Merret avoit aussi imprimé lui-même, en un feuillet in-4°, le caractère du médecin ou naturaliste parfait.

Merret fut un des premiers membres de la société royale, après son incorporation, et il lui remit plusieurs morceaux, qui ont



été imprimés dans les Transactions philosophiques.

1°. Il a fait , en l'an 1664 , des expériences sur la végétation , par lesquelles il trouva que des morceaux carrés d'écorce d'arbre , de frêne et d'érable , soit qu'on les ait séparés de trois côtés seulement , soit qu'on les ait séparés entièrement , resteront fermement unis , s'ils sont assurés et serrés par du plâtre et de la ficelle.

2°. On lui doit des expériences sur la perte de poids que la plante de l'aloë americana , ayant onze feuilles , éprouva , en étant suspendue dans une cuisine , pendant cinq ans. Elle perdit , dans la première année , deux onces et demie ; dans la seconde , plus de trois onces ; et son poids diminua dans la suite , à peu près dans la même proportion. Elle perdit deux des plus grandes feuilles chaque année , et il en poussa deux nouvelles chaque printemps ; circonstance d'où le docteur conclut une circulation du jus ou de la sève.

3°. Il fit encore des expériences sur des cerisiers qui , ayant leur fruit flétri , parce que le soleil avoit frappé trop soudainement sur eux dans le mois de mars , furent remis en bon état , au moyen de ce qu'on arrosa chaque jour leurs racines.



4°. Il fit des observations sur les greniers de Londres.

Les mémoires sur les quatre objets dont je viens de parler, furent tous imprimés dans le vingt-cinquième numéro des Transactions philosophiques.

On trouve encore les mémoires suivans de Merret, dans le même recueil, savoir :

1°. Dans le n°. 188, une description des mines d'étain et des cristaux de Cornouailles, des verres de Moscovie ;

2°. Dans le n°. 142, une description de l'art de l'affinage par différens procédés, savoir par le départ, la pierre de touche, le fourneau et le mercure ;

3°. Dans le n°. 223, quelques observations curieuses sur les marais du Lincolnshire, les productions animales et végétales, les usurpations de la mer, une description de l'église de Boston, et plusieurs autres particularités qui doivent avoir rendu ce mémoire un morceau très-intéressant d'histoire naturelle ; il donne une liste de plusieurs des plantes les plus rares qui croissent dans les marais ;

4°. Dans le n°. 224, une gravure des marais appelés Fosdyke et Crosskeys, dans le Lin-



colnshire, gravure dans laquelle on a indiqué les temps où les eaux sont hautes, et les endroits où l'on peut passer sûrement sur les sables.

---



## CHAPITRE XXIII.

*Morison. — Sa vie. — Son Hortus Blesensis, qui renferme les élémens de son système, et ses remarques sur les Bauhins. — Il publie les Plantae Siculae de Boccone. — Sa Distributio Plantarum Umbellificarum. — Son grand ouvrage intitulé : Historia Plantarum Oxoniensis. — Esquisse de sa méthode. — Courtes anecdotes sur Jacob Bobart, continuateur de l'histoire de Morison.*

## MORISON.

ROBERT MORISON naquit à Aberdeen, en 1620, fut élevé dans la même université, et prit, en 1638, le degré de docteur en philosophie, équivalent à celui de maître-ès-arts. Il s'appliqua d'abord aux mathématiques, et fut destiné par ses parens à suivre la théologie; mais son goût pour la botanique et la médecine fit échouer leurs projets. Son attachement à la cause royale le conduisit à l'armée, et il reçut une dangereuse blessure à la tête,



dans le combat de Brigg , près Aberdeen. Étant rétabli , il se rendit à Paris , qui étoit l'asile de ses compatriotes. Il y fut d'abord employé comme instituteur du fils du conseiller Biset , et en même temps il s'occupa avec soin d'étudier l'anatomie , la botanique et la zoologie. En 1648 , il prit le degré de docteur en médecine , à Angers. Il se distingua par son habileté en botanique , tellement que , sur la recommandation de Robin , botaniste du roi , il obtint la protection du duc d'Orléans , oncle de Louis XIV , et fut nommé intendant de son beau jardin de Blois , avec un traitement honnête. Cet établissement , formé en 1650 , subsista jusqu'à la mort du duc , en 1660. On prétend que ce fut à Blois que Morison fit connoître son système de botanique au duc , et que ce prince l'encouragea , par sa libéralité , à continuer de le perfectionner. Le duc l'envoya aussi dans différentes provinces de France , pour y chercher de nouvelles plantes. Morison voyagea dans la Bourgogne , le Lyonnais , le Languedoc et la Bretagne , dont il parcourut avec beaucoup d'attention les côtes et les îles. Par ces voyages , il enrichit le jardin de beaucoup de plantes rares et de quelques-unes de nouvelles.



Ce fut dans cette situation qu'il fut connu de Charles II, qui, en 1660, à la mort du duc son oncle, invita Morison à venir en Angleterre ; et quoique sollicité par le surintendant Fouquet de rester en France, aux conditions les plus honorables et les plus avantageuses, l'amour de son pays triompha de toutes les tentations, et Morison retourna dans la Grande-Bretagne. Charles II lui donna le titre de médecin du roi, et le nomma professeur royal de botanique, avec des appointemens de deux cents livres sterlings par an, et une maison, comme surintendant des jardins royaux. Il fut nommé membre du collège royal des médecins, et acquit beaucoup de réputation pour ses connoissances en botanique. Il resta dans cette situation jusqu'en 1669, époque où, s'étant lié avec Obadiah Walker, du collège de l'université, avec le doyen de l'église du Christ, et d'autres personnages principaux de l'université, il fut, par leur influence, nommé professeur de botanique à Oxford, le 16 décembre 1669, et incorporé docteur de médecine le jour suivant. Il donna sa première leçon dans l'école de médecine, en septembre 1670, et alla ensuite au jardin de médecine, où il donna trois leçons par semaine à un auditoire



considérable. Il se livra , tant à ses occupations , qu'à la composition de son grand ouvrage intitulé : *Historia plantarum Oxoniensis*, jusqu'au temps de sa mort , qu'on croit avoir été la suite d'un coup qu'il reçut de l'essieu d'une voiture , en traversant une rue , le 9 novembre 1683. Il mourut dans sa maison , à Green-Street , Leicester-Fields , le jour suivant , et fut enterré dans l'église St.-Martin des Champs , à Westminster.

Séguier , auteur de la *Bibliotheca botanica* , paroît s'être trompé , en mettant au nombre des ouvrages de Morison , la première édition de l'*Hortus Blesensis* , qu'il donne comme publiée en 1635 , époque où Morison devoit n'avoir que quinze ans. Cela peut n'être qu'une erreur typographique ; mais , dans le fait , le livre étoit l'ouvrage d'Abel Brunyer , médecin du duc d'Orléans , et ne fut publié qu'en 1653. Le premier ouvrage publié par Morison , fut la seconde édition de ce catalogue , sous le titre suivant : *Hortus Regius Blesensis auctus : accessit Index Plantarum in horto contentarum , nemini scriptarum , et observationes generalliores , seu Præludiorum pars prior. Lond. , 1669 , in-12.*

L'*Hortus Blesensis* fit la réputation de



l'auteur , et contribua , comme l'écrivain de sa vie l'observe , à lui faire obtenir la place qu'il eut dans la suite à Oxford. Il contient les germes de sa méthode de classification ; il annonce qu'il donne un catalogue de deux cent soixante nouvelles plantes ; mais on a trouvé depuis que beaucoup de ces plantes n'étoient que des variétés , et que d'autres étoient bien connues auparavant. Il y en avoit néanmoins quelques-unes de rares et de nouvelles , tant exotiques qu'indigènes. Il étoit le premier qui eût découvert ces dernières en France.

Il donna aussi , dans son ouvrage , ses *Hallucinationes in Gaspari Bauhin Pinacem tam in digerendis quàm denominandis plantis*, et ses *Animadversiones in tres tomos , historiæ plantarum Johannis Bauhini* ; ouvrage que Haller appelle *Invidiosum opus*, et qui , en même temps qu'il prouve l'exactitude et l'application laborieuse de l'auteur , doit être regardé comme inconvenablement sévère envers ces deux célèbres frères , qui , n'ayant point annoncé qu'ils écrivissent un système , sont ici jugés , trop sévèrement , par des règles qui n'avoient pas été inventées au moment où ils écrivirent , et dont par conséquent ils ne pouvoient sentir et reconnoître la justesse.



Dans un dialogue , qui est à la fin de l'Hortus Blesensis , Morison enseigne que les genres des plantes doivent être établis sur les caractères tirés du fruit , et non d'après aucune qualité frappant les sens , ou d'après aucune vertu médicale supposée. Il défend aussi savamment la doctrine que tous les végétaux viennent de semence , proposition qui n'étoit pas universellement adoptée , la doctrine de la génération équivoque ou spontanée ayant alors beaucoup de défenseurs parmi les savans.

Pendant la résidence de Morison en France , et dans ses voyages accidentels à Paris , vers l'an 1658 , il se lia avec la famille du lord Hatton , qui demeuroit alors à Saint-Germain-en-Laye , et dont le second fils , nommé Charles , aimoit beaucoup l'histoire naturelle , et devint un disciple volontaire et zélé de notre auteur. Seize ans après , Charles Hatton envoya , sur la demande de Morison , un traité avec des planches déjà gravées , écrit par Paul Boccone , sur des plantes découvertes par ce dernier , dans les parties méridionales de l'Europe , principalement dans la Sicile , dont quelques-unes étoient rares , et d'autres nouvelles. Boccone étoit originaire de Savone , dans le district de Gênes , et naquit en 1633. Il se fit moine



del'ordre de Citeaux, à Palerme, et se distingua par son érudition singulière et variée en histoire naturelle. Il visita la Corse et Malte, voyagea en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, et fut pendant quelque temps botaniste du duc de Toscane. On lui doit plusieurs voyages très-curieux, et il est mort en 1704. Il écrivit sur les fossiles, mais ses écrits botaniques ont plus d'originalité, et sont d'un plus grand prix. Morison, après avoir fait graver de nouveau les sept dernières planches, publia l'ouvrage de Boccone sur les plantes de Sicile, sous le titre suivant : *Icones et descriptiones rariorum plantarum Melitæ, Galliaë, et Italiaë, autore Paulo Boccone, Panormitano Siculo, serenissimi magni Etruriæ ducis olim botanico. Oxon. 1674, in-4°. pp. 96, t. 52, fig. 119.*

Morison mit en tête de cet ouvrage une dédicace à M. Hatton, dans laquelle, non-seulement il défend en général la doctrine que toutes les plantes viennent de semence, mais soutient encore particulièrement, contre Dioscoride, et quelques-uns des restaurateurs de la science, du nombre desquels est Césalpin, que toutes les fougères ont des fleurs et des semences.

Les plantes décrites et figurées dans ce livre,



sont , pour le plupart , des plantes que les auteurs précédens n'avoient pas fait connoître. Peu d'entr'elles sont communes à la Grande-Bretagne. Les figures sont petites , et ne sont ni bien dessinées , ni bien gravées ; mais l'ouvrage a son utilité , comme contenant quelques plantes du midi de l'Europe , qu'on ne trouve dans aucun autre auteur , et il conserve , par-là , quelque valeur aux yeux de ceux qui sont curieux de suivre l'histoire des plantes dans le système sexuel , comme étant citée par Linnée.

Morison publia ensuite , comme un échantillon du grand ouvrage qu'il méditoit , sous le nom de *Historia plantarum Oxoniensis* , un livre intitulé : *Plantarum umbelliferarum distributio nova , per tabulas cognationis et affinitatis , ex libro naturæ observata et detecta*. Oxon. 1672 , in-fol. pp. 91 , t. 12. La tribu des ombellifères est ici divisée en neuf ordres , dont les genres sont distingués par la figure de la semence , accompagnés et aidés , dans quelques-unes des subdivisions , par la forme de la feuille : les figures de cent cinquante différentes semences font connoître ces genres.

L'auteur y joint ce qu'il nomme les plantes



ombellifères , appelées ainsi improprement : telles sont la valeriana , le thalictrum , la filipendula , la valeriana græca , la pimpinella sanguisorba ; toutes plantes qui , à l'exception de la valeriana , sont très-différentes , quant au port et au caractère , de la classe naturelle dont il traite.

Cet écrit sur les ombellifères excita l'attention des savans , augmenta les protecteurs de Morison , tant au dedans qu'au dehors , et l'encouragea à travailler avec encore plus d'ardeur à son grand ouvrage , dont le premier volume parut sous le titre suivant : *Plantarum historia universalis Oxoniensis , pars secunda , seu herbarum distributio nova , per tabulas cognationis et affinitatis , ex libro naturæ observata et detecta , in-fol. 1680 , pp. 617.* La première partie de l'histoire , sur les arbres et les arbrisseaux , n'a jamais été imprimée. Quelques - uns ont douté si elle avoit jamais été écrite ; mais Schelhammer (1) nous dit qu'il avoit vu tout l'ouvrage parfait dans les mains de l'auteur. Morison lui-même donne pour raison de ce qu'il publie d'abord la division des herbes , 1<sup>o</sup>. la grandeur de

---

(1) In additamentis ad Conringium.



l'entreprise résultant du nombre immense des individus , et par conséquent la difficulté de trouver des distinctions et des caractères convenables ; 2°. et le motif suivant , savoir , qu'il ne vouloit pas laisser après lui la partie la plus difficile et la plus abstruse de son sujet , sans être finie , comme cela étoit arrivé à Dalechamp et à Jean Bauhin. Cependant la mort prématurée de Morison fit malheureusement éprouver le même sort à son ouvrage , et ne lui permit pas de finir plus de neuf des quinze classes de son propre système.

Il divise toutes les plantes herbacées en quinze classes , sous les titres suivans :

1. Scandentes.
2. Leguminosæ.
3. Siliquosæ.
4. Tricapsulares , Hexapetalæ.
5. Tricapsulares , aliæ.
6. Corymbiferæ.
7. Papposæ lactescentes.
8. Culmiferæ.
9. Umbelliferæ.
10. Tricoccæ purgatrices.
11. Galeatæ et verticillatæ.
12. Multisiliquæ et Multicapsulares.



13. Bacciferae.

14. Capillares.

15. Anomalae.

D'après l'inspection de ce tableau, il paroît que cette méthode n'est pas uniformément fondée sur le fruit; dans le fait, elle l'est beaucoup moins que celle de Césalpin: mais elle est fondée sur le fruit et le port conjointement, puisque les *corymbiferae*, les *umbelliferae* et les *galeatae*, ainsi que les *verticillatae*, viennent de la disposition de la fleur; les *scandentes*, et les *culmiferae*, du port, et la septième classe, en partie des qualités, et en partie de la semence. Nous voyons par-là, que seulement la moitié des classes est fondée sur le fruit, la quinzième étant vraiment un assemblage hétéroclite. Sa méthode auroit beaucoup plus approché de la perfection, même dans ses propres principes, s'il avoit augmenté le nombre de ses classes, puisque, dans plusieurs exemples, elles embrassent des ordres naturels beaucoup trop distincts pour être rangés ensemble. Les ordres ou subdivisions de classes sont fondés, 1°. dans beaucoup d'exemples, sur des différences dans les vaisseaux contenant



la semence ; 2<sup>o</sup>. dans d'autres cas sur la racine , ou le port , et souvent sur des distinctions moins scientifiques. Dans le cours de l'ouvrage même , Morison fait un chapitre séparé pour chaque genre. Il commence , en renvoyant aux anciens sous chaque plante , en y ajoutant souvent ensuite l'étymologie. Les caractères génériques , si même on peut les appeler ainsi , sont très-vagues ; et quoique pris d'après les parties de la fructification , ils sont trop souvent accompagnés de distinctions tirées de la racine , des feuilles , et du mode de croissance : après la note générique , suit une table synoptique des espèces , renvoyant aux planches. Les descriptions sont quelquefois empruntées de Jean Bauhin et autres. Il attache à la plupart des plantes de nouveaux caractères , et joint les synonymes de plusieurs auteurs. Il place , à la fin des chapitres , ses remarques sur les Bauhins , et une description des vertus et des usages des plantes.

Les cinq premières classes seulement furent publiées par l'auteur , qui ne laissa que les quatre suivantes , finies. Celles-ci , ainsi que les classes qui viennent après , furent terminées et publiées , après un intervalle de dix-neuf ans , par Jacob Bobart. Morison eut l'avan-



tage d'être puissamment protégé. Il fut généreusement encouragé par l'université, et on le mit en état de publier une nombreuse suite de planches, sur lesquelles sont gravées trois mille trois cent quatre-vingt-quatre plantes. Les figures sont principalement copiées d'après les autres auteurs. Les figures nouvelles se trouvent surtout dans la dernière partie de cet ouvrage, et doivent par conséquent être attribuées au soin de Bobart. Les six planches de mousses, de fuci, de corallines et de coraux, à la fin, sont (si l'on excepte un petit nombre de planches en bois, de Gérard) les premières de ce genre, gravées en Angleterre, et ont un grand mérite, comme productions de cette époque. Toutes les figures de Columna et de Cornutus sont copiées dans cet ouvrage. Celles gravées par Burghers sont supérieures au reste; et les figures de gazons et de mousses sont incomparablement au-dessus de toutes celles qu'on peut trouver sur la même échelle, le port de l'objet étant admirablement bien rendu. Une nouvelle impression de ces planches, avec des renvois aux écrits de Linnée, seroit, même aujourd'hui, utile à la science.

La troisième partie, ou, plus convenable-



ment, le second volume de l'Histoire des plantes d'Oxford, fut publié par Jacob Bobart, in-folio, en 1696, en 655 pages. On a mis en tête de ce volume, une vie de Morison, ainsi que sa gravure faite par White, et au-dessous, un quatrain du docteur Pitcairn. Dans la préface, qui est signée Jacob Bobart, on présente un tableau général des auteurs qui ont écrit sur la botanique, depuis Théophraste jusqu'au temps de Morison, en faisant l'énumération, chez les différens peuples de l'Europe, dans un ordre chronologique, des auteurs les plus savans dans ce genre. Bobart parle ensuite de la protection et de l'encouragement que Morison reçut de l'université pour entreprendre cet ouvrage; et après avoir exprimé des regrets sur la mort prématurée de son auteur, ainsi que sa propre reconnoissance de l'honneur qu'on lui avoit fait en le chargeant de continuer cette entreprise, il expose les secours qu'il a reçus pour se livrer à ce travail. Un intervalle de près de vingt ans avoit donné à Bobart le moyen d'insérer un grand nombre de plantes inconnues à Morison, d'après les ouvrages de Ray, Herman et Plukenet, d'après l'Hortus Malabaricus, et d'autres ouvrages. Quant à la botanique



anglaise, il avoit été fait à Bobart des communications importantes par Sloane, Petiver, Doody, Sherard et d'autres auteurs. Par ce moyen, ce volume contient près du double du premier; mais la dernière partie prouve trop évidemment qu'elle n'a pas été complètement finie par son auteur, puisqu'elle paroît dans une forme très-abrégée, si on la compare avec ce que Morison (1) avoit fait terminer lui-même.

## BOBART.

Jacob Bobart, le continuateur de l'histoire de Morison, étoit fils d'un autre Jacob Bobart, qui fut le premier surintendant du jardin d'Oxford, lors de sa fondation, en 1632. Le père et le fils remplirent leur place avec beaucoup de succès pour eux-mêmes, et non moins d'utilité pour le jardin. On dit que le père fut l'auteur de la première édition de l'Hortus Oxoniensis, de 1648, et il a eu, dans la seconde, qui est de 1658, son nom joint à ceux du doc-

---

(1) Plumier a voulu perpétuer le souvenir de Morison, en donnant son nom à un arbre des Indes occidentales, de la classe de la monadelphie, décrit jusqu'ici seulement par lui et par Jacquin.



teur Stephens et de M. Browne , comme étant leur associé dans l'ouvrage. Granger raconte une particularité plaisante à son égard , c'est que , dans les jours de carnaval , Bobart avoit coutume d'avoir sa barbe clouée avec de l'argent. Il mourut en 1678 , à quatre-vingt-un ans , et laissa , outre Jacob , un autre fils , nommé Tillemant , qui étoit aussi employé dans le jardin de médecine.

Je ne puis fixer au juste l'époque de la mort de Bobart ; mais d'après l'histoire que le docteur Grey , dans son édition d'Hudibras , rapporte de lui , il doit avoir vécu en 1704. Il avoit donné à un rat mort la forme d'un dragon , et cette imitation trompoit tellement , qu'on écrivit plusieurs pièces de vers sur cette rare curiosité. Dans la suite , Bobart convint de l'artifice , mais ce morceau fut conservé pendant quelques années comme un chef-d'œuvre. Il y a un portrait gravé de Bobart père , avec un distique ; il est de Burghers , et daté de 1675 : cette gravure constate son origine allemande , mais elle est très-rare.

---



## CHAPITRE XXIV.

*Courte histoire de l'origine et des progrès du système, ou de la méthode, ou de la classification des plantes, depuis son origine, jusqu'à sa renaissance en Angleterre. — État général des distributions ou arrangements des plantes avant Gesner et Césalpin. — Morison et Ray ont travaillé tous les deux dans le même temps à faire revivre la méthode. — Avantage du système. — Énumération des différens systèmes de classification.*

## MÉTHODE.

CONFORMÉMENT au plan que je me suis proposé, je vais maintenant donner une description concise de l'origine et des progrès de ce qu'on entend par méthode, système ou classification des plantes, provenant d'un rapport dans les parties de la fructification, indépendant de tout rapprochement, d'après la *facies externa*, ou port de la plante. J'y ajouterai, comme une courte histoire d'une autre dé-



couverte importante , celle du sexe des plantes , par suite de laquelle le système lui-même a un beaucoup plus haut degré de perfection.

Il n'y a point de traces de ce que les modernes appellent *système* dans les écrits des anciens , nom par lequel nous entendons prééminemment Théophraste , Dioscoride et Pline. La connoissance qu'ils avoient des végétaux , se bornoit au petit nombre de ceux qui étoient employés dans la médecine , ou qui servoient aux arts ou aux commodités de la vie ; en faisant mention des plantes , les sujets dont les anciens parlent , sont placés dans des divisions grandes et sans ordre , sans le plus petit rapprochement à ce qui est maintenant appelé *classification*.

Théophraste traite son sujet , en général , philosophiquement. Dans son livre *De causis plantarum* , il considère la propagation , la culture , les qualités et les usages des plantes en général , mais il en décrit très-peu. Dans son *Historia plantarum* , dans laquelle environ cinq cents espèces sont décrites ou énumérées , il commence par l'organisation , la génération et la propagation des végétaux. Il parle ensuite des arbres , d'une manière étendue , dans les troisième et quatrième livres. Le cin-



quième roule sur le bois de charpente et le choix du meilleur ; le sixième sur les arbrisseaux , les plantes épineuses , les roses et les autres ornemens de jardins ; le septième sur les plantes oléracées et les plantes sauvages ; le huitième traite abondamment des grains de toutes espèces. Enfin dans le dernier , il est question des gommes , des matières exudantes , et des moyens de les obtenir.

L'objet de Dioscoride étant uniquement la matière médicale , il discute chaque sujet spécifiquement et dans un chapitre séparé , partageant tout son ouvrage en cinq livres , dans lesquels il distribue , autant qu'il est possible d'y mettre quelque ordre , les plantes aromatiques , alimentaires et médicinales. Ses descriptions sont prises principalement de la couleur , de la grandeur , du mode de croissance , de la comparaison des feuilles et des racines avec d'autres plantes bien connues , et qui par conséquent ne sont pas décrites. En général elles sont courtes , et souvent insuffisantes pour déterminer les espèces. Ce défaut a fait naître des disputes sans fin , et interminables , entre les commentateurs. De cette manière , il a décrit près de sept cents plantes , et il expose leurs vertus et leurs usages. C'est à son autorité que



la postérité en appelle, comme étant décisive en ce genre.

Pline, qui traite des plantes depuis le douzième jusqu'au vingt-septième livre inclusivement de son histoire naturelle, a tiré ses ressources principalement des auteurs grecs. Il est l'historien de l'ancienne botanique, et il cite les noms de plusieurs centaines d'auteurs dont les écrivains qui l'ont précédé n'ont point parlé; mais beaucoup de ces auteurs sont inconnus. Il n'y a point d'ordre scientifique dans la disposition de son sujet; et ce qui donne beaucoup de prix à son ouvrage, c'est qu'il nous a conservé les restes des connoissances des anciens sur les végétaux, et en particulier l'application qu'ils en faisoient aux arts de la vie dans ces temps éloignés.

Après la renaissance des lettres dans le quinzième siècle, les premiers cultivateurs de la botanique étudièrent les plantes, plus dans les écrits de ces trois célèbres anciens, que dans le livre de la nature, et ils s'occupèrent uniquement de chercher à reconnoître les plantes médicinales; ils faisoient à peine attention à ces différences frappantes dans le port ou la forme générale, la manière de croître, et les autres ressemblances qu'on aperçoit aisément,



et qui marquent les grandes familles naturelles dans le royaume végétal : mais ils se contentoient de les ranger les unes suivant la nomenclature alphabétique, d'autres d'après la structure de la racine, le temps de la floraison, les lieux où elles croissent, les qualités qu'on leur supposoit, les usages dont elles étoient en médecine, ou d'après d'autres distinctions aussi peu constantes. Pour eux, comme pour les anciens, il y avoit presque autant de genres que d'espèces ; et s'ils donnoient le même nom commun à deux plantes ou à un plus grand nombre, ils s'y déterminoient d'après quelque ressemblance grossière et extérieure, telles que la grandeur, la forme de la racine, le rapport de couleur dans la fleur ; et dans la description des espèces, ils se contentoient souvent de comparer à une autre plante qui leur étoit bien connue, la plante dont ils parloient, et ils laissoient ainsi cette dernière sans la décrire dans leurs ouvrages.

Ce genre d'arrangement, à la vérité un peu amélioré, se retrouve, ainsi que nous l'avons dit ci-devant, dans Dodoens, et on le voit encore dans nos anciens botanistes anglais, Gérard et Parkinson.

Lobel, dans ses *Adversaria*, qui ont paru



en 1570, paroît avoir été le premier qui a essayé de distribuer les plantes en grandes familles ou classes, d'après la ressemblance générale du port, ou de la forme extérieure, ou du genre de leur croissance. Il l'a fait d'une manière synoptique imparfaite. Plusieurs de ses familles contiennent des classes ou ordres naturels presque entiers, mais souvent interrompus par de grandes anomalies. On ne fit pas assez d'attention dans le temps à son arrangement ; il étoit alors excellent, et il reçut des améliorations successives, jusqu'au moment où nous le voyons dans sa dernière et meilleure forme, tel qu'on le trouve présenté par Gaspard Bauhin, dans son *Pinax*, en 1623, et spécialement par Jean Bauhin, dans son *Historia plantarum universalis*, en 1650.

Comme les caractères naturels de la plante résultent de l'habitude ou port général de la plante, et d'un rapport qu'on remarque aisément dans la disposition de la tige et des feuilles, ainsi que dans la position ou la forme de la fleur, du fruit, de la semence, ils forcèrent pour ainsi dire à la longue les hommes de les remarquer. Ainsi, le port général de toutes les graminées, les plantes papilionacées, telles que les pois et les vesces ; les plantes siliqueuses,



telles que la moutarde , les cressons , les turneps ; les verticillées , telles que la menthe , le baume , l'hysope , la germandrée ; les ombellifères , telles que le persil , les carottes , la ciguë , l'angélique ; les arbres en forme de cône , et plusieurs autres tribus ; toutes ces distinctions étoient trop frappantes pour n'être pas observées , même par un observateur superficiel. Mais comme elles constituent seulement une partie du tout , il n'y avoit point de caractères formés pour ces plantes , que l'œil ne pouvoit rapporter immédiatement à quelque-une de ces classes. On avoit encore moins découvert aucun rapport général provenant de l'uniformité dans la fructification. Si toutes les espèces de plantes eussent été rangées elles-mêmes sous des classes naturelles , il en auroit résulté aisément une méthode naturelle ; mais , malgré les efforts des plus habiles naturalistes , les anneaux intermédiaires sont encore inconnus. De-là est venue la nécessité des systèmes artificiels , qui ne sont devenus aujourd'hui que trop nombreux. Les uns ont pensé que , plus un système artificiel conserve pures les classes naturelles , meilleur il est ; mais l'expérience ne confirme pas cette idée. On trouve que les arrangemens qui conduisent plus immé-



diatement à la plante que l'on cherche , sont ceux dont les classes et les subdivisions sont simples , et tirées chacune uniformément des mêmes parties de la fructification.

Il est universellement reconnu que Conrad Gesner , le Linnée de son siècle , a été le premier qui a suggéré ce vrai principe de distinction classique , et de caractère générique , comme il est évident , d'après différens passages des épîtres de ce grand homme (1). Il cite le rapport de la staphisagria avec la consoude , de la scorsonère avec le tragopogon , de la molucca avec le lamium , de la douce-amère avec le solanum , du calceolus avec l'orchidès ; et il dit expressément , que les caractères doivent être formés d'après la fleur et la semence , plutôt que d'après les feuilles. Il écrivit cela en 1565. On trouve d'autres passages, par lesquels il paroît qu'il avoit eu les mêmes idées dès 1559. Mais peut - être n'y a-t-il point de preuve plus indubitable de l'importance qu'il mettoit à ces parties , que le fait que c'est lui qui , le premier , les a dessinées séparément avec les figures de ses plantes ;

---

(1) Epist. Medicin. , à Wolfio edit. p. 113, et passim.



on en peut voir de nombreux exemples dans les gravures publiées par Schmiedel.

Toutefois Gesner ne vécut pas assez pour mûrir et mettre dans tout leur jour ces idées qu'il avoit tirées ainsi de la nature ; et , ce qui est très-étonnant , c'est qu'elles furent négligées par ces grands flambeaux de la science , l'Ecluse et les Bauhins. Cette gloire étoit réservée à Césalpin , homme qui joignit à une connoissance étendue des plantes , un génie vraiment philosophique. Il avoit été disciple de Ghini , et fut ensuite médecin du pape Clément VIII. Il décrivit avec la plus grande habileté les plantes de son propre pays , et laissa un herbier ( *Herbarium* ) , composé de sept cent soixante-huit espèces. Il étendit l'idée de Gesner , et c'est de lui que date l'époque de l'arrangement systématique. Dans ses *libri xvi de Plantis* , publiés en 1583 , il a rangé plus de huit cents plantes en classes , fondées , après la division générale d'arbres et d'herbes , sur des caractères tirés du fruit particulièrement , du nombre des capsules et cellules , du nombre , de la forme , et des dispositions des semences ; et de la situation du *corculum* , radicule , ou œil de la semence , qu'il regardoit comme très - important. Les



ordres ou subdivisions sont formés sur des rapports encore plus variés.

Fabius Columna perfectionna cette doctrine de la classification en 1616, en l'étendant à la formation des genres, que Césalpin n'avoit pas effectuée, toutes ses espèces étant décrites séparément. A la vérité, Columna ne présenta pas un système, mais il montra le moyen de le compléter, par l'union des espèces sous un nom commun, d'après la ressemblance dans la fleur et le fruit; et il inventa plusieurs termes, maintenant en usage, pour dénommer ces parties. Cependant cette belle invention resta pour ainsi dire assoupie pendant près d'un siècle; et la gloire de la faire revivre et de la perfectionner, étoit réservée à la Grande-Bretagne.

Ray et Morison y travaillèrent tous deux en même temps; et c'est à eux que commence l'ère de la botanique systématique en Angleterre. C'étoit un objet digne d'être disputé; et chacun de ces écrivains a eu ses partisans, qui lui ont respectivement donné la palme, suivant qu'ils étoient conduits par la diversité de leurs motifs ou de leurs attachemens. Je n'entrerai pas dans l'examen de leurs titres; mais je me contenterai d'observer que tous



deux se sont occupés de ce sujet , à peu près vers le même temps , et que Ray a certainement la priorité quant à la publication , si l'on avoue que les tableaux qu'il a dressés pour le livre de l'évêque Wilkins , intitulé : *Real or universal character* , qui a été publié en 1668 , contiennent l'esquisse ou les premiers traits d'un système ; et certainement ces premiers traits , quoique faits à la hâte , comme Ray l'avoue , prouvent assez qu'il s'étoit beaucoup occupé du sujet. Si les écrivains étrangers ont plus communément attribué à Morison la gloire d'avoir fait revivre cette méthode , cela est peut être venu , de ce qu'ils connoissoient moins l'ouvrage de Wilkins , qui n'existoit qu'en anglais. Ray nous apprend dans la seconde édition de son *Catalogus plantarum Angliae* , que Wilkins s'occupoit d'une traduction de son *Universal character* en latin , avec des figures , pour l'usage des étrangers ; et que Ray lui-même l'avoit faite , mais que la mort de ce vénérable prélat , arrivée en 1672 , empêcha qu'elle ne fût imprimée. Il ajoute que sa méthode , avec des corrections et des améliorations , avoit été remise entre les mains de l'évêque , pour l'ouvrage ci-dessus mentionné.



Morison présenta l'esquisse de son plan dans l'*Hortus Blesensis*, un an après la publication du livre de l'évêque, et il le montra en exemple dans son histoire des plantes en 1680. Ray ne donna pas le développement du sien avant 1682, époque à laquelle il reconnut franchement les obligations qu'il avoit à Césalpin, à Columna, à Jungius, et même à l'ouvrage de Morison. Au contraire, Morison s'attribua à lui-même le mérite d'avoir tiré, dans la fabrication de son système, toutes ses ressources de la nature et de ses propres observations, gardant partout le plus profond silence, relativement à tout secours qu'il auroit pu recevoir des écrivains ses prédécesseurs. On ne pouvoit guère accorder à Morison ses prétentions; aussi lui attirèrent-elles les critiques de Tournefort et des autres botanistes habiles, d'autant plus que ces savans connoissoient bien les sources qui lui avoient été ouvertes et le secours qu'il avoit dû tirer de Gesner, de Césalpin, et des autres auteurs.

Aujourd'hui que la botanique a fait de si grands progrès, et que nous nous trouvons à une époque éloignée du temps où Ray et Morison vécurent, on n'examinera pas avec beaucoup d'attention leurs systèmes. Césalpin



a posé les fondemens sur lesquels , si nos architectes anglais ont élevé un édifice gothique , leurs successeurs l'ont perfectionné en lui donnant plus d'élégance et de symétrie.

L'introduction d'un *système* fut un événement heureux pour la science , puisqu'elle amena avec elle , par degrés , l'établissement des caractères généraux d'après la ressemblance des parties essentielles dans les diverses espèces. Comme on découvroit chaque jour de nouvelles plantes dans l'ancien continent , et comme on en apportoit continuellement d'inconnues du nouveau , la nomenclature de la botanique couroit le risque de se perdre encore dans ce chaos , dans lequel Gaspard Bauhin l'avoit trouvée , quand il lui donna quelque ordre par son laborieux et incomparable Pinax.

Le *système* mit les botanistes en état de rapporter les nouvelles espèces aux genres déjà formés , et il mit des bornes à cette licence qu'on prenoit auparavant de donner un nouveau nom générique à chaque nouvelle plante ; car , quoique dans la multitude des méthodes qui suivirent cette découverte , les plantes du même genre dans un système , puissent souvent être rapportées à un genre



différent dans un autre , cependant , même avec cet inconvénient , on les retrouve et on les reconnoît plus aisément , que sous les distinctions vagues des écrivains plus anciens.

Le rétablissement du système fut , pour me servir des termes de Linnée , le commencement de l'âge d'or de la botanique ; et lorsqu'il eut lieu en Angleterre , cela produisit parmi nous plusieurs hommes savans , qui ont donné une nouvelle vie à l'ensemble de la science. Les noms de Sloane , de Plukenet , de Sherard et de Petiver , seront toujours célèbres dans les annales de la botanique.

Cette renaissance du système tourna aussi l'attention des savans sur les plantes. Des systèmes rivaux furent bientôt construits ; dans quelques-uns on prit le fruit pour base des classes , conformément aux systèmes de Césalpin , de Ray et de Morison. Dans d'autres , ce fut la fleur qu'on prit pour base. Ainsi Christophe Knaut en 1687 , et Herman en 1690 , choisirent encore le fruit pour base ; et leur système fut perfectionné par Boërrhave en 1710.

Rivin , en 1690 , choisit la fleur seule , en considérant le *nombre* et la régularité des *pétales* , comme la base de ses caractères clas-



siques ; et il fut suivi par Ruppius en 1718, et Ludwig en 1737. Tournefort, qui travailla sa méthode plus que ses prédécesseurs, choisit, en 1694, la figure de la *corolle*, comme le principe de la *classification* ; et Magnol, en 1720, prit le *calice* seul.

Si l'on recherchoit à cette occasion en quoi les méthodes de Césalpin, de Ray et de Morison, diffèrent de ces arrangemens, dont Dodoens Lobel, et Jean Bauhin, faisoient usage avant eux, puisque ceux-ci sont aussi établis sur l'habitude ou le port de la plante, et que beaucoup de classes naturelles y sont assez bien conservées, on peut répondre d'une manière sommaire, que le port (*habitus*), même dans l'ordre de Bauhin, qui est le plus parfait de ces arrangemens, est le principe dominant, sans qu'on ait égard au rapport des parties de la fructification, excepté dans ces classes où la nature les a jointes ensemble : cela est une différence beaucoup plus essentielle qu'on ne le croit d'abord ; et, ce qui a encore moins d'exactitude que de faire seulement attention au port, quelques-unes de leurs classes (si elles méritent ce titre, quand en tête il n'y a point de définition) prennent leur nom uniquement d'après leur manière



de croître , comme les *scandentes* (1) ; ou d'après la structure de la feuille , comme les *nervifoliae* , les *rotundifoliae* , les *crassifoliae* (2) ; ou d'après le lieu dans lequel elles croissent , comme les *aquaticae* ; ou , ce qui vaut encore moins , d'après l'aspect , ou un rapport prétendu , dans les qualités , telles que les *malignae* , les *mollientes* ( émollientes ) , les *papavera* ( pavots ) , dans toutes lesquelles classes on a placé pêle-mêle des plantes aussi différentes qu'il est possible dans la structure de la fleur et du fruit.

---

(1) C'est-à-dire , les grimpantes.

(2) Plantes ayant des feuilles à nervure , plantes ayant des feuilles rondes , etc.



## CHAPITRE XXV.

*Histoire de la découverte du sexe des plantes. — Doctrine des Anciens sur ce sujet. — Leur connoissance étoit très-bornée. — Universalité de cette ignorance. — Découverte de Millington et de Grew. — Ecrivains subséquens qui ont confirmé ou combattu la doctrine. — Exposition de l'idée qu'on en a actuellement.*

## SEXE DES PLANTES.

A LA renaissance et à l'établissement de la *méthode* succéda une découverte de la plus haute importance pour la science botanique ; savoir , ce qui avec grande raison a été appelé analogiquement la doctrine du sexe des plantes , ou la connoissance de cette vérité , que , dans le règne végétal , l'influence de la poussière des anthères sur le stigma étoit nécessaire pour produire une semence fertile. Par l'établissement de ce fait , non-seulement la physiologie des végétaux fit de grands progrès , mais la botanique pratique éprouva aussi



également une amélioration considérable, parce que ce principe a été la base sur laquelle le grand naturaliste de la Suède a construit son système, qui est aujourd'hui suivi si universellement. Je vais faire connoître brièvement l'origine et les progrès de cette découverte, avant de continuer de tracer mon esquisse historique des botanistes anglais.

Une idée vague et indécise sur le sexe des plantes prévaloit chez les anciens philosophes de la Grèce. Aristote nous apprend qu'Empédocle enseignoit particulièrement, que les sexes étoient réunis dans les plantes. Cette opinion étoit une conséquence naturelle de la doctrine que ce philosophe enseignoit, de même qu'Anaxagore, Démocrite et Platon; savoir, que les plantes étoient des êtres sensibles et animés. Cette idée a trouvé des défenseurs ingénieux parmi les modernes, qui ont été portés à la favoriser, non-seulement par l'analogie générale existante entre les animaux et les végétaux, ainsi que par la difficulté de fixer les limites entr'eux, mais encore par des exemples plus frappans d'une irritabilité et d'une obéissance visible à l'action de certains stimulans. Du nombre de ces phénomènes, sont l'affection générale des



plantes pour la lumière , le mouvement de rotation d'un grand nombre vers le soleil , la faculté qu'ont les autres de fermer leurs feuilles pendant la nuit , faculté qu'on a appelée assez convenablement *le sommeil des plantes* ; la propriété qu'ont beaucoup de fleurs de s'ouvrir et de se fermer à des temps réglés , ce qu'on a appelé aussi *les veilles des fleurs* ( *vigiliæ florum* ) ; la sortie hors de l'eau , que les plantes aquatiques font tous les matins , pendant la durée de leur floraison , ce dont on voit un exemple dans la *nymphæa* , et un autre encore plus frappant dans la *vallisneria*. On trouvera des phénomènes encore plus remarquables dans la *mimosa* , l'*oxalis sensitiva* , la *dionæa muscipula* , la *drosera* , ainsi que l'*hedysarum gyrans* , et enfin dans l'irritabilité exquise des étamines et des anthères dans diverses espèces. | Cependant , quoiqu'Empédocle ait soutenu la doctrine des sexes , il n'essaya de la confirmer , ni par aucun fait , ni par aucun raisonnement tiré de la connoissance des parties séparées dans la fleur ; mais il se contentoit de l'appuyer d'une déduction analogique , fondée uniquement sur sa doctrine générale.

Aristote , ou plutôt l'auteur du *livre sur*



*les plantes* qui porte son nom , combat les opinions d'Empédocle et de ses partisans , relativement au principe sentant et animé des végétaux ; cependant il est évident qu'il n'a pas lui-même des idées décisives , ou une connoissance spécifique , tirée de la nature , par rapport au sexe des plantes. Dans quelques exemples , il le plaçoit seulement dans un port différent , ou dans d'autres distinctions étrangères à la considération de la fleur ; et quoiqu'il montre une connoissance inexacte des particularités relatives au palmier et au figuier , cependant il nie dans un autre endroit que chacun d'eux produise des fleurs.

Cette idée imparfaite du sexe des fleurs dans le dattier , et même dans le figuier , est de la plus haute antiquité ; elle est consignée dans Hérodote , dans Théophraste et dans Plin. La nécessité où étoient les anciens cultivateurs du dattier , de faciliter l'action des fleurs mâles sur les fleurs femelles , opération qui a aussi lieu en quelque sorte pour le figuier , le pistachier et le mastic , devoit presque nécessairement suggérer l'application de cette analogie avec le règne animal. Cependant , quoique ce fait frappât ainsi leurs sens , comme ils ne faisoient pas attention à la structure des fleurs ,



et comme ils ignoroient les fonctions des diverses parties , ils restèrent sans connoître la véritable opération de la nature dans ce phénomène , quoiqu'il fût tous les jours présent à leurs yeux.

A la vérité , les anciens pères de la botanique , et particulièrement Dioscoride , appliquèrent la distinction de mâle et femelle à beaucoup d'autres plantes ; mais elle se faisoit sans avoir aucunement égard à la véritable analogie , ou à la distinction des fonctions dans les fleurs. Elle fut souvent appliquée , 1°. à toutes celles qui portent toutes les parties de la fleur renfermées dans le même calice , ou sur la même tige ; 2°. à cause de la structure , ou d'un plus grand degré de fertilité ; 3°. et enfin , d'après d'autres indices qui n'ont point de rapport avec la fructification. Dans les plantes de la classe de la dioecie , ou dans celles qui ont des étamines et des pistils sur des plantes séparées des mêmes espèces , la vraie plante mâle étoit dans quelques cas dénommée la femelle ; je citerai entr'autres la mercuriale , par rapport à laquelle on commettoit cette erreur.

Indépendamment d'un grand nombre de plantes , dans lesquelles les étamines et les pistils



sont placés séparément, soit sur les différentes parties du même individu, soit sur des plantes différentes de la même espèce, constituant les classes de la monoëcie et de la dioëcie de Linnée, les genres suivans, tirés des tribus citées ci-dessous (1), contiennent des espèces auxquelles Dioscoride a appliqué la distinction de mâle et de femelle, d'après des circonstances qui n'ont point d'analogie avec celle du dattier.

Cette doctrine de l'analogie sexuelle entre les plantes et les animaux ne fit que peu

---

|               |                 |
|---------------|-----------------|
| (1) Arundo.   | Mandragora.     |
| Anagallis.    | Pæonia.         |
| Aristolochia. | Polygonum.      |
| Cistus.       | Tithymalus.     |
| Filix.        | Verbascum, etc. |

*A quoi d'autres ont ajouté :*

|               |            |
|---------------|------------|
| Abrotanum.    | Nicotiana. |
| Abies.        | Orchis.    |
| Amaranthus.   | Pulegium.  |
| Balsamina.    | Quercus.   |
| Caltha.       | Symphytum. |
| Cornus.       | Tilia.     |
| Crista galli. | Veronica.  |
| Ferula.       | etc., etc. |



de progrès avec les lettrés en botanique (1) (litterati), lors de la renaissance de la science, puisque le premier de ceux qui en parlent est Césalpin.

Ce savant auteur, bien versé dans la critique, fait mention des plantes mâles et femelles, dans l'*oxycedrus*, le *taxus*, la *mercurialis* et la *cannabis*, dont, dit-il, les plantes stériles sont mâles, et les plantes fertiles sont femelles, en ajoutant que les dernières, comme on l'a observé dans le dattier, sont plus fertiles en étant placées près des mâles, parce qu'elles en reçoivent un *effluvium* fécondant (*genial*), qui excite une plus grande fertilité. On pourroit presque conclure de cette observation, qu'il avoit fait des expériences sur quelques-unes de ces espèces; mais nous ne voyons pas qu'il ait étendu son idée, ni au-delà des espèces ci-dessus mentionnées, ni aux végétaux en général.

Quelques personnes prétendent qu'Adam Zaluziansky, écrivain polonais, existant en 1592, a distingué le sexe des plantes. Je n'ai pas vu

---

(1) Linnée distingue ceux qui ont écrit sur les plantes en plusieurs classes, telles que *fundatores*, *reformatores*, *litterati*, etc.



son livre ; mais d'après ce qu'on trouve relativement à son opinion dans d'autres auteurs , je présume que ses observations , si elles ne sont pas entièrement tirées de Césalpin , ne présentent rien d'original sur cette matière. Dans le fait , on ne fit point de progrès ultérieurs , pendant près de cent ans depuis ce temps , et l'honneur d'avoir découvert « que ce mélange des sexes étoit universel dans le règne végétal , et que la poussière des anthères étoit douée d'une vertu fécondante » , appartient à l'Angleterre.

On peut justement révoquer en doute que la véritable idée de ce mélange des sexes soit due à sir Thomas Millington , à qui elle a été attribuée ; puisque sir Thomas n'a pas laissé de témoignage écrit à ce sujet , et la mention que le docteur Grew en a faite ne prouve pas que celui-ci ait effectivement reçu cette idée de Millington. Ajoutez à cela , que Ray , dans le précis sommaire qu'il a mis en tête de son Histoire des plantes , de toutes les découvertes de Grew , ne cite pas une seule fois le nom de Millington. Ray prenant beaucoup d'intérêt , ainsi que nous devons le présumer , à toutes les découvertes relatives aux végétaux , et se conduisant en général avec beaucoup de candeur



envers les savans , il n'est pas vraisemblable qu'il eût manqué , dans ce cas , de donner des éloges à une personne à qui il en auroit été si justement dû. Si nous nous rappelons en outre , 1<sup>o</sup>. que le docteur Grew avoit été occupé , pendant plusieurs années , de ces expériences microscopiques qui ont rendu son nom éternellement célèbre ; 2<sup>o</sup>. que tandis qu'il étudioit si intimement l'organisation des végétaux , il avoit observé que , même quand une fleur étoit dépourvue d'une de ses parties quelconques , l'appareil ( ou *stamina* et *apices* (1)) s'y trouvoit toujours , nous ne trouverons pas étrange que la véritable idée de l'usage de cet appareil lui ait été suggérée.

Grew exposa son opinion à la société royale , dans un morceau qu'il lut sur l'anatomie des fleurs , le 6 novembre 1676 , dans lequel il soutint « que le premier et principal usage ( de » la poussière des *apices* ou sommets ) est tel » qu'il concerne la plante elle-même ; qu'ainsi » il paroît être très-grand et nécessaire , parce » que même ces plantes qui n'ont pas de fleur » ou de corolle (foliature) , ont cependant un » appareil (*attire*) quelconque , de sorte qu'il

---

(1) Les étamines et les sommets.



» paroît rendre le même service à la semence  
» que la foliature au fruit ». Grew ajoute :  
« Dans une conversation que j'eus à ce sujet  
» avec notre savant professeur Savilien (1),  
» sir Thomas Millington , il me dit qu'il con-  
» cevoit que l'*attire* , c'est-à-dire , l'appareil  
» ou filet portant les étamines , servoit comme  
» le mâle , pour la génération de la semence.  
» Je lui répondis sur-le-champ , que j'avois la  
» même opinion , je lui en donnai quelques  
» raisons , et je répondis à quelques objections  
» qu'on pouvoit faire contre cette idée ». Il  
s'explique ensuite davantage , et soutient que  
ce pouvoir fécondant n'étoit pas effectué par  
l'admission actuelle de la *farina* (2) dans le  
vaisseau renfermant les semences , mais par le  
moyen d'*effluvia* subtils et vivifiants.

Ray admit l'opinion de Grew , mais d'abord  
avec cette circonspection qui convient à un  
philosophe , comme on le voit par ce passage  
qui se trouve à la dix-huitième page du premier  
volume de son *Historia Plantarum* : « Nos

---

(1) Ce mot *Savilien* signifie que ce professeur  
occupoit une chaire fondée par Savile.

(2) La *farina* doit être la poussière des anthères.

( Note du traducteur. )



*ut verisimilem tantum admittimus* ». Il y acquiesce avec moins de réserve dans sa *Synopsis stirpium Britannicarum*, édit. 1, 1690, p. 28. Enfin, dans la préface de sa *Sylloge stirpium Europæarum*, publiée en 1694, nous le voyons produisant ses raisons pour prouver la vérité de cette idée, et lui accordant entièrement son suffrage.

En 1695, Rodolphe-Jacob Camerarius, professeur de botanique et de médecine à Tubinge, dans son *Epistola de sexu plantarum*, paroît être un des premiers défenseurs de cette analogie; et étant convaincu par les argumens de Grew et de Ray, il semble avoir été le premier qui ait donné de la stabilité à la totalité de ce système par des expériences. Il fit celles-ci sur le maïs, le mûrier, le ricin et la mercuriale. Il priva ces trois végétaux de leurs fleurs portant des étamines, et il éloigna beaucoup le quatrième de l'individu femelle; et il trouva en total que le fruit ne mûrit pas. Cependant Camerarius, avec beaucoup de bonne foi, fit aussi quelques objections contre cette doctrine, fondées sur des expériences qui ont aujourd'hui peu de poids, puisqu'elles ont été faites sur des plantes de la classe de la cryptogamie ou de la dioécie, dans la dernière desquelles on



sait aujourd'hui, que quelquefois une fleur, ou deux de différens sexes, peuvent être mêlées avec les autres.

En 1703, M. Samuel Morland, désirant, à ce qu'il paroît, étendre au règne végétal le système de Lewenhoeck sur la génération, lut devant la société royale un morceau où il avance que la *farina* est un amas de plantes séminales, dont une doit être transmise par le style dans chaque *ovum* ou semence, avant qu'il puisse devenir prolifique. L'hypothèse de Morland tendoit à confirmer la doctrine générale, en excitant la curiosité sur ce sujet, à une époque où la théorie de Lewenhoeck étoit populaire; mais cette hypothèse n'étoit pas admissible par elle-même, puisque peu de styles sont creux, ou, s'ils sont sensiblement tubulaires, ils ne sont pas assez perméables pour admettre des particules de la grandeur ordinaire de la *farina*.

Depuis ce temps, plusieurs savans firent des recherches sur ce sujet. M. Geoffroy, en 1711, dans un mémoire lu devant l'académie royale des sciences, après avoir formé une théorie, en conciliant et fondant ensemble les systèmes de Grew et de Morland, conclut par soutenir qu'on ne voit jamais le germe dans la semence,



avant que la *farina* n'ait été répandue, et que, si la plante est privée des étamines avant que cette poussière soit tombée, la semence ne mûrira pas, ou ne deviendra point fertile.

Il est surprenant que le célèbre Tournefort ait entièrement rejeté la doctrine du sexe des plantes. Il étoit même tellement éloigné de reconnoître cette fonction à la *farina*, qu'il la regardoit comme excrémentitielle. (Voyez *Isagoge in rem herbariam*, p. 70.)

Julius Pontedera, zélé partisan de Tournefort, noble italien de Pise, illustre par son habileté dans les langues anciennes, très-versé dans les antiquités d'Italie, et non moins célèbre par ses connoissances en littérature et en botanique, combat aussi l'idée de cette analogie et de ces usages des étamines, dans tout le second livre de son *Anthologia*. A la fin, il rejette l'analogie sexuelle, et la considère comme entièrement chimérique. Mais trouvant toutes les fleurs munies d'un style ou tube, il avance que cette partie sert à introduire l'air dans le fruit, ce qui excite dans la semence ou l'ovaire, un mouvement intestin qui les fertilise.

En 1718, M. Vaillant, de l'académie des sciences de Paris, publia un discours intitulé :



*Sermo de structurâ florum, horum differentiâ usque partium*, qui avoit été lu l'année d'auparavant, à l'ouverture du Jardin du Roi. Dans ce discours, il décrit l'explosion des anthères, dans un style trop fleuri pour un récit philosophique. Il rapporte plusieurs de ses propres découvertes sur la nature de la *farina* et la force d'explosion des anthères, et conclut par adhérer entièrement à l'opinion de Grew (quoique sans le nommer), que l'imprégnation se fait par le moyen d'une *aura* subtile, et non par la transmission de la poussière à travers le style, alléguant contre cette transmission ces raisons que j'ai déjà exposées, en parlant de l'opinion de Morland.

En Angleterre, vers le même temps, le docteur Patrick Blair contribua beaucoup, par ses essais botaniques, à étendre la connoissance et à confirmer la vérité de ce sujet. Bradley, Fairchild, Miller et d'autres, concoururent aussi à l'exécution de ce projet; et je crois que, depuis cette époque, peu de personnes ont refusé d'admettre cette vérité. L'un de ses plus redoutables antagonistes fut le feu savant docteur Alston, professeur de botanique à Édimbourg, dans les laborieuses recherches duquel les adversaires de l'opinion



du sexe des fleurs pourront puiser les argumens les plus forts qu'une connoissance intime du sujet ait pu mettre un écrivain très-savant et très-appliqué, en état de produire.

Les expériences plus récentes, faites par l'abbé Spallanzani, directement dans l'intention de combattre cette doctrine, ne paroissent pas avoir été faites avec le degré d'habileté et d'exactitude nécessaires pour contrebalancer les raisons nombreuses qu'on peut mettre dans le côté opposé de la balance : quelques-unes même des propres expériences de Spallanzani paroissent plutôt fortifier l'opinion qu'il se proposoit de renverser.

Ayant tracé l'histoire de ce fait important dans l'économie des végétaux, jusqu'au temps de Linnée, je ne crois pas nécessaire de présenter au lecteur des détails particuliers sur les auteurs postérieurs à cette époque. En 1732, Linnée fonda son système sur cette doctrine ; et les nouvelles expériences, ainsi que les nouvelles preuves produites par lui, ses élèves, et les partisans de sa doctrine, en ont établi la vérité, de manière à satisfaire complètement tout homme impartial qui veut s'instruire. Cependant ceux qui voudront parcourir le sommaire le plus parfait de toutes les preuves



et de toutes les expériences à l'appui de cette analogie, sont invités à lire, 1°. les *Sponsalia plantarum*, écrits en 1746, et imprimés dans le premier volume des *Amaenitates Academicæ*; 2°. et la Dissertation sur le sexe des plantes, écrite par Linnée en 1760, qui a obtenu le prix de l'académie de Pétersbourg, et a dernièrement été traduite en anglais, par l'ingénieur et savant possesseur de la collection Linnéenne. A quoi on peut ajouter les écrits de Koelruter, dans l'année suivante, qui n'ont pas peu contribué à confirmer le sujet en question.

Il y auroit de l'injustice envers la mémoire du docteur Grew, si l'on terminoit cette histoire sans remarquer que le résultat des dernières et des plus belles expériences a confirmé son idée « que la *farina* elle-même n'est point portée au *rudiment* de la semence », mais que la fécondation est effectuée par les *effluvia*. On le verra en citant le précis sommaire de la doctrine, telle qu'elle est exposée par Linnée lui-même, dans la dissertation ci-dessus mentionnée.

« Quand les plantes sont en fleurs, le *pollen*  
» tombe des *anthères*, et est dispersé au dehors.  
» Au même temps où le pollen est répandu, le



» *stigma* est alors dans sa plus grande force,  
» et est humecté d'une fine rosée, au moins  
» pendant une portion du jour. Le *pollen*  
» trouve aisément accès vers le *stigma*, où  
» non-seulement il adhère par le moyen de  
» la partie de la rosée, mais l'humidité le  
» fait crever, et par ce moyen ce qu'il con-  
» tenoit se décharge. Ce qui résulte de son  
» mélange avec le fluide du *stigma*, est trans-  
» mis aux *rudimens* de la semence ».

J'observe, avant de conclure, que quelque juste qu'il puisse être, sous un point de vue philosophique, de considérer les étamines et les pistils comme répondant aux fonctions respectives du sexe dans le règne animal, on ne doit pas oublier que, dans les animaux, cette opération est volontaire; mais que, dans les végétaux, malgré ce que des anciens et des modernes ingénieux ont dit pour défendre le principe sentant, cependant nous ne sommes pas encore justifiés en renvoyant cette opération à aucune autre cause, que ce que nous sommes accoutumés à appeler une cause mécanique.

On ne doit pas s'attendre à ce que j'explique le principe de ce phénomène. On peut conjecturer qu'après une parfaite élaboration des



jus dans les anthères et les stigmates , il y a entr'eux quelque espèce d'attraction , peut-être du genre électrique , quelque chose de ce genre se manifestant dans les lueurs qu'on peut observer le soir dans quelques fleurs. Le lecteur sentira aisément que je renvoie au phénomène qui a été d'abord vu dans le cresson d'Inde ( *tropæolum majus* ) , par Elisabeth Christine , fille de Linnée , tel qu'il est rapporté dans les Actes de Suède , en 1762 , et qu'il a été depuis confirmé , par les observations de M. Haggren ; dans le souci des jardins ( *calendula officinalis* ) , l'oranger ( *lilium bulbiferum* ) , et dans le souci d'Afrique ( *tagetas patula et erecta*. Et de même que , dans l'ensemble de l'univers , les phénomènes de l'électricité nous sont sensiblement manifestés par des modifications particulières du principe occasionnellement excité , quoiqu'incontestablement toujours actif , ainsi peut-être le même principe peut prévaloir dans tout le règne végétal , dans l'opération ci-dessus mentionnée , quoiqu'il n'ait pas été jusqu'ici observé , excepté dans ces exemples. Quoiqu'il en soit , ce décorum général qu'on doit garder dans les sujets philosophiques , auroit dû réprimer ce langage répréhensible , employé



par Vaillant, par quelques autres auteurs qui ont traité ce sujet, et même par Linnée, langage qui a justement déplu à beaucoup de lecteurs, et a nui à l'instruction qu'ils vouloient donner.



## CHAPITRE XXVI.

*Willisel rassemble des plantes pour Merret, Morison, Ray et Sherard. — Ce qu'il a dit du gui de chêne. — Anecdotes sur Plott. — Son histoire naturelle des comtés d'Oxford et de Stafford. — Histoire naturelle des comtés. — Plott est le premier qui en ait écrit une. — Histoire des comtés de Lancastre, par Leigh; de Westmorland, par Robinson; de Northampton, par Moreton; de Cornouailles, par Borlace; de Northumberland, par Wallis. — Wheler. — Anecdotes sur lui. — Son voyage en Grèce. — Il introduit quelques nouvelles plantes en Angleterre.*

## WILLISEL.

Ce n'est pas aux seuls hommes instruits que la botanique doit toutes ses découvertes et tous ses progrès. Souvent l'amour des plantes a été ressenti, avec une ardeur peu commune, par des hommes qui n'avoient pas eu les secours de l'instruction ainsi que du savoir, et leur



a fait faire , dans l'étude de la botanique , des progrès qui ont été extrêmement avantageux à la science. Que l'orgueil de l'instruction ne leur refuse pas la justice qui leur est due. Un des exemples les plus remarquables de ce genre est bien connu de ceux qui ont lu les écrits de Merret , de Ray , ainsi que de Morison ; et je sens du regret , en citant le nom de Thomas Willisel , de ne pouvoir donner quelques détails sur sa vie , parce que je ne sais ni l'époque , ni le lieu , tant de sa naissance que de sa mort. Cet homme industrieux paroît avoir consacré une grande partie de sa vie à la recherche des plantes anglaises ; et comme il a vécu dans un temps où la botanique anglaise étoit encore imparfaite , il a ajouté beaucoup à la masse des nouvelles découvertes. Aussitôt que le docteur Morison fut établi à Oxford , il l'employa à rassembler des plantes anglaises rares ; et le docteur Merret nous apprend , ainsi qu'on l'a déjà observé , que Willisel voyagea aux frais de Merret , pendant cinq étés , dans différentes parties de l'Angleterre , afin d'y faire des collections pour son Pinax , qui paroît avoir été considérablement enrichi par beaucoup des espèces les plus rares , grâce aux travaux de Willisel. Je crois que ce dernier fut



envoyé une fois en Irlande , par le docteur Sherard. Ray eut aussi des obligations aux recherches de notre voyageur , et , si je ne me trompe , celui-ci accompagna une fois ce célèbre naturaliste dans une de ses tournées. L'émolument résultant de ces occupations , fut probablement un des principaux moyens de subsistance de Willisel.

Ses connoissances n'étoient pas bornées au règne végétal , puisque Ray nous apprend « qu'il fut employé par la société royale à re-  
» chercher des raretés naturelles , tant en ani-  
» maux que végétaux , emploi pour lequel per-  
» sonne n'étoit plus propre que lui en Angle-  
» terre , à raison de son intelligence et de son  
» zèle ».

On trouve dans les lettres de Ray , une observation de Willisel , relative à différens arbres sur lesquels il avoit vu croître le gui. On en trouvera ci-dessous l'énumération (1).

---

(1) Le chêne.

Le frêne.

Le tilleul.

Le noisetier.

Le saule.

Le whit beam.

L'épine purgeante.

L'épine vive.

Le pommier.

Le pommier sauvage.

L'épine blanche.



## P L O T T.

Quoique le docteur Robert Plott, célèbre pour avoir été le premier qui a esquissé un plan pour l'histoire naturelle de l'Angleterre, en en présentant un exemple dans celle des comtés d'Oxford et de Stafford, ne soit pas expressément un écrivain botaniste, cependant son nom ne peut être omis dans cet ouvrage.

Il naquit à Borden, près Sittingborne, dans le Kent, et reçut son éducation à Wye, dans le même comté; il entra étudiant à Magdalen-Hall, en 1657; et en 1672, il prit le degré de docteur ès-lois. Il devint membre de la société royale, et fut un de ses secrétaires, en 1682. Dans la même année, il fut nommé le premier gardien du musée Ashmoléen, et professeur de chimie, toutes places qu'il conserva jusqu'en 1690; il fut encore nommé, en 1687, héraut extraordinaire (*Mowbray*), et greffier du comte Maréchal, ou de la cour d'honneur, qu'on venoit alors de faire revivre, quoiqu'elle dormît depuis 1641. Il mourut le 30 avril 1696. Il y a un portrait de lui, où il est représenté en entier. C'est le dernier du groupe à droite, dans l'almanach d'Oxford, en 1749.

Plott avoit une érudition variée; mais ce qui



le fait plus connoître aujourd'hui, ce sont ses histoires naturelles de l'Oxfordshire et du Staffordshire. La première de ces histoires fut publiée en 1677, in-folio, et de nouveau en 1705, avec les corrections et les additions de l'auteur, par son gendre, M. Burman, vicaire de Newington, dans le Kent. L'histoire naturelle du Staffordshire parut en 1679, in-folio, et fut réimprimée en 1686. Dans chacun de ces volumes, il fait mention des plantes rares du comté, décrit celles sur lesquelles on avoit des doutes, ou qu'il regardoit comme non décrites, et donne la figure de plusieurs. Le botaniste anglais reconnoît qu'il doit à ces ouvrages la première connoissance de quelques plantes anglaises ; et cette circonstance donne à Plott le droit d'avoir une place dans le présent essai (1). Il dirigea la publication des Transactions philosophiques, pendant une partie du temps qu'il fut secrétaire de la société royale, et écrivit les mémoires suivans :

---

(1) Il est amusant de remarquer le prix des livres, il y a un siècle. La souscription pour le *Staffordshire* de Plott, étoit d'un sou (penny) pour la feuille, d'un pareil sou pour la planche, et de six sous pour la carte.



1°. Un sur la formation du sel et du sable ; dans le Staffordshire. Imprimé dans le n°. 145 ;

2°. Un sur les lampes perpétuelles , à l'imitation des lampes sépulcrales des anciens. Imprimé dans le n°. 166 ;

3°. Un sur la toile incombustible , faite avec l'asbète. *Ibid.*

4°. Un , contenant l'histoire et le journal du temps et de l'état du ciel à Oxford , pendant l'année 1684 , n°. 169 ;

5°. Un sur le plomb noir de Cumberland , n°. 240 ;

6°. Un sur le temps le plus propre pour couper le bois de charpente , ce que , suivant les anciens , il conseille de faire dans l'automne ;

7°. Un sur un géant irlandais , âgé de dix-neuf ans , et ayant sept pieds six pouces de haut ;

8°. Enfin , une liste des corps électriques , n°. 245.

#### HISTOIRE NATURELLE DES COMTÉS.

J'ai déjà observé que Plott avoit , le premier , donné un volume séparé sur l'histoire naturelle d'une province ; on doit ajouter , si l'on a égard au temps où il a écrit , qu'il n'a été surpassé dans ce genre par aucun écrivain subséquent. Il



seroit à souhaiter qu'on pût citer un plus grand nombre d'ouvrages de ce genre, mais il y en a exactement peu où l'on se soit proposé le même but. Après que l'évêque Gibson, dans son édition de Camden, imprimée en 1695, eut inséré les listes faites par Ray des plantes des différentes provinces, plusieurs écrivains d'histoires de comtés, soit d'après leur propre connaissance du sujet, soit à l'aide de leurs amis, insérèrent dans leurs ouvrages respectifs des listes des plantes les plus rares. Comme elles forment d'une manière spéciale une partie de la botanique anglaise, je ne peux m'empêcher d'en faire l'énumération.

Le premier après Camden, est l'histoire naturelle du Lancashire, du Cheshire, et de Peak, dans le Derbyshire. Oxford, 1700, in-folio, par Charles Leigh, D. M. L'auteur met dans son catalogue les plantes maritimes avec les autres. Il parle brièvement de leurs vertus et des classes médicinales auxquelles les sujets appartiennent. Il y joint ses conjectures sur la nourriture des végétaux, et conteste l'opinion du docteur Woodward, que les plantes sont nourries par le principe terrestre seul.

Un essai sur l'histoire naturelle du Westmorland et du Cumberland, où on décrit leurs



diverses productions minérales, et celles qui croissent à leur surface; par Thomas Robinson, recteur d'Ousby, dans le Cumberland, en 1709, in-8°. L'auteur s'est principalement proposé, dans ce volume, de faire connoître les fossiles de ces comtés septentrionaux. On a déjà parlé de l'auteur, comme étant l'un des correspondans de Ray. Il fait ici expressément l'énumération des plantes qui ne sont pas mentionnées dans la Synopsis de l'auteur, montant environ à vingt, dont cependant plusieurs ne sont que des variétés.

L'histoire naturelle du Northamptonshire, avec quelques détails sur les antiquités, par Jean Moreton, maître-ès-arts, membre de la société royale, recteur d'Oxendon, dans le même comté. Lond. 1712, in-folio. C'est un ouvrage qui a du mérite. On trouve, dans le catalogue des plantes, plusieurs végétaux dont Ray n'avoit point parlé; il y a même quelques mousses qui n'ont pas été oubliées. L'auteur traite au long des fossiles figurés, et son livre en contient un grand nombre de planches élégantes.

Je ne puis que donner le titre d'un livre intitulé : *Histoire naturelle et antiquités de Surrey*, ouvrage commencé, en 1673, par Jean



Aubrey, écuyer, membre de la société royale, publié par le docteur Rawlinson, en cinq volumes in-8°. Londres, 1719.

Dans l'histoire naturelle de Cornouailles, par Guillaume Borlace, maître-ès-arts, membre de la société royale, publiée à Oxford en 1758, nous trouvons une liste très-courte, contenant environ trente-huit plantes du pays et vingt *fuci*, avec quelques remarques éparses sur leurs qualités ainsi que sur leurs usages. Parmi les plantes rares, sont la sanguinaire verticillée, l'ortie romaine, la gunhilly heath (1) et la menthe sauvage de Cornouailles, de la dernière desquelles il y a une figure très-indifférente dans la vingt-neuvième planche, fig. 6, sous l'article de la sun-dew (drosera).

Il y a une observation curieuse et intéressante faite par le docteur Borlace, dans laquelle il assure que la qualité pernicieuse bien connue de ce végétal, en donnant, dans les endroits où il abonde, le tac, maladie contagieuse parmi les brebis, ne résulte d'aucun agent caustique dans le végétal, mais bien d'un insecte qui dépose ses œufs et se nourrit sur la

---

(1) Heath signifie bruyère.



plante. D'après cette description , cet insecte paroît être le ver hydropique (dropsy worm) du docteur Tyson , ou l'hydra hydatula de Linnée.

L'histoire naturelle et les antiquités du Northumberland et de la partie septentrionale de Derham , qui est entre la Tyne et la Tweed ; par Jean Wallis , maître-ès-arts , deux vol. in-4°. Lond. 1769. Le huitième chapitre du premier volume traite des productions végétales de ce pays , ainsi que de leurs différens usages médicaux et économiques.

Le lecteur trouvera quelques observations sur l'histoire naturelle , entremêlées dans l'histoire et les antiquités des comtés de Westmorland et de Cumberland , par Joseph Nicholson , écuyer , et Richard Burn , docteurs ès-lois ; mais le botaniste y trouvera peu de choses intéressantes quant à la science.

D'après Camden , d'après ces histoires , et d'après d'autres ouvrages , le professeur Martyn a compilé un catalogue abrégé de toutes les plantes rares , rangées suivant l'ordre des comtés. Ce livre a été fait pour l'usage du botaniste voyageur. (Voyez les *Plantae Cantabrigienses* , Lond. 1763 , depuis la page quarante-quatre , jusqu'à la cent quarante-quatrième.)



## W H E L E R.

Comme je ne me borne pas strictement à parler de ces écrivains qui se sont distingués en découvrant des plantes indigènes de la Grande-Bretagne, je ne puis omettre de faire mention d'un homme aussi célèbre que sir George Wheeler. Il étoit fils du colonel Wheeler, de Charing, dans le comté de Kent, et naquit en 1650, à Breda, ses parens étant alors en exil avec la famille royale. A l'âge de dix-sept ans, il devint commoner, ou membre du collège de Lincoln à Oxford; et avant de prendre aucun degré, il se mit à voyager. Il passa près de deux années en France et en Italie; et, en 1675, il alla dans la Grèce ainsi que dans l'Asie mineure, d'où il revint en novembre 1676. Il fut créé chevalier avant de prendre son degré de maître-ès-arts, qui lui fut conféré en 1683, en considération de son savoir, et par reconnoissance pour un présent d'antiquités rassemblées dans son voyage. Il eut aussi quelques places avantageuses dans l'église, fut créé docteur en théologie, en 1702, et mourut le 18 février 1724.

On publia en 1682, un voyage dans la Grèce, par George Wheeler, écuyer, accompagné du



docteur Spon , de Lyon , en six livres , avec quatre planches de médailles et beaucoup d'autres gravures ; in-fol. p. 483 (1).

Ces messieurs voyagèrent , ayant à la main Pausanias , par le secours duquel ils corrigèrent et expliquèrent plusieurs des antiquités et traditions de la Grèce. Ce dont ces savans voyageurs s'occupèrent principalement , fut de copier les inscriptions , et de décrire les antiquités de la Grèce , de l'Asie mineure , et particulièrement d'Athènes , où ils séjournèrent un mois. Ces voyages sont très-estimés pour leur authenticité , et sont remplis d'une solide et instructive érudition pour l'antiquaire et celui qui se livre à l'étude des médailles.

M. Wheler paroît , dans toutes les occasions , s'être occupé attentivement de l'histoire naturelle de la Grèce , et particulièrement des plantes. Il fait mention de plusieurs centaines dans ce volume , et il donne les gravures de quelques-unes. Ces catalogues prouvent assez qu'il connoissoit la botanique de son temps. Il apporta de l'Orient plusieurs plantes qui , avant lui ,

---

(1) Nous avons ce voyage en français , en deux ou trois volumes in-12.

(Note de A. M. H. B.)



n'avoient pas été cultivées en Angleterre. Parmi elles , l'*hypericum olympicum* est une plante bien connue , introduite par ce savant voyageur. Ray , Morison et Plukenet , reconnoissent les obligations qu'ils lui ont eues , pour les plantes curieuses qu'ils ont reçues de lui.

Après que Wheler fut entré dans l'état de ministre de l'église , il publia une description des églises et lieux d'assemblée des chrétiens primitifs , d'après la description faite par Eusèbe , des églises de Tyr , de Jérusalem et de Constantinople , ainsi que d'après des observations oculaires de plusieurs édifices très-anciens , existans encore dans ces parties. Lond. 1689.

Le révérend Granville Wheler , d'Otterden-Place , dans le Kent , et recteur de Leak , dans le Nottinghamshire , qui mourut en 1770 , fut le troisième fils de sir George Wheler , et devint son héritier. Il se distingua lui-même comme un savant aimable. Il fut l'ami et le protecteur d'Etienne Gray , qui , conjointement avec lui , contribua à faire revivre l'étude de l'électricité en Angleterre. Qu'il me soit permis d'ajouter ici , que c'est avec reconnoissance que je rappelle cet homme estimable , me ressouvenant de l'encouragement que j'ai personnellement reçu de lui dans mes recherches d'his-



toire naturelle pendant mes premières années ;  
encouragement du nombre de ceux qui man-  
quent rarement d'exciter les esprits des jeunes  
gens , et de les mettre à même de faire de véri-  
tables progrès.

FIN DU PREMIER VOLUME.











Pulteney, Richard, 1730-1801

Esquisses historiques et biographiques des progrès de la botanique en  
Angleterre depuis son origine jusqu'a l'adoption du système de Linnée

Bd.: 1

Paris (1809)

Phyt. 538-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10302798-6